

# LES CAHIERS

# SCIENCE & VIE

AUX RACINES DU MONDE

**ENTRE LIBERTÉ  
ET ESCLAVAGE,  
TOLÉRANCE  
ET OPPRESSION,  
RAISON ET  
SUPERSTITION...**

# Le siècle de **Voltaire** L'ombre et les Lumières



**AUX ORIGINES  
DE LA LUTTE  
POUR LA LIBERTÉ  
D'EXPRESSION**



# ÉVÉNEMENT L'ÉCLIPSE DU 20 MARS

Credit Photo © Jürgen Flächs - Fotolia.com

OBSERVEZ L'ÉCLIPSE EN FAMILLE :  
**Vos lunettes + vos dossiers complets**



Pour les ados



Pour les 7 - 12 ans

**SCIENCE & VIE PARTENAIRE INDISPENSABLE DE L'ÉCLIPSE 2015 !**



# Intouchables ?

Aborder *aussi* le côté obscur de l'ère des Lumières. Souligner que le siècle de la Raison fut également celui de la superstition et de la crédulité, que celui de la tolérance et des droits de l'homme coïncide avec l'âge d'or de l'esclavage, que la liberté d'expression conquise par ses philosophes était relative ou encore que la portée du mouvement philosophique et humaniste fut, dans un premier temps du moins, restreinte à une petite élite intellectuelle. Au lendemain des attentats de janvier dernier, l'annonce du thème du numéro des *Cahiers de Science & Vie* à venir – programmé de longue date – suscita quelque émoi dans notre entourage. Était-il opportun de ternir un tant soit peu les Lumières à l'heure où ses idéaux étaient la cible d'attaques terroristes ? N'allait-on pas accuser le magazine de déprécier l'élan unanime qui poussa des millions de Français à défiler dans la rue pour témoigner de leur attachement aux valeurs républicaines ? Dans un tel moment paroxystique, le thème choisi est-il bien approprié ? Oui, il l'est, et même plus que jamais. Parce que s'autocensurer reviendrait à faire le jeu des censeurs. Parce que nous n'avons pas vocation à déformer la vérité en taisant les aspects les moins reluisants de l'Histoire – la légende dût-elle en souffrir. Pas question pour autant de minimiser l'héritage. Loin de nous l'intention de nous livrer à une démolition en règle, de casser du philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle, de hurler avec les anti-Lumières de tous bords ou de flétrir l'engagement des Lumières. Il s'agit ici de prendre la mesure réelle de leur incidence, quitte à montrer que leurs héros étaient des êtres humains avec leurs excès et leurs contradictions nourries par certains des préjugés de leur époque (regardés à travers le prisme de nos propres préjugés du XXI<sup>e</sup> siècle, certes !) ou par leur tempérament. Ce qui n'ôte rien à leur mérite. Voilà pourquoi vous lirez *aussi* dans ce numéro des *Cahiers* que Voltaire, cet esprit libre dévoué à la justice et à la tolérance, était – *nobody is perfect* – misogyne et homophobe...



Isabelle Bourdial  
RÉDACTRICE EN CHEF



*La passion  
des sciences*

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la science fait partie de la culture de tout honnête homme. Au sein d'une élite large, on se passionne pour les sciences au point de réaliser ses propres expériences.

**22**  
Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le goût prononcé de la raison s'accorde à la passion pour la science et l'expérimentation.

Le siècle de  
**Voltaire**  
L'ombre  
et les Lumières

**36**

**L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, à laquelle collaborent les plus grands penseurs et les plus éminents savants, propose un savoir vivant délivré des superstitions.**

*L'Encyclopédie, un monument dédié à la raison*

Portée par la vague des dictionnaires, profondément ancrée, l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert fait appel aux meilleurs savants pour dresser le tableau des sciences, des arts et des métiers. En butte à la censure et à la critique, cette œuvre phare des Lumières n'est exécutée que contre un succès sans précédent.



Les esprits éclairés et les laissés-pour-compte

Salons, clubs, académies des grandes villes... Les idées neuves circulent dans des cercles fermés où gravite l'élite. Le peuple, lui, tenu en pâture estimo, s'applique surtout à améliorer ses questions.



**C**ependant les Lumières ne se contentent pas de la France. Elles ont été diffusées dans toute l'Europe. En Angleterre, le philosophe John Locke a influencé les penseurs français. En Allemagne, Immanuel Kant a développé l'idée de l'autonomie de la raison. En Espagne, les encyclopédistes ont été persécutés. En Russie, les Lumières ont été accueillies avec méfiance. En Chine, les idées nouvelles ont été rejetées. En Inde, les Lumières ont été ignorées. En Afrique, les Lumières ont été méconnues. En Amérique, les Lumières ont été accueillies avec enthousiasme. En Australie, les Lumières ont été ignorées. En Antarctique, les Lumières ont été ignorées.



**Voltaire en clair-obscur**

Cette œuvre de la philosophie des Lumières, cette œuvre de Voltaire à la fois sage et provocateur, est un véritable chef-d'œuvre de la littérature de son siècle, les Lumières et les Lumières.

**A**u XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire est un philosophe qui a écrit de nombreux ouvrages. Il a été persécuté par l'Église et le pouvoir. Il a écrit 'Candide' et 'Zolaire'. Il a été un grand défenseur de la liberté de la presse et de la liberté de la pensée. Il a été un grand critique de l'Église et du pouvoir. Il a été un grand philosophe de son siècle.

**86**

**Voltaire, icône des Lumières, n'échappait pas totalement aux préjugés de son époque. Certaines accusations à son encontre sont toutefois entachées d'anachronisme.**



*Les Lumières ont-elles foi en Dieu?*

Dieu n'a-t-il créé l'Univers ou n'est-ce qu'un inventeur humain? L'Église et les athées se disputent leurs idées, certains ne voyant dans la religion que l'asservissement des croyants. Mais tous sont unis par les idées de liberté et de tolérance.

**<<** Les Lumières ont été un mouvement de pensée qui a cherché à remettre en question les dogmes religieux et le pouvoir de l'Église. Elles ont été un mouvement de pensée qui a cherché à remettre en question les dogmes religieux et le pouvoir de l'Église. Elles ont été un mouvement de pensée qui a cherché à remettre en question les dogmes religieux et le pouvoir de l'Église.

**42**

**Certains philosophes se disent déistes, d'autres affichent leur athéisme et critiquent moins l'idée de Dieu que les croyances et les dogmes religieux.**

**54** L'élite, philosophes et aristocrates confondus, s'enflamme pour les idées neuves. Le peuple, exclu de la culture, ne peut que rêver à des jours meilleurs.

Recevez *Les Cahiers de Science & Vie* chez vous. Votre bulletin d'abonnement se trouve en page 73, la vente par correspondance en pages 66-67. Vous pouvez aussi vous abonner par téléphone au 01.46.48.47.87 ou par Internet sur <http://www.kiosquemag.com>. Un encart Abonnement est jeté sur les exemplaires de la vente aux numéros France Métropolitaine / Suisse / Belgique. Un catalogue Boutique Science & Vie est jeté sur les exemplaires de toute la diffusion abonnée France Métropolitaine.

# SOMMAIRE

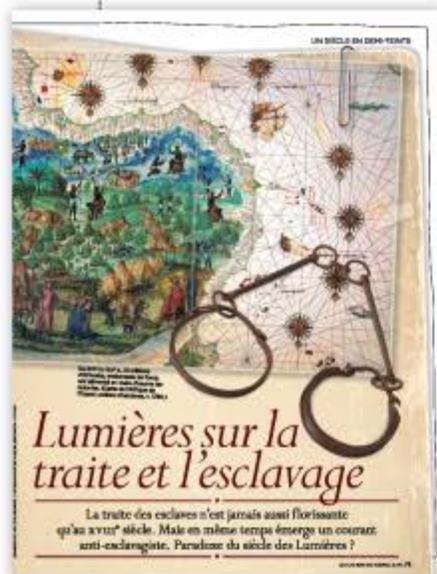
N° 152 • Avril 2015

## CADRAGE

- 6 Les Lumières de la raison et de l'émancipation  
*Anne Debroise*
- 12 L'Europe des idées neuves  
*Pascale Desclos*
- 18 *Interview: Michel Delon*  
 «Les lumières supposent d'abord et avant tout la liberté d'expression»  
*Jean-François Mondot*

## LE FLAMBEAU DE LA RAISON

- 22 La passion des sciences  
*Nicolas Chevassus-au-Louis*
- 29 Un cabinet de physique idéal  
*Pascale Desclos*
- 36 L'Encyclopédie, un monument dédié à la raison  
*Marielle Mayo*
- 42 Les Lumières ont-elles foi en Dieu ?  
*Betty Mamane*
- 47 Révolutionnaires ?  
*Jean-François Mondot*



**79**  
 En France, le débat sur l'abolition de l'esclavage est intense. En même temps, la traite des Noirs est à son apogée.

## Deux siècles d'anti-Lumières

Hélas des préjugés, priorité donnée à la raison et aux sciences, liberté de l'individu et de sa conscience, existence de valeurs universelles... Toutes les grandes idées des Lumières ont été combattues par d'autres penseurs, dès leur formulation et depuis plus de deux siècles. Mais ces combats ont-ils une cohérence ?

**Q**u'est-ce que les Lumières ? Une révolution ? Une prise de conscience ? Une prise de distance ? Une prise de recul ? Une prise de hauteur ? Une prise de largeur ? Une prise de profondeur ? Une prise de hauteur, de largeur, de profondeur ? Une prise de hauteur, de largeur, de profondeur ? Une prise de hauteur, de largeur, de profondeur ?



**94**  
 Les grandes idées des Lumières ont été dénoncées par d'autres penseurs. Quelle est la pertinence de leurs arguments ? Et sont-ils cohérents ?

## UN SIÈCLE EN DEMI-TEINTE

- 54 Les esprits éclairés et les laissés-pour-compte  
*Philippe Testard-Vaillant*
- 60 *Superstitions*  
 Une France à l'ombre de la raison  
*Christophe Migeon*
- 68 *Médecine*  
 Une science en quête de panacée  
*Sophie Crépon*
- 74 *Thérapie magnétique*  
 Le mesmérisme ou le fluide guérisseur  
*Fabienne Lemarchand*
- 79 Lumières sur la traite et l'esclavage  
*Héléne Staes*
- 86 Voltaire en clair-obscur  
*Christophe Migeon*
- 94 Deux siècles d'anti-Lumières  
*Nicolas Chevassus-au-Louis*



Lavoisier

Daubenton

Montesquieu

Voltaire

# Les Lumières de la raison et de l'émancipation



**L**e XVIII<sup>e</sup> siècle occidental est marqué par une multitude de mutations dans tous les domaines de la société. Des avancées parfois importantes, souvent insuffisantes ou même marginales, mais qui toutes concourent à l'émergence d'un homme nouveau : un homme résolument tourné vers l'avenir, un citoyen capable de penser par lui-même et ayant la volonté de prendre son destin en main. Cette évolution des esprits est animée et soutenue par une élite de penseurs et de philosophes qui distillent dans les rangs de la bourgeoisie intellectuelle leur soif de liberté et leur rejet de tous les fanatismes. Leurs idées s'infiltreront dans toutes les franges de la société.

Anne Debroise

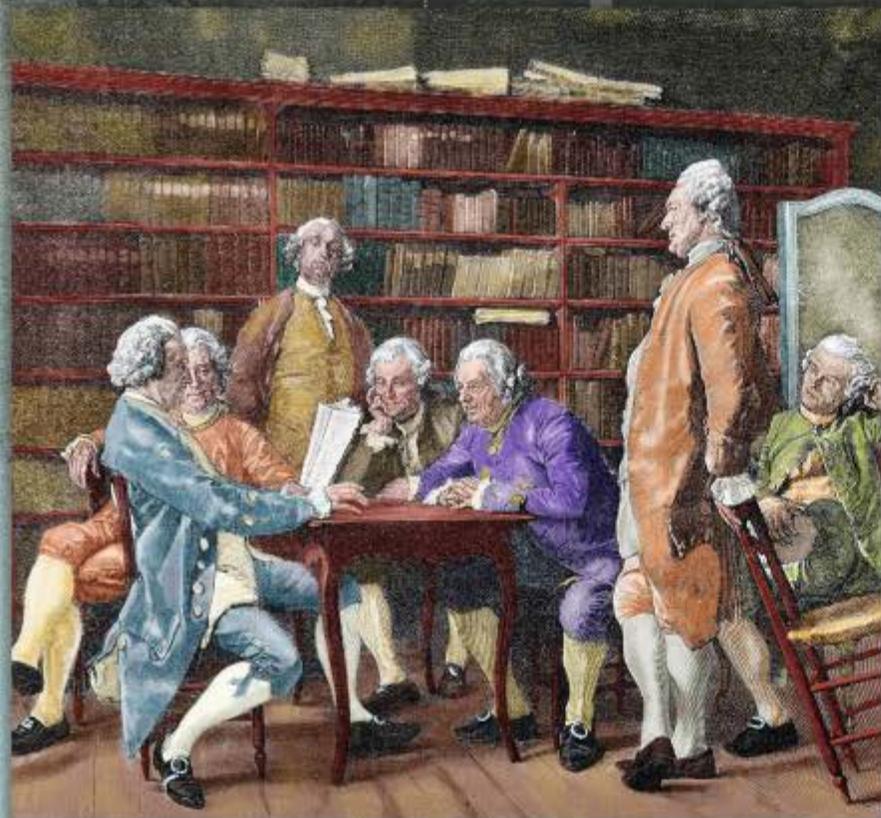
# Un siècle de philosophie éclairée

**P**ériode historique ou mouvement philosophique ? Les « Lumières » désignent au départ un mouvement de pensée, porté par des philosophes européens. Mais il entraîna une grande part de la société occidentale du XVIII<sup>e</sup> siècle dans un profond bouleversement. Dans son essai de 1784, intitulé *Was ist Aufklärung?*, Emmanuel Kant décrit les Lumières comme « la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la tutelle d'un autre ». Dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les philosophes des Lumières rêvent d'une société plus prospère et plus juste, élaborée par des citoyens libérés des dictats et des dogmes de la société aristocratique et de l'Église.

« Alors que les intellectuels du XVII<sup>e</sup> siècle, dont on parle souvent comme d'un siècle sombre, idéalisèrent le passé, ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle croient au progrès de l'esprit humain, précise l'historien Joël Cornette, professeur à l'université Paris-VIII. Ils sont portés par un réel optimisme, une foi en l'avenir, ce qui est très nouveau. » Transmise à une élite urbaine progressiste, cette foi infiltra peu à peu tous les domaines de la société et influença irréversiblement l'économie, l'agriculture, la politique et les croyances en Europe.

## CENT ANS DE PROGRÈS

Ce mouvement coïncidant avec les limites du XVIII<sup>e</sup> siècle, on parle alors du siècle des Lumières. Ses prémices s'observent dès les années 1680, avec les écrits prémonitoires du philosophe Pierre Bayle, qui évoque un « siècle éclairé », et la Glorieuse Révolution anglaise. En France, pour Joël Cornette, « les transformations intellectuelles s'opèrent surtout à partir de la mort de Louis XIV, en 1715 ». La disparition de ce symbole de la monarchie de droit divin et absolu va laisser place à des dirigeants plus faibles, mais aussi plus sensibles aux idées progressistes. Elles accoucheront, dans la douleur, de la Révolution française en 1789, qui signe la fin et l'aboutissement de cette période de lumière.



Les philosophes œuvrent pour une société plus libre, plus juste. Réunion autour de Denis Diderot. (Gravure de 1888.)



Les savants apportent leur pierre à l'édifice de la raison. (Les Lavoisier, peinture de David, 1788.)

# Penseurs, scientifiques et explorateurs

Porté par des écrivains, des philosophes ainsi que par des scientifiques, le mouvement des Lumières se fixait comme objectif de faire progresser la connaissance et d'utiliser le raisonnement pour réformer la société, en luttant contre les préjugés et l'irrationnel. Les savants furent à l'origine de cet état d'esprit nouveau. Héritiers de Galilée, pour qui l'Univers « est écrit en langage mathématique », ils cherchaient à découvrir des lois régissant le comportement de la matière. Ils utilisèrent à cette fin l'expérience et la déduction logique, qui amenèrent notamment le Britannique Isaac Newton à découvrir les lois de l'attraction universelle, le chimiste français Antoine Laurent de Lavoisier à identifier la nature de la combustion et le Suédois Carl von Linné à établir un système de classification des espèces vivantes.

Les récits des grands voyageurs ont contribué à élargir les vues de leurs contemporains, à faire connaître la grande variété d'organisations politiques existantes. Partis à la découverte du monde, James Cook, Louis Antoine de Bougainville, Alexander von Humboldt ont rapporté de leurs voyages des descriptions qui mettent en perspective les sociétés européennes. Les philosophes s'emparent de ces récits pour avancer qu'il n'y a pas qu'un seul modèle social à suivre, ni même une seule religion respectable...

## DÉMOCRATISER LE SAVOIR

Après avoir moqué la civilisation occidentale et la monarchie en les imaginant du point de vue d'un Persan (*Lettres persanes*, 1721), Charles de Montesquieu s'attacha à classer les différentes formes de législations possibles dans *De l'esprit des lois* (1748) : pour lui, il n'existe pas un, mais des systèmes législa-

tifs qui s'adaptent à la culture et à la géographie des peuples. Plus virulent, Voltaire s'est battu pour la liberté de pensée et contre le fanatisme religieux à travers ses contes, ses poèmes, ses pamphlets, et une prodigieuse correspondance avec des personnes d'influence, comme Frédéric de Prusse. Denis Diderot, traducteur et pamphlétaire, s'est, à partir de 1747, attelé avec le mathématicien Jean d'Alembert à une tâche d'envergure : rassembler tout le savoir et le savoir-faire humain dans une *Encyclopédie*. L'entreprise, qui le conduisit à lutter pendant plus de trente ans contre la censure et les difficultés financières, était en réalité un acte politique et militant. Il s'agissait de démocratiser le savoir, de mettre fin à sa confiscation par quelques érudits savants, et de lutter, ainsi, contre l'oppression et l'intolérance.

Si de nombreuses figures des Lumières (Diderot, d'Alembert, Daubenton, Jaucourt, D'Holbach...) ont participé à l'*Encyclopédie*, celle-ci fut également le réceptacle de leurs querelles. Jean-Jacques Rousseau, notamment, abandonna le projet. Il s'avérait finalement incompatible avec ses convictions, selon lesquelles le progrès corrompt les mœurs et rend l'homme mauvais. Certains articles reflètent également des divergences quant à la religion. Si Rousseau est resté fondamentalement croyant, la plupart des philosophes des Lumières rejetaient les religions instituées et croyaient, à la manière de Voltaire, en l'existence d'un Grand Horloger n'intervenant pas dans les affaires du monde. Le radicalisme d'un Diderot confinait plutôt à l'athéisme. La question de l'éducation fut aussi un point de divergence. Voltaire, d'Alembert ou d'Holbach, issus de l'aristocratie ou de la bourgeoisie, affichaient un profond mépris pour le peuple auquel ils ne destinaient pas leurs lumières. Pour Diderot et Kant, d'origine plus modeste, l'éducation devait s'ouvrir à tous.

En août 1715, Louis XIV s'adressait en ces termes au futur Louis XV: « *Mignon, vous allez être un grand roi, mais tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu et du soin que vous aurez de soulager vos peuples.* » Ces paroles marquaient une inflexion dans la manière d'envisager le rôle du roi, qui se fixe désormais comme objectif le bien-être du peuple. Cette idée se retrouve en Europe, notamment en Grande-Bretagne, désormais dirigée par une monarchie parlementaire, mais aussi, dans une moindre mesure, chez des monarques parfois qualifiés « d'éclairés » (Frédéric II à Berlin, Catherine II à Saint-Petersbourg, Joseph II à Vienne). Même si leur gouvernement reste autocratique, ils sont sensibles aux idées des Lumières, selon lesquelles le pouvoir du prince émane de la loi et non la loi du pouvoir du prince. Pour soulager le peuple, comme le lui a suggéré Louis XIV, Louis XV rompt avec les guerres coûteuses et dévastatrices qui ont fait la gloire de son aïeul, mais ont grevé ses fi-

nances. En 1748, il clôt la guerre de succession d'Autriche en signant la paix d'Aix-la-Chapelle. Même si des conflits comme la guerre de Sept Ans continuent de secouer l'Europe, ceux-ci pèsent moins lourd sur le quotidien de la population.

Les gouvernements se préoccupent de l'aménagement du territoire. Ils écartent les prisons des villes et dotent ces dernières de jardins, de théâtres et d'écoles. Pour des raisons d'hygiène, hôpitaux et cimetières sont éloignés des centres urbains. Grâce aux impôts et aux péages, l'État améliore le système routier et les voies navigables, ce qui facilite le commerce et la circulation de l'information.

### LA FAMINE RECULE

Avec l'amélioration des réseaux de transport, le spectre de la famine s'éloigne. L'impact des mauvaises récoltes est en effet réduit: une province qui manque momentanément de blé peut en faire venir d'une autre province mieux lotie, notamment de Bretagne, presque toujours excédentaire. L'agriculture prospère.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle s'amorce la sortie du Petit Âge glaciaire, qui régnait sur l'Europe depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. Aux étés humides et aux grêles printanières succèdent des saisons plus modérées, qui vont en s'adoucisant. L'agriculture bénéficie par ailleurs d'améliorations, dont certaines découlent de l'esprit rationnel des Lumières. Les ouvrages traitant d'agronomie abondent. On voit émerger la physiocratie, une école de pensée théorisée par François Quesnay, selon laquelle l'économie d'une nation est tirée par l'agriculture. Sous leur impulsion, et celle de propriétaires terriens progressistes comme Antoine Laurent de Lavoisier, on tente de nouvelles cultures, comme la pomme de terre et le maïs. L'outillage progresse: la charrue est améliorée, la faucille remplace la faux. L'assolement quadriennal, cette rotation des cultures qui introduit les plantes fourragères, écarte la jachère. Les rendements et la production grimpent...

Mieux nourrie, la population résiste mieux aux maladies et aux épidémies. Les grandes crises de subsistance disparaissent. Alors que la population de la France stagnait depuis des siècles autour de 20 millions d'habitants, elle en compte 28 millions dans les années 1780. Plus de deux enfants sur trois atteignent l'âge de 20 ans, contre un sur deux avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. La médecine a progressé. Pour combattre la variole, on procède aux inoculations. Des sages-femmes assistent aux accouchements, ce qui permet de diminuer la mortalité à la naissance. Cette évolution marque significativement la mentalité de la population. On peut désormais compter sur ses enfants, sur la jeunesse, et donc parier sur l'avenir. Un état d'esprit qui rejoint celui des élites intellectuelles du siècle des Lumières...

## Une société plus prospère



La santé publique s'améliore. Le fléau de la variole recule avec les inoculations, puis la vaccination introduite par E. Jenner en 1796.



L'attrait pour la culture s'affirme. L'alphabetisation progresse, même si elle touche essentiellement les milieux aisés. (N. Hallé, *L'éducation des riches*, 1765.)

# Une effervescence intellectuelle

Les idées des Lumières se sont propagées grâce à un engouement généralisé pour la conversation politique, la lecture, le voyage et les idées nouvelles. Cet engouement touche en premier lieu les élites aristocratiques et bourgeoises dans les capitales, mais aussi dans les villes de province. L'écrit s'est introduit un peu partout. Avec les progrès des presses d'imprimerie, des livres en petit format, moins chers, sont diffusés. Copiant les grandes capitales européennes, les villes de province (Bordeaux, Dijon, Édimbourg, Toulouse et Turin) inaugurent des académies. Ces institutions, qui

publient les résultats de recherche et organisent des concours, sont souvent dotées de bibliothèques. Elles reçoivent des livres, s'abonnent à des périodiques. La presse s'est en effet abondamment développée dans toute l'Europe, même si, en France, la censure garde encore un peu du pouvoir qu'elle détenait sous Louis XIV. Des magazines artistiques, politiques, de médecine, de mode se multiplient.

## UNE CULTURE URBAINE

La diffusion de l'écrit s'accompagne d'une élévation du taux d'alphabetisation. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, certaines villes enregistrent des taux d'alphabetisation de plus de 70 %,

soit deux à trois fois plus importants que ceux que l'on enregistrerait quelques décennies auparavant. Le petit peuple, celui des campagnes (qui abritent plus de 80 % de la population), reste cependant, en majorité, à l'écart de ce mouvement. Certes, l'accès à l'école est favorisé par l'Église, qui espère ainsi combattre le protestantisme. Mais l'enseignement reste encore rudimentaire. Les patois dominent hors de Paris, le français n'est parlé que dans la haute société. Les Lumières, la connaissance et la raison n'atteignent qu'une minorité des populations européennes dans un monde qui n'est encore qu'une immense paysannerie.

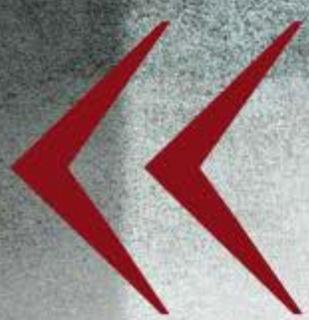


Guidée par  
les lumières  
de la raison,  
l'Italie invente  
l'illuminisme.  
À Rome, comme  
à Florence, la vie  
culturelle prend  
un nouvel éclat.  
(Tableau  
G. Pannini, 1759.)



Au fil du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Lumières allument de multiples foyers en Europe. Le désir de savoir et de progrès est général. Les idées nouvelles circulent de plus en plus vite, mais elles doivent s'adapter aux particularismes nationaux en matière de religion, de politique ou d'économie.

# L'Europe des idées neuves



*Il importe peu que l'Europe soit la plus petite des quatre parties du monde par l'étendue de son terrain, puisqu'elle est la plus considérable par ses Lumières [...] », écrit le chevalier Louis*

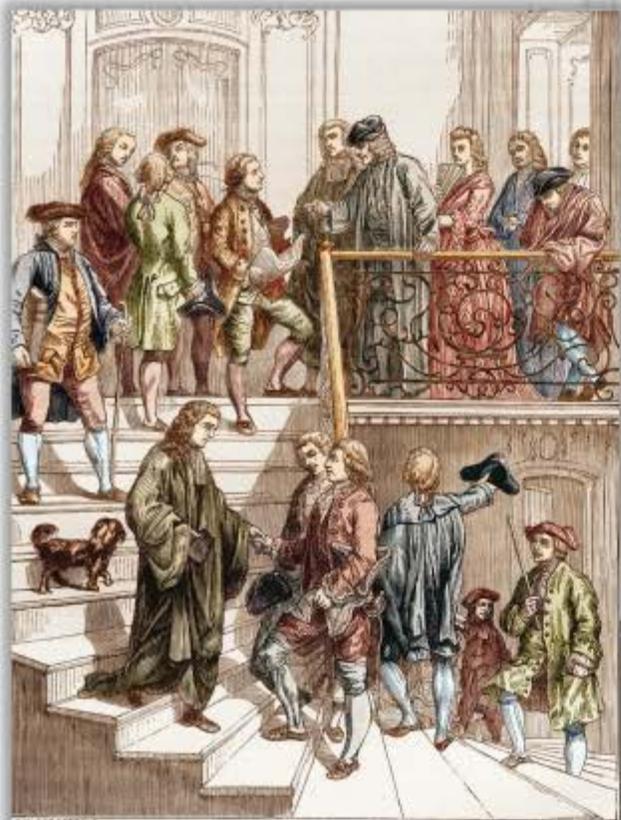
de Jaucourt dans l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, éditée de 1751 à 1772. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est à l'échelle de tout le continent européen que se pense le projet modernisateur des Lumières. Mais d'où part ce mouvement et comment progresse-t-il en Europe ? Quelles sont les parentés et les divergences des Lumières selon les pays ? Comment, enfin, s'organise la circulation des idées et des hommes sur ce territoire traversé par les guerres et encore morcelé en une mosaïque d'États ?

« *Les premiers signes des Lumières apparaissent en Angleterre et dans les Provinces-Unies des actuels Pays-Bas, durant la Glorieuse Révolution de 1688-1689* », explique Pierre-

Yves Beaurepaire, professeur d'histoire moderne à l'université Nice-Sophia-Antipolis. En accord avec le Parlement anglais, le prince d'Orange, alors commandant militaire des Provinces-Unies, renverse son beau-père, le roi d'Angleterre Jacques II, qui a eu la mauvaise idée de baptiser son héritier selon le rite catholique. « *Les conflits de pouvoir entre la famille d'Orange et les élites urbaines, accompagnés de débats acharnés, d'émeutes violentes, créent une instabilité politique qui élargit l'espace d'expression de l'opinion...* » Dans les Provinces-Unies, la presse prend forme, les livres interdits ailleurs sont publiés. En Angleterre, la théorie de la connaissance du philosophe John Locke (1632-1704) et les découvertes du physicien Isaac Newton (1642-1727) séduisent. Cet *Enlightenment* à l'anglaise, qui ignore encore son nom, ne tarde pas à gagner le continent... « *En France, le frémissement se fait sentir dès la fin du règne de Louis XIV, en 1715. Avant la majorité de Louis XV, en 1732, le régent Philippe d'Orléans donne une*

respiration nouvelle au royaume ; il accorde un pouvoir accru aux parlementaires, nouant une alliance inédite avec l'Angleterre. Ainsi, lettrés et savants peuvent découvrir les idées qui circulent outre-Manche », reprend Pierre-Yves Beaurepaire. Voltaire, qui s'y rend en 1726, renvoie dans les *Lettres philosophiques* l'image d'une nation anglaise plus libre, plus heureuse et plus puissante que le royaume de France. Montesquieu, qui y séjourne un an en 1729, est sidéré par la vivacité des débats au Parlement et contribue avec *De l'esprit des lois* à faire connaître la « belle constitution de l'Angleterre ». Le terme « Lumières » apparaît pour la première fois en Europe dans un discours rédigé par le diplomate français Jean-Baptiste Dubos en 1733 : « La perfection où nous avons porté l'art de raisonner, qui nous a fait faire tant de découvertes dans les sciences naturelles, est une source féconde en nouvelles lumières », écrit-il. Aussitôt adopté par les lettrés, le mot va bientôt se décliner dans toutes les langues d'Europe...

« Depuis la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, en 1685, les protestants ont quitté la France par vagues successives. En un demi-siècle, près de 170 000 d'entre eux ont trouvé refuge en Europe du Nord et du Nord-Ouest. Berlin compte alors 20 % de Français dans sa population », explique l'historien. Parmi les réfugiés, des polémistes, des libraires, des imprimeurs s'emploient à propager les idées nouvelles à travers livres et journaux. Grâce à eux, les Lumières allument de multiples foyers sur tout le continent européen. Au nord, ce sont le plus souvent des princes éclairés qui donnent l'élan. Dans les États du Saint Empire romain germanique, l'Autriche, la Bavière, le duché de Saxe-Gotha, le Palatinat, la vie intellectuelle prend un nouvel éclat.



Les beaux esprits se rendent en foule à Ferney, chez Voltaire. (Gravure d'après Chenavard, XIX<sup>e</sup> s.)

Les années 1730 marquent le début de l'*Aufklärung*, les Lumières à l'allemande, définies plus tard par le philosophe Emmanuel Kant. En Prusse, le roi Frédéric le Grand, couronné en 1740, s'enthousiasme plutôt pour la culture française et invite Voltaire à séjourner dans son palais. En Russie, où des huguenots français se sont installés dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'empereur Pierre le Grand transforme Saint-Petersbourg en une brillante capitale culturelle, tournée vers l'ouest. Autour de 1730, les élites y parlent le français, se passionnent pour le théâtre et les sciences. Des exemplaires de l'*Encyclopédie* ont été retrouvés jusqu'à Perm, au pied des monts Oural ! L'esprit des Lumières atteint plus tardivement d'autres États du Nord. À partir de 1769, au Danemark, le conseiller d'État Johann Friedrich Struensee profite ainsi de son statut de médecin du roi et d'amant de la reine pour engager une série de réformes : liberté de la presse, abolition du servage, de la torture, suppression des corporations.

## LUMIÈRES: APPARU EN 1733, LE TERME SE DÉCLINE DANS TOUTES LES LANGUES D'EUROPE

Le sud de l'Europe prend le train en marche. Les Lumières espagnoles, baptisées *Ilustración*, ne débute véritablement qu'avec l'arrivée au pouvoir de Charles III, en 1759. À la tête d'un vaste empire colonial, mais amputé de plusieurs territoires européens après la guerre de succession entre Habsbourg et Bourbons (1701-1714), il règne en despote éclairé, réorganisant les universités, réduisant le pouvoir de l'Inquisition, développant le commerce et l'agriculture. Bien que fragmentée politiquement, la péninsule italienne invente l'*Illuminismo* à la même période. À Naples et en Sicile, sous le contrôle de Charles III d'Espagne et dans les États sous la tutelle de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche puis de son fils Joseph II, les princes tempèrent le pouvoir de l'Église et tentent de gouverner avec raison et tolérance. Le toscan devient langue de culture... À partir de 1755, le Portugal sort lui aussi de sa torpeur médiévale. Le marquis de Pombal, Premier ministre de José I<sup>er</sup> et homme fort du royaume, reconstruit Lisbonne après le tremblement de terre de 1755 et en fait un laboratoire des Lumières. Les idées progressistes touchent même la Grèce, pourtant sous domination ottomane : de riches marchands y créent des écoles et des universités en langue grecque, qui contribuent à développer la conscience nationale.





Dans les salons et les cénacles d'amateurs, l'effervescence intellectuelle est à son comble. (Tableau Pehr Hillestrom, 1779.)



**Bath et Spa** : ces villes d'eaux publient à chaque saison la liste des personnalités attendues.

**Calais** : les riches étudiants anglais en partance pour le Grand Tour y débarquent (et s'y arrêtent parfois).

**Édimbourg** : la ville de David Hume est un brillant pôle des Lumières.

**Ferney** : la maison de Voltaire, à la frontière franco-suisse, est un incontournable.

**Florence** : une colonie anglaise s'y est installée.

**Fontainebleau** : Alexandre Charles y installe son cabinet de physique.

**Genève** : la ville est considérée comme la Rome protestante.

**Göttingen** : on y visite l'université du royaume de Hanovre.

**Nîmes** : la Maison carrée fait partie des monuments à voir absolument.

**Paris** : ses salons ouvrent leurs portes aux visiteurs étrangers.

**Pompéi et Herculanium** : les sites antiques de la baie de Naples.

**Saint-Petersbourg** : transformée par Pierre le Grand en capitale culturelle tournée vers l'ouest.

Qu'est-ce qui anime alors d'un même élan les Lumières à la française, l'Enlightenment anglais, l'Illuminismo italien, l'Aufklärung allemand ou l'Ilustración espagnole ? « C'est la curiosité universelle, assure Pierre-Yves Beaurepaire. Les savants et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle veulent tout comprendre, tout savoir, tout inventer. Ils voient dans la philosophie, la physique, l'économie ou l'éducation le chemin du progrès. » En témoigne la mode des encyclopédies. La *Cyclopaedia* de Chambers, en langue anglaise, ouvre le feu dès 1728. Le succès commercial est tel en Angleterre qu'une traduction française est d'abord envisagée. Mais Diderot et d'Alembert, qui héritent du projet en 1750, préfèrent créer leur *Encyclopédie* en 28 volumes (voir l'article p. 36). Que veulent-ils ? Compléter le travail de Chambers, bien sûr, mais aussi le concurrencer en version française, sans hésiter à le piller ! Publiée en Suisse en 58 volumes, entre 1770 et 1780, et menée par le savant d'origine italienne Fortuné Barthélemy De Felice, l'*Encyclopédie d'Yverdon* se veut encore plus exhaustive. Ses auteurs suisses, français, allemands, tous protestants, souhaitent élargir le champ des savoirs à l'échelle européenne tout en lui redonnant une dimension spirituelle. Les principes de la religion chrétienne, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la rédemption, l'amour du prochain, guident selon eux « les lumières d'une raison éclairée ».

On voit ici se dessiner les divergences entre les mouvements « nationaux » des Lumières. Elles sont d'abord d'ordre religieux. « Depuis l'ère des réformes, une fracture confessionnelle traverse le continent européen. Les grands penseurs français, Diderot, Voltaire, Helvétius, La Mettrie, d'Holbach, majoritairement anticléricaux, représentent la frange radicale du mouvement. L'Enlightenment à l'anglaise se caractérise par son discours antipapiste. Dans le monde protestant de l'Europe centrale et orientale domine le modèle chrétien, hostile à l'irréligion », explique Pierre-Yves Beaurepaire. Les représentants des Lumières s'affrontent aussi sur le terrain naissant des identités nationales, comme l'atteste le débat sur les langues. Voltaire voudrait bâtir la civilisation européenne autour du français, la langue de la diplomatie, des arts et des élites. Mais l'arrogance des « petits maîtres français » en agace

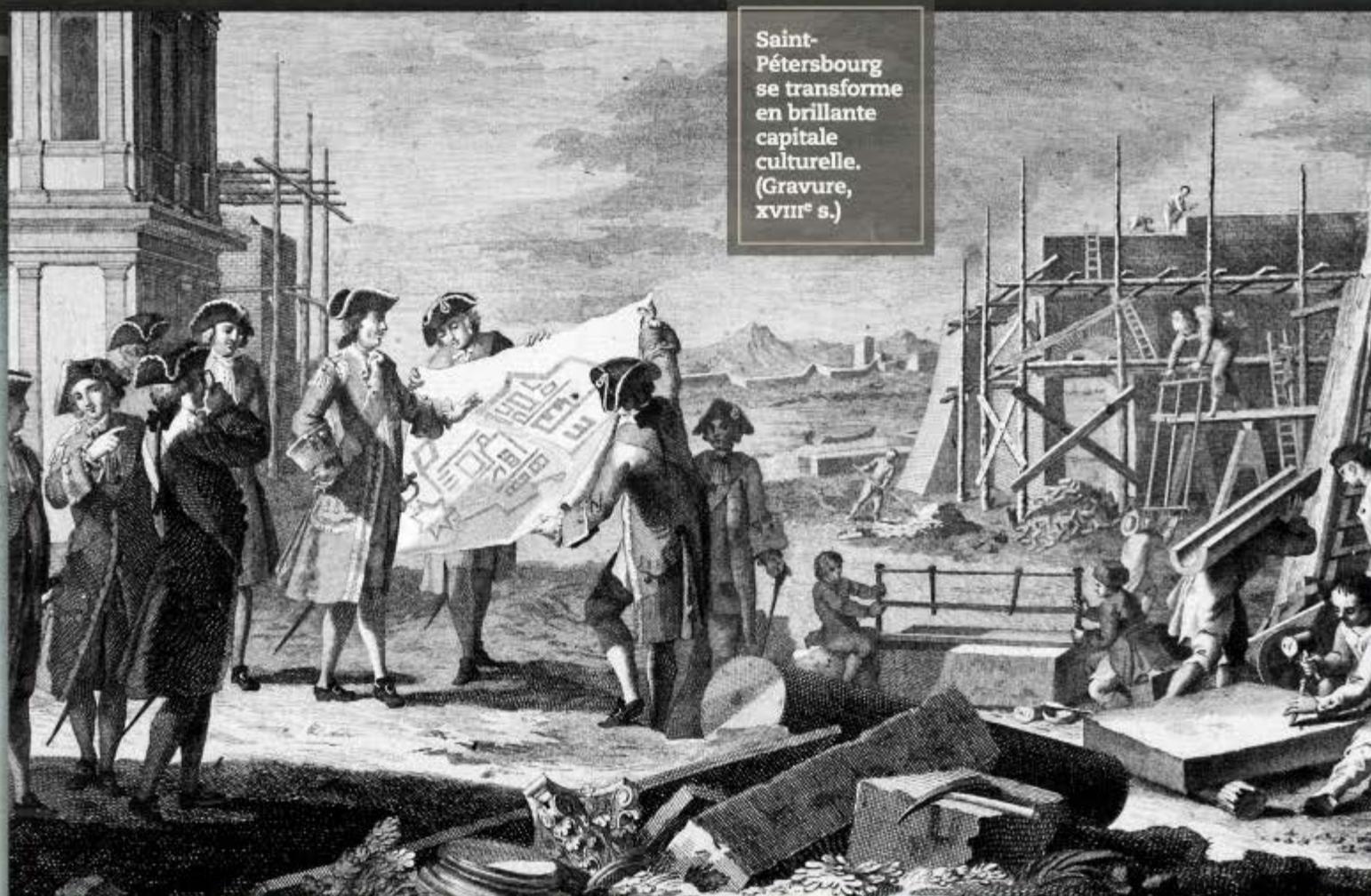
plus d'un. D'autres arguent de la puissance militaire, politique et économique de l'Angleterre pour préférer l'anglais au français comme base d'échanges. Certains, comme Nicolas Beauzé dans son *Dictionnaire de grammaire et littérature*, paru en 1782-1786, proposent d'inventer une langue nouvelle, commune « à tous les savants de l'univers ». Les scientifiques germaniques s'accrochent au latin. Enfin, nombre de voix s'élèvent pour défendre les langues nationales, symboles de pluralité. Malgré ces rivalités, l'Europe est alors le cadre d'intenses circulations et échanges. « Les botanistes et les minéralogistes sillonnent le continent et les colonies à la recherche de nouveaux spécimens, les cartographes vont jusqu'en Sibérie pour fixer les frontières de la civilisation, les lettrés et les artistes se déplacent en quête de commanditaires et de protecteurs », témoigne l'historien. Hors l'épisode de la guerre de Sept Ans (1756-1763), qui jette presque toutes les armées d'Europe sur les champs de bataille, la mode est au voyage. Les jeunes gens aisés partent faire leur apprentissage du monde au cours du fameux « Grand Tour ». Leur périple européen dure plusieurs mois, mais s'arrête parfois à Calais pour les Anglais les moins argentés ! On se déplace en voiture à cheval ou en bateau à voiles, avec ses domestiques, on produit des lettres de recommandation, on tient son journal de voyage, on fait escale dans des villes choisies pour visiter les monuments,

## Vers une paix perpétuelle

L'idée d'union européenne ne date pas du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que la guerre est omniprésente au XVIII<sup>e</sup> siècle, tant sur terre que sur mer et dans les colonies, plusieurs intellectuels des Lumières esquissent déjà des projets visionnaires de paix perpétuelle. Dès 1713, l'abbé de Saint-Pierre, écrivain et diplomate français, imagine ainsi une union européenne composée des 18 principales souverainetés chrétiennes et fonctionnant comme organisme supérieur de prévention et de gestion des crises. Chaque pays y aura une voix et mettra sa puissance au service de l'union en cas d'agression par l'un des membres. Dans son ouvrage *Zum ewigen Frieden* (Vers une paix perpétuelle), paru en 1795, le philosophe allemand Emmanuel Kant propose pour sa part un programme complet pour une paix durable, entre des États nécessairement démocratiques et fédérés. P. D.



Les librairies se multiplient, certaines proposant même des ouvrages interdits. (Tableau Léonard Defrance, XVIII<sup>e</sup> s.)



Saint-Pétersbourg se transforme en brillante capitale culturelle. (Gravure, XVIII<sup>e</sup> s.)

les collections, les savants renommés. Dans les années 1760, la demeure de Voltaire à Ferney, à la frontière franco-suisse, devient un incontournable. Mais il faut aussi passer par le lac de Genève, les sites antiques de la baie de Naples, la Maison carrée de Nîmes, le cabinet de physique d'Alexandre Charles à Fontainebleau, l'université de Göttingen ou les villes d'eaux de Spa et de Bath, qui publient à chaque début de saison la liste des personnalités attendues. Les premiers guides touristiques apparaissent, tel *Le Guide du voyageur en Europe*, d'abord publié en allemand en 1784, puis traduit en français par l'écrivain allemand Heinrich August Ottokar Reichard. Les échanges se font aussi sur le mode épistolaire. « Dans l'Europe des Lumières, tout le monde écrit à tout le monde, s'amuse Pierre-Yves Beaurepaire. Les plus sollicités passent des heures à répondre à leurs correspondants en plusieurs exemplaires numérotés, expédiés par différents porteurs. » Car le courrier reste peu sûr et soumis à la censure des cabinets noirs, même si la révolution postale a multiplié les relais de chevaux, réduit les temps de parcours et amélioré les routes. Certaines institutions favorisent la diffusion des savoirs. Cénacles formés d'érudits et d'amateurs, les sociétés académiques entretiennent des réseaux de correspondants étrangers pour récolter des données dans des domaines aussi variés que la météorologie ou l'archéologie. Les loges maçonniques participent au mouvement pour le progrès; celle des Neuf Sœurs, fondée en 1776 à Paris, et dont Voltaire et

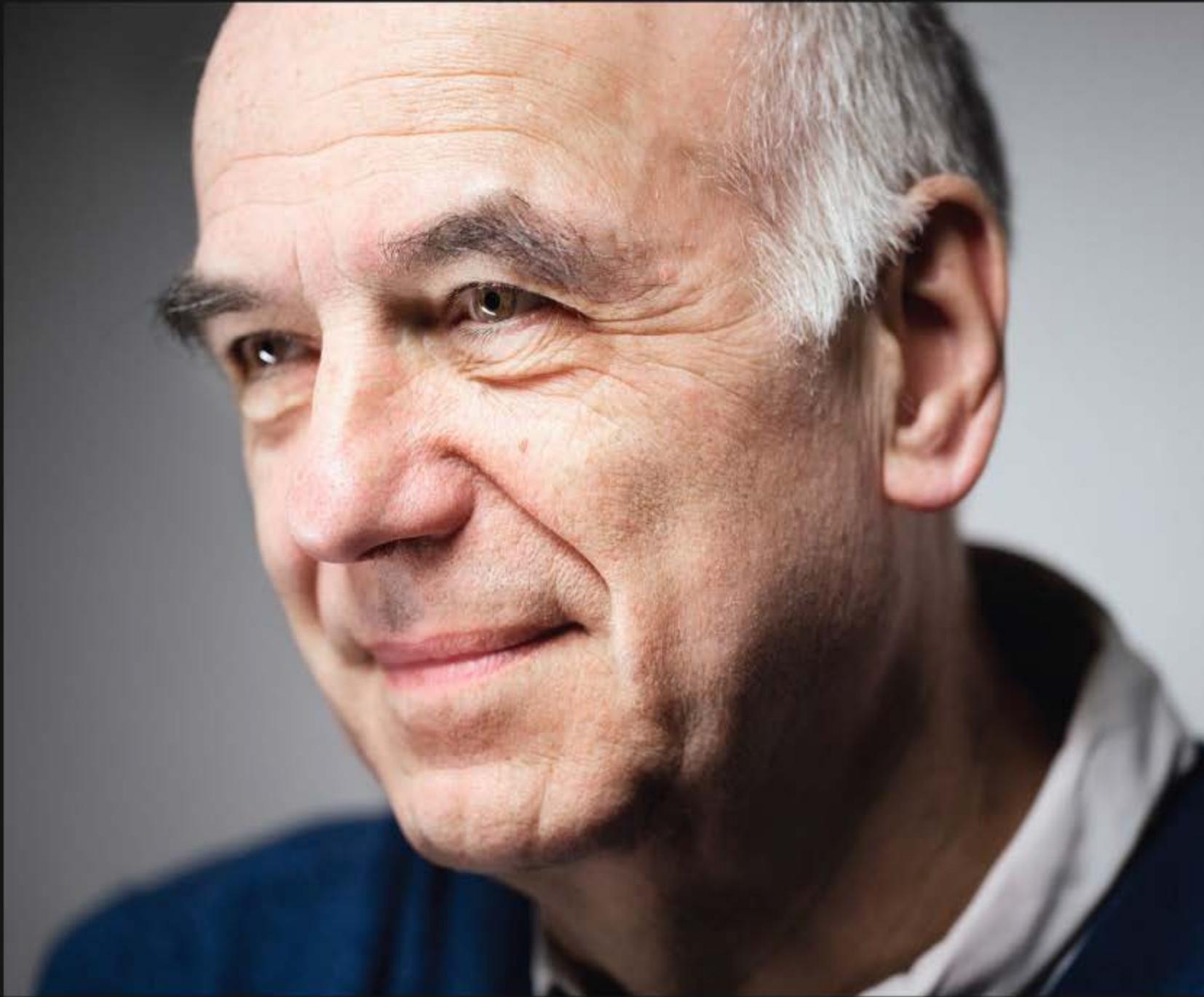
## L'ARROGANCE DES PETITS MAÎTRES FRANÇAIS NE LAISSE PAS D'EN AGACER PLUS D'UN

Benjamin Franklin furent membres, contribue à la fois au soutien à la Révolution américaine et au développement des sciences. Phénomène majoritairement français, les salons ouvrent leurs portes aux étrangers de passage: entre deux potins mondains, on y pratique débats philosophiques, conférences scientifiques et jeux littéraires. « *Journaux et livres se diffusent enfin de plus en plus largement. La Gazette de France ou Le Mercure, proches du pouvoir royal, sont distribués par abonnement dans toute l'Europe; la Gazette d'Amsterdam aux Provinces-Unies ou les Nouvelles Germaniques en Prusse sont éditées en français, le périodique anglophone The Spectator sert partout de modèle* », note Pierre-Yves Beaurepaire. Certains libraires et imprimeurs se spécialisent dans les extraits de livres de 10 à 20 pages traduits et annotés, plus faciles à assimiler que des ouvrages originaux! Ainsi, les élites de l'Europe des Lumières ont conscience d'appartenir à un même espace. Bien que fantasmé, leur rêve partagé d'une Europe unie et pacifiée ne préfigure-t-il d'ailleurs pas, à sa manière paradoxale, la construction européenne du XX<sup>e</sup> siècle?

Pascale Desclos

### À LIRE

- Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Europe au siècle des Lumières*, Ellipses 2011.
- Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Europe des Lumières*, PUF. Que sais-je? Rééd. 2013.



“ Les Lumières supposent  
d’abord et avant tout  
la liberté d’expression

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-FRANÇOIS MONDOT – PHOTOS OLIVIER ROLLER

Les Lumières ne sont ni un programme ni un dogme. Elles se caractérisent d'abord par leurs combats contre la censure, l'arbitraire, l'injustice, et leur volonté de faire prévaloir l'esprit de discussion sur toutes les différences.

**Cahiers de Science & Vie: Après les attentats de janvier 2015, on a entendu dans les rassemblements le slogan: « Voltaire, reviens! ». Le combat pour la liberté d'expression est-il un héritage des Lumières?**

**Michel Delon:** Je me suis réjoui de voir ces références à Voltaire dans de telles circonstances. Ce combat pour la liberté d'expression a été effectivement porté par tous les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. En réalité, cette revendication est contenue dans la définition même des Lumières. À l'image religieuse d'une lumière verticale, transcendante, venue d'en haut, les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont voulu substituer une autre métaphore, celle de Lumières plurielles, horizontales, nées de l'expression d'opinions diverses et de la confrontation des points de vue. Les Lumières ainsi conçues supposent d'abord et avant tout la liberté d'expression. Or sous l'Ancien Régime, des domaines entiers restent en dehors des débats publics: en particulier la question de l'autorité politique et de la foi. On ne pouvait parler librement ni de Dieu ni du roi. De manière générale, toute expression publique était soumise au contrôle de l'autorité royale ou religieuse. Pour se développer, les Lumières ont aussi besoin que les opinions soient relayées et nourries par des publications libres. Or, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la liberté de presse, qui signifie alors « liberté d'impression », n'existe pas. On fonctionne dans le cadre d'un système de censure préalable, où tout ce qui paraît doit être autorisé. Bien sûr, un certain nombre d'accommodements sont possibles. Certains écrits jouissent d'une « permission tacite ». Ils ne sont pas autorisés sans pour autant être censurés. Mais enfreindre la censure signifie s'exposer à de sérieux désagréments. Voltaire a été enfermé à la Bastille, Diderot à Vincennes, et Rousseau, après la condamnation de *l'Émile*, a dû se résoudre à l'exil, sans parler des imprimeurs et des colporteurs qui ont croupi des années en prison.

**CSV: Les philosophes des Lumières recherchent-ils la liberté pour tous ou seulement pour une petite élite culturelle et sociale?**

**M. D.:** Un peu avant la Révolution, en 1787, Mozart fait jouer son opéra *Don Giovanni* à Prague, alors dans l'Empire austro-hongrois. À la fin du premier acte, le personnage de Don Giovanni, aristocrate affranchi de toutes les contraintes religieuses et sociales, chante pour lui-même: « *Viva la liberta!* ». Dans ce contexte, la liberté est conçue comme un privilège exceptionnel. Le coup de génie de Mozart est de faire entendre le chœur des paysans, un peu à l'écart, qui s'empare de ce refrain. La liberté acquiert alors une signification universelle.

On retrouve ce paradoxe dans un célèbre livre de Sade. *La philosophie dans le boudoir*, publié en 1795, met en scène un couple d'aristocrates libertins qui prétendent éduquer une jeune fille. Ils lui lisent: « Français, encore un effort si vous voulez être républicain », pamphlet politique qui forme le cœur du livre. Mais avant cette lecture, on prend la précaution de congédier le jardinier qu'on ne rappellera que comme objet sexuel...

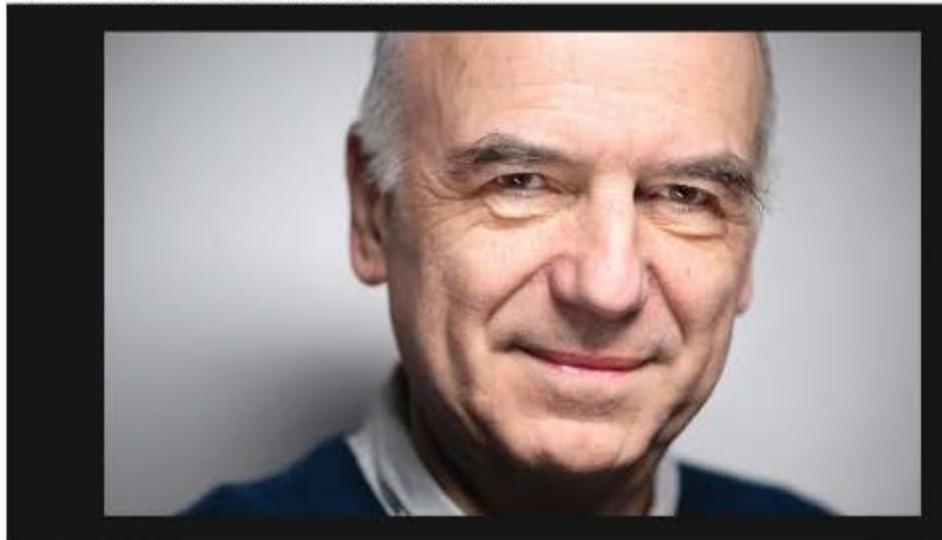
Depuis longtemps, donc, les pensées novatrices se développaient dans le cadre d'un entre-soi. Mais le XVIII<sup>e</sup> siècle connaît un net développement de l'enseignement et de l'alphabétisation. Un strict élitisme aristocratique devient de plus en plus difficile à tenir. Certes, la plupart des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle conviennent de la nécessité d'éduquer les couches populaires et de les inclure dans la discussion. Mais toute la question est de savoir à quelle échéance. Certains voudraient que cette transformation s'opère immédiatement, d'autres que cela s'effectue à plus long terme. La Révolution, en posant ces problèmes de manière urgente et concrète, va faire éclater au grand jour toutes ces contradictions.

**CSV: On résume souvent les combats des philosophes des Lumières par le slogan « Écrasons l'infâme ». Que signifie cette expression?**

**M. D.:** Ce mot d'ordre a été popularisé par Voltaire, qui terminait parfois ses lettres par cette expression sous sa forme abrégée de: « Ecr. l'inf. », par exemple dans ses lettres à D'Alembert.

Elle correspond à son implication de plus en plus forte dans les combats judiciaires de son temps. On connaît surtout l'affaire Calas, ce protestant exécuté à tort à Toulouse, en 1762, pour le meurtre de son fils. Mais Voltaire s'est engagé dans bien d'autres affaires, comme celle du chevalier de la Barre, condamné à mort à Abbeville en 1766 pour ne pas s'être découvert devant une procession. À chaque fois, Voltaire affronte les mêmes institutions. Il doit lutter contre les parlements, ces cours de justice dont les juges ont acheté leur charge et qui se comportent en gardiens vigilants du conservatisme et de la tradition. Mais c'est l'Église catholique officielle qui s'affirme comme son principal adversaire. C'est elle surtout qui est désignée par cette expression de « Écrasons l'infâme ». Voltaire la brocarde, ouvertement ou en se cachant derrière un masque. Dans la tragédie *Mahomet ou le fanatisme*, c'est en réalité le catholicisme qui est visé. Voltaire a même l'ironie suprême de dédier cette œuvre

MICHEL DELON est professeur de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à la Sorbonne. Il a dirigé le *Dictionnaire européen des Lumières* (PUF, Quadrige). Parmi ses ouvrages récents: *Diderot, cul par-dessus tête* (Albin Michel, 2013) et *Sade, un athée en amour*, (Albin Michel, 2014).



## Une tradition anticléricale et athée s'affirme davantage en France qu'ailleurs

au pape. La pièce n'en sera pas moins interdite par le parlement de Paris, qui ne le faisait pas pour défendre l'islam ! Cela dit, Voltaire n'est pas athée, il n'attaque pas la religion en tant que telle. Il ne s'oppose à elle que dans ses dérives et ses excès d'institution d'État, lorsqu'elle se crispe sur sa tradition et ses privilèges et récuse toute liberté individuelle concrète.

Cette radicalité du combat contre l'Église catholique est une particularité des Lumières françaises. Elle donne naissance à une tradition anticléricale et athée qui va s'affirmer dans notre pays de manière plus forte et plus nette que partout ailleurs.

**CSV :** N'y a-t-il pas une opposition entre ce mot d'ordre agressif de « Écrasons l'infâme » et la fameuse tolérance propre aux Lumières ?

**M. D. :** Non, car du point de vue des philosophes, c'est en « écrasant l'infâme » que l'on parviendra à une tolérance entre les croyants des différentes religions et les athées. Cette idée de tolérance est absolument capitale pour les philosophes des Lumières. Pour en comprendre les enjeux, il faut remonter au souvenir encore vivant des guerres de religion du XVI<sup>e</sup> siècle, entre protestants et catholiques, et des nombreuses atrocités perpétrées à cette occasion. Avec l'édit de Nantes (1598), Henri IV avait posé les bases d'une coexistence pacifique entre les deux religions. Mais Louis XIV, en révoquant cet édit un siècle plus tard (1685), avait tout remis en cause. L'exil de la bourgeoisie protestante avait été une catastrophe économique et humaine.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la question de la tolérance se cristallise sur le problème du baptême protestant. En l'absence de séparation de l'Église et de l'État, le baptême catholique est indispensable pour tout acte juridique, par exemple pour se marier. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle

en concluent que la seule manière de résoudre ces difficultés est d'arriver à un État religieusement neutre. Ils énoncent donc le principe de laïcité, qui était en gestation depuis un siècle. L'État doit être indépendant de la religion, qui était jusqu'ici le fondement de l'autorité politique. Le religieux est du domaine de la conviction intime et de la vie privée.

Louis XVI, finalement, signe l'édit reconnaissant le baptême protestant à la veille de la Révolution, en 1787. Mais la Révolution est plus radicale. Elle établit que l'on est citoyen avant d'être catholique, protestant, juif, ou non baptisé. Désormais, l'organisation de l'État civil sera indépendante de toute confession. Cet aspect est lourd de conséquences. À partir du moment où les actes civils échappent au contrôle du religieux, le mariage n'est plus un sacrement mais un contrat. Comme tout contrat est réversible, ce nouveau statut ouvre sur la possibilité d'un divorce. On entre donc dans un autre monde. Ces mesures auraient été impensables sans le travail préparatoire des philosophes. Il existe de ce point de vue une forte continuité entre les Lumières et la Révolution.

**CSV :** Du XVIII<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, les Lumières ont eu à subir de nombreuses critiques. Dans les années 1950, on les a même accusées d'être à l'origine des régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle...

**M. D. :** Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les philosophes Theodor Adorno et Max Horkheimer publient le livre *Dialektik der Aufklärung* (traduit par *La Dialectique de la raison*). Ils reprochent notamment aux Lumières d'avoir résumé l'individu à sa seule raison, au risque de le couper de toutes ses autres dimensions. En réduisant l'homme à sa définition la plus abstraite et surtout en légitimant le projet de transformation de la nature humaine, les Lumières auraient fait le lit des systèmes totalitaires. En effet, ces derniers prétendaient refonder la société en faisant advenir un homme nouveau.

Ces critiques me semblent, pour une grande part, injustes. Le reproche ne concerne pas les Lumières mais une interprétation simpliste qui en est faite. Pour les attaquer, on en fait un système, un dogme. Mais les Lumières ne sont pas une religion. À mon sens, se réclamer des Lumières revient simplement à revendiquer le droit à la discussion et à la confrontation dans une société ouverte. C'est affirmer sa confiance dans la possibilité qu'ont les êtres, quels que soient leur religion, leur couleur de peau, leur sexe et l'usage qu'ils en font, à dialoguer et à vivre ensemble, au-delà de toutes leurs différences.

# 1

## Le flambeau de la raison



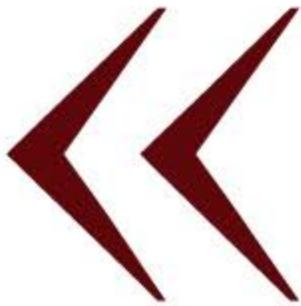
- 22 La passion des sciences
- 29 Un cabinet de physique idéal
- 36 L'Encyclopédie, un monument dédié à la raison
- 42 Les Lumières ont-elles foi en Dieu ?
- 47 Révolutionnaires ?

# *La passion des sciences*

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la science fait partie de la culture de tout honnête homme. Au sein d'une élite élargie, on se passionne pour les sciences au point de réaliser soi-même des expériences.



Savants et amateurs de science déroulent leurs démonstrations devant des assistances médusées. Dans l'expérience de la pompe à air, l'oiseau est privé d'oxygène. (Peinture de Joseph Wright of Derby, 1768.)



Le règne des lettres est passé ; les physiciens remplacent les poètes et les romanciers ; la machine électrique tient lieu d'une pièce de théâtre », écrit Louis-Sébastien Mercier dans ses *Tableaux de Paris* (1781). L'observation n'a rien de critique. Elle ne fait que constater que le monde des salons des Lumières était passionné d'anatomie et d'électricité, de calcul des probabilités et de magnétisme.

La révolution scientifique entamée à la Renaissance et symbolisée par les noms de Copernic, Galilée, Descartes ou Newton, fonde la science telle que nous la connaissons aujourd'hui. La quête du savoir s'affranchit de l'autorité des Anciens ou de l'Église, pour s'en remettre à l'expérience. Le monde, disait Galilée, est « écrit en langue mathématique ». En un peu plus de deux siècles, la conception de l'Univers est bouleversée : d'une terre unique au centre du monde, on est passé à l'idée que notre planète était un astre tournant autour du Soleil, étoile parmi des millions d'autres.

*Par goût ou par passion, tous les grands penseurs des Lumières sont au fait des débats scientifiques de leur temps*

Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce bouleversement de la cosmogonie est acquis. Plus personne ne conteste la nouvelle vision de l'Univers. Et les élites cultivées commencent à se passionner pour cette science – on utilise alors le singulier, non le pluriel – qui change de manière si radicale les représentations du monde. « *Derrière l'homme de science du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y a deux siècles de révolution scientifique. Il y avait abondance de professeurs d'université, de clercs, de médecins, d'architectes ou d'ingénieurs qui donnaient vie à un nouveau savoir, fondé sur des méthodes empiriques, des mesures, et des vérifications expérimentales* », explique l'historien Vincenzo Ferrone, de l'université de Turin.

Le goût prononcé de la raison qui caractérise la mentalité des Lumières s'accorde parfaitement avec les nouvelles méthodes introduites par la Révolution scientifique. Tous les grands penseurs des Lumières ont ainsi une solide formation en sciences. Voltaire et sa maîtresse Émilie du Châtelet se passionnent pour la physique et traduisent Newton. Rousseau étudie la chimie, se livre à des expériences (il est blessé en 1738 lors de l'explosion d'une cornue qu'il manipulait) et rédige un épais manuscrit intitulé *Les Institutions chimiques*, qui sera publié après sa mort. Quant à Diderot, c'est notamment pour les mathématiques qu'il se passionne, rédigeant personnellement les articles



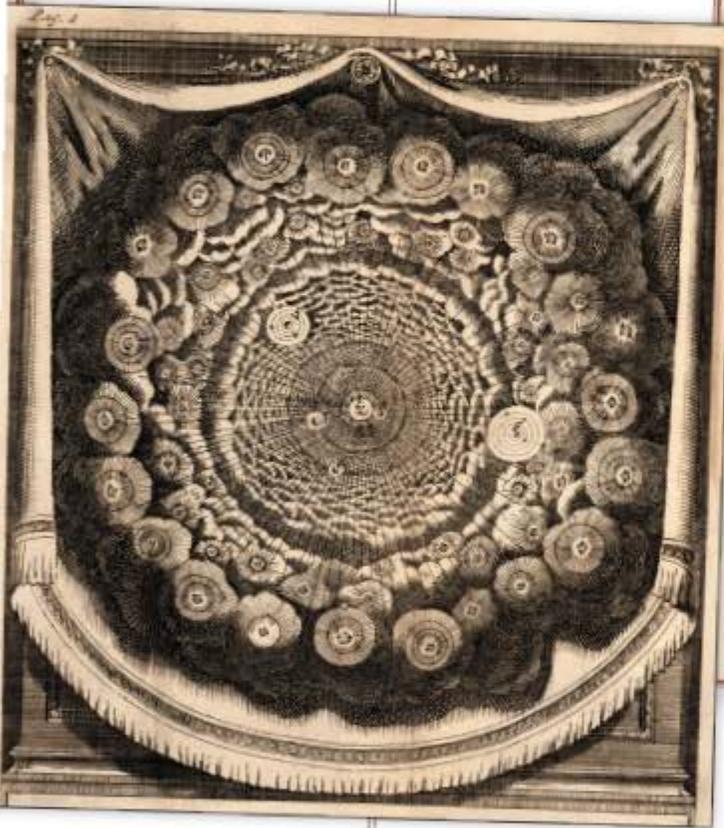
Afin d'être reconnue, la science des salons se doit d'être divertissante. Électrisation en chaîne de plusieurs personnes. (Abbé Nollet, *Leçons de physique expérimentale*, 1783.)

L'engouement pour les sciences dynamise l'édition. Un best-seller: *Entretiens sur la pluralité des mondes*, de Fontenelle, 1686.)

consacrés au calcul des probabilités de l'*Encyclopédie*. Aucun n'a laissé d'importante contribution scientifique, mais tous trois étaient de fort honnêtes amateurs, au fait des débats scientifiques de leur temps dont rendaient compte les gazettes spécialisées comme *Le Journal des Sçavans* et *Le Mercure galant*. Même le *Journal de Paris*, généraliste, consacrait une large part de ses colonnes à l'actualité des sciences.

Pour la bonne société des Lumières, il est d'usage d'avoir chez soi des instruments scientifiques (thermomètres, baromètres, microscopes, machines électrostatiques...) et de les utiliser pour réaliser soi-même des expériences. « *L'amateur de science au XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas un dilettante qui se contente*

*de connaissances superficielles permettant de meubler la conversation dans les salons mondains. C'est au sens fort quelqu'un qui fait de la science par amour, par goût ou passion* », écrivent les philosophes Bernadette Bensaude-Vincent et Bruno Bernardi dans *Rousseau et les sciences* (L'Harmattan, 2003). Les plus passionnés fréquentent une de ces académies qui se multiplient en province. Dijon, Bordeaux, Montpellier, Brest, Valence, Metz ou Rouen sont parmi les plus dynamiques. La moitié des quelque 2000 concours organisés tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle par la cinquantaine d'académies que compte le royaume porte sur des sujets scientifiques. Ces académies contribuent à la diffusion du savoir mais très peu à la formation de nouvelles



Les Parisiens affluent au Louvre, où se tient une exposition de lunettes astronomiques et d'instruments d'optique. (Aquarelle du XVIII<sup>e</sup> s.)

## L'électricité galvanise les foules

L'électricité est au cœur des expériences spectaculaires dont raffolent hommes et femmes des Lumières. Les premières machines électrostatiques, accumulant des charges par la rotation d'un globe de verre frottant contre un tissu et générant des étincelles, sont fabriquées dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans les dîners mondains, on distrait ses convives en faisant jaillir

des étincelles de leurs couverts grâce à un complice activant en secret la machine reliée à la table de métal. Vers 1745 est inventée la bouteille de Leyde (du nom de la ville des Pays-Bas), premier condensateur. Cette capacité à stocker les charges autorise des expériences de plus en plus spectaculaires. Dans les salons comme dans les foires, on se presse pour éprouver la sensation piquante que provoque

la décharge de la bouteille de Leyde. L'abbé Nollet organise dans la grande galerie de Versailles, en présence du couple royal, l'électrisation de 180 soldats qui, se tenant la main, se trouvent pris d'étranges tremblements. Autre démonstration spectaculaire: un enfant électrisé et suspendu par des fils de soie attire à lui tous les objets métalliques. Ces expériences étonnent d'autant plus que l'on comprend alors

mal la nature physique des phénomènes électriques. Comme l'écrit l'*Encyclopédie*, « on ne connaît pas encore l'essence de la matière électrique ». Ce qui n'empêche en rien de rechercher des applications, comme le paratonnerre qui, après une longue controverse, s'impose en France dans les années 1780, ou la galvanisation (du nom de Galvani) des malades, l'électricité apparaissant alors comme une véritable panacée. **N. C.**

connaissances. « En 1776, Condorcet écrit à toutes les académies de province pour leur proposer de s'associer aux travaux de l'Académie royale des sciences dont il est secrétaire perpétuel. Il ne reçoit que très peu de réponses positives. Les académies de province sont avant tout des lieux de sociabilité réunissant la noblesse et la bourgeoisie éclairée », explique Simone Mazauric, professeur émérite de philosophie des sciences à l'université de Nancy.

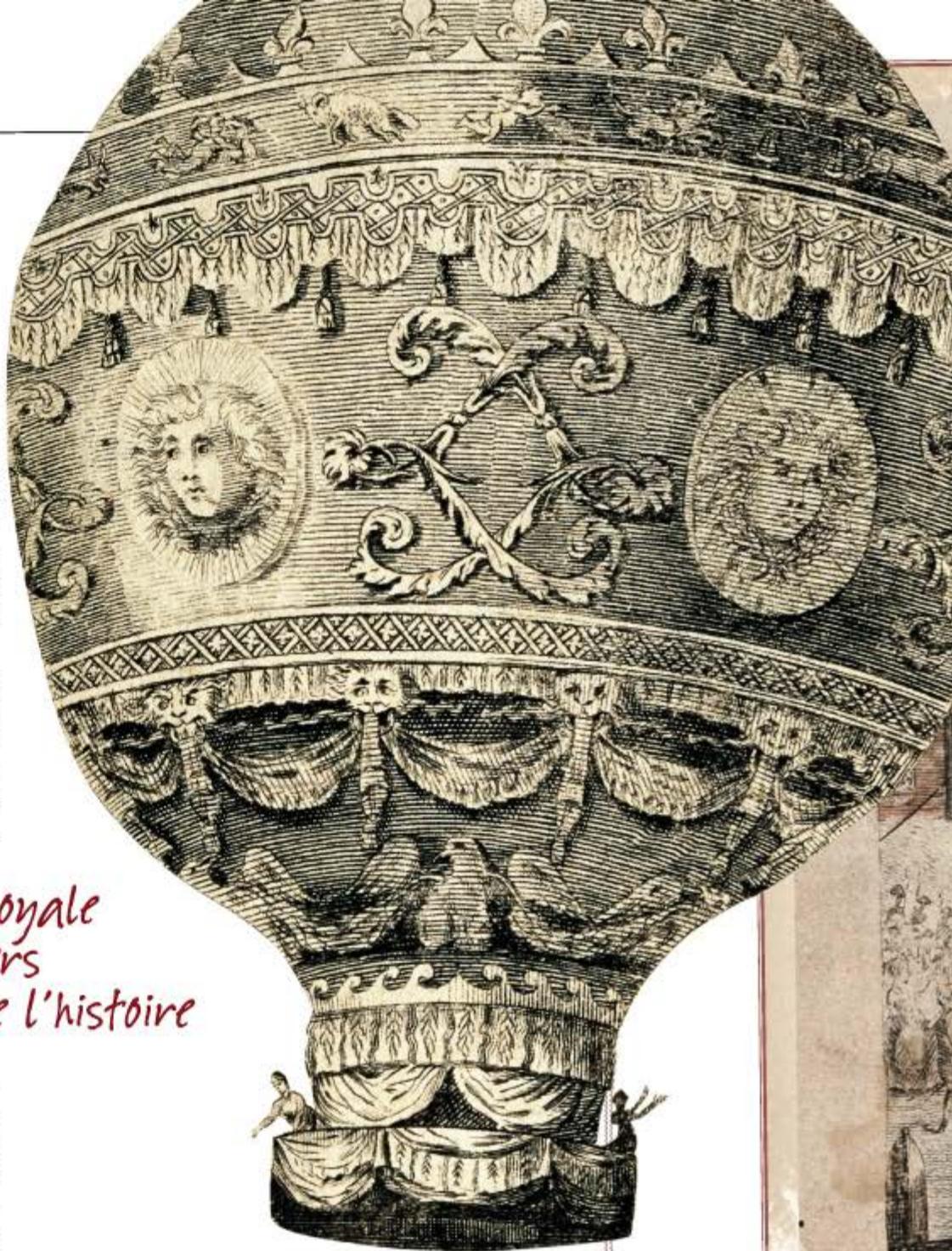
La vie scientifique se mène pour l'essentiel à Paris, et tout particulièrement à l'Académie royale des sciences qui donne le la de la science pour toute l'Europe. Ses 300 affiliés, pensionnés par le roi, et pouvant donc se consacrer à plein-temps à leurs travaux, sont les premiers chercheurs profession-

## Les affiliés de l'Académie royale des sciences sont les premiers chercheurs professionnels de l'histoire

nels de l'histoire. Chaque année, le secrétaire perpétuel rédige un volume d'*Histoire de l'Académie*. « Chaque volume comprend trois sections, adressées à des publics différents, poursuit Simone Mazauric. Les Mémoires décrivent la science de pointe. Ils sont destinés au public des « vrais savants » ; l'Histoire raconte de manière accessible la vie de l'Académie et s'adresse à un public moins spécialiste : quant aux Éloges, ils relèvent presque de la chronique mondaine ».

### LA SCIENCE EXPLIQUÉE À UNE MARQUISE

Le succès des volumes successifs de l'*Histoire de l'Académie* n'est qu'un exemple parmi d'autres du dynamisme éditorial des livres de science, qui représentent 18 % des livres publiés en France en 1720 et 30 % en 1780. Il s'explique en partie par l'abandon progressif du latin comme langue de communication scientifique, ce qui a pour effet d'élargir le lectorat et de multiplier les traductions (en particulier de l'anglais). Le XVIII<sup>e</sup> siècle connaît plusieurs best-sellers scientifiques (les tirages sont rarement connus, mais leur succès se mesure au nombre de rééditions), comme les huit volumes du *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche ou les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de 1699 à 1740, mais aussi membre de l'Académie française. L'ouvrage, qui connaît un extraordinaire succès, met en scène le dialogue d'une marquise



ignorante désireuse de s'instruire et d'un savant qui lui décrit, nuit après nuit, la nouvelle cosmogonie qui fait de la Terre un astre parmi d'autres. Son style imagé est typique du ton plaisant et mondain de nombre de livres de sciences du XVIII<sup>e</sup> siècle. « L'écriture de la science, même la plus "spécialisée", impose le recours à des formes rhétoriques de discours que nous avons pris l'habitude de classer aujourd'hui comme littéraires », explique l'historien Jean-Luc Chappéy, de l'université Paris-I. Pour expliquer la notion d'atmosphère, le savant de Fontenelle prend par exemple l'image du cocon du ver à soie en expliquant que « la Terre est couverte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur d'une espèce de duvet qui est l'atmosphère, et toute la coque du ver de terre tourne en même temps ». Francesco Algarotti, un des nombreux imitateurs de l'*Entretien* choisit des images plus futiles encore dans *Le newtonianisme pour les dames* (1738), qui connaît aussi un vif succès. Lorsqu'il explique la loi d'attraction de Newton (dont l'intensité décroît comme le carré de la distance entre deux corps), il fait dire

Les vols de ballons à air chaud soulèvent l'enthousiasme de la population. (Gravure de 1784.)

Montgolfier's B.  
*Faubourg of St. Germain*



## Les montgolfières prennent leur envol

L'année 1783 est marquée par l'engouement général pour les vols de ballon. Les célèbres frères Montgolfier, fabricants de papier et ingénieurs autodidactes, font s'envoler le premier ballon, gonflé à l'air chaud, le 5 juin à Annonay (Ardèche). Fin août, c'est du Champs-de-Mars parisien que s'envole un autre ballon fabriqué par le physicien Jacques Charles. Il est gonflé cette fois à l'hydrogène, que l'on appelle alors « air inflammable », obtenu en versant de l'acide sulfurique sur du fer. Le 19 septembre à Versailles, en présence du roi Louis XVI, les frères Montgolfier font s'élever

dans les airs un ballon emportant un canard, un mouton et un coq, qui atterrit, ses passagers sains et saufs, après quelques minutes de vol trois kilomètres plus loin. Et l'année se conclut par les deux premiers vols humains à Paris devant une foule stupéfaite. Des dizaines de vols sont organisées l'année suivante. Des amateurs se font aérostatiers tandis que l'Académie des sciences étudie les vertus comparées de l'air chaud et de l'hydrogène pour le gonflage des ballons. La technique est allée plus vite que la science, car on ignore encore quasiment tout de la composition de l'air

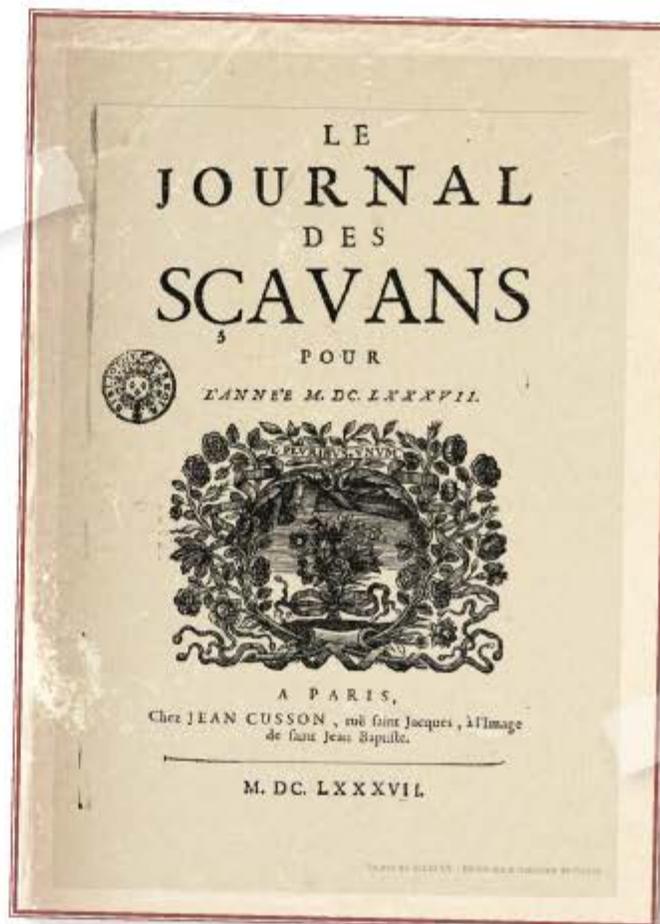
atmosphérique. Mais dès 1785, la ballomanie retombe. L'accident mortel de Jean-François Pilâtre de Rozier, dont le ballon s'enflamme alors qu'il s'apprêtait à tenter de traverser la Manche, effraie. On se demande aussi à quoi pourrait bien servir cette invention étonnante, mais encore si mal maîtrisée. Le roi cesse de soutenir financièrement les essais des aérostatiers. Ce n'est qu'une décennie plus tard, durant les guerres révolutionnaires, que les montgolfières gonflées à l'hydrogène s'élèveront à nouveau dans les airs pour aider à l'observation des lignes ennemies. N. C.

En présence de Louis XVI, à Versailles, le ballon des frères Montgolfier s'élève, avec à son bord un canard, un mouton et un coq. À droite, une ascension au Faubourg Saint-Germain.

Des gazettes, rendant compte des dernières nouvelles scientifiques, attirent un large public d'amateurs.

à sa marquise : « J'ai quelque tentation de croire que dans l'amour on suit cette loi des carrés à l'égard des lieux ou plutôt à l'égard des temps : ainsi après huit jours d'absence, la tendresse devient soixante-quatre fois moindre qu'elle ne l'était le premier jour ».

Les livres de sciences se doivent d'être plaisants, divertissants, élégants, dans le ton des conversations des salons. C'est pourquoi la vaste diffusion de la culture scientifique et technique qui marque le XVIII<sup>e</sup> siècle ne va guère au-delà du monde de l'aristocratie et de la bourgeoisie éclairée qui les fréquente. Même la petite fraction alphabétisée de la paysannerie ne semble guère participer à ce goût des sciences. Une enquête menée sur « les lectures dans les campagnes » par l'abbé Grégoire en 1791 montre que les paysans lisent avant tout des livres religieux, et occasionnellement des almanachs ou des recueils de contes, mais jamais les livres de science que s'arrache le beau monde. Ce n'est qu'au siècle suivant que l'on par-



*D'une validation des savoirs par les gens bien nés, on passe progressivement à une validation par les experts et les spécialistes*

lera de vulgarisation, pour désigner une forme nouvelle de diffusion des connaissances scientifiques vers le plus grand nombre (*vulgus* : la foule en latin).

Quels sont les rapports entre cette science mondaine des salons et la science de pointe, celle qui s'élabore à l'Académie des sciences ? La réponse à cette question n'est pas la même au début et à la fin du siècle des Lumières. « Dans les premiers temps de la Révolution scientifique, une expérience nouvelle est reconnue comme valide si elle a été faite en présence de gens bien nés, influents et connus. Ce mode de validation des connaissances reste encore en partie en vigueur au début du XVIII<sup>e</sup> siècle : faire une expérience dans un salon, c'est la valider aux yeux de l'opinion », explique Jean-Luc Chappey. Mais à mesure que le savoir progresse, et en particulier que la formalisation mathématique prend une place croissante en physique, la science mondaine se détache de la science de pointe. Dans les salons, on pratique surtout la science spectaculaire ou divertissante, par exemple en électricité, tandis que les vraies recherches des amateurs se mènent dans la tranquillité de leurs cabinets de physique. « D'une validation des savoirs par les gens bien nés, on passe progressivement à une validation par les experts et les spécialistes », poursuit Jean-Luc Chappey. Les nouvelles connaissances (la chimie de Lavoisier,

la classification des espèces de Linné, le calcul infinitésimal de Leibnitz) sont en effet trop complexes pour être expliquées à tous avec une rigueur acceptable, même avec le plus grand des talents littéraires. À la science mondaine succède une « science sévère » selon le terme de Jean-Luc Chappey. « L'usage des mathématiques en physique contribue à la montée d'une science privée, accessible seulement aux initiés. Le public extérieur à ce monde ésotérique doit dès lors se contenter d'une compréhension de surface. Il était par là même mis hors-jeu de toute discussion sérieuse en ces matières », confirme le sociologue des sciences Yves Gingras, de l'université du Québec à Montréal. Signe que la science devient de plus en plus professionnelle, apparaissent des périodiques destinés aux seuls hommes de science, tels *Le Journal de physique* (1771) ou *Les Annales de chimie* (1783), et des sociétés savantes spécialisées comme la Société linnéenne (1787) ou la Société philomatique (1788). Et l'amateur de sciences, figure typique du siècle des Lumières, disparaîtra quasiment dès l'époque napoléonienne, marquée par un renforcement de la professionnalisation de la recherche scientifique sous l'égide de l'État.

Nicolas Chevassus-au-Louis

#### À LIRE

- Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique" en Révolution (1780-1810) ». *Annales historiques de la Révolution française*, n° 338, 2004
- Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique. La Découverte*, 1996.
- Simone Mazauric, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*. Fayard, 2007.

# Un cabinet de physique idéale



**A**u siècle des Lumières, les grands principes des lois de la physique se dessinent. Des appareils nouveaux, tels le microscope, la pompe à air, le baromètre mettent sous les yeux de chacun des phénomènes jusqu'alors insoupçonnés... Dans toute l'Europe, d'habiles artisans, opticiens, horlogers, mécaniciens se lancent dans la fabrication d'instruments scientifiques. Les modèles de luxe qui sortent de leurs ateliers mettent l'apprentissage des sciences à la portée d'une clientèle élargie de savants, de collectionneurs et d'amateurs éclairés. Dès lors, il n'est plus de roi, d'aristocrate, de financier, de riche bourgeois qui n'affirme son rang par l'entretien d'un cabinet de physique. Voltaire lui-même succombe à la mode. Véritables salons mondains, les plus prestigieux de ces cabinets sont le théâtre d'expériences parfois spectaculaires. Des savants viennent y expliquer la mesure des longues distances, la chute des corps ou l'électricité. Avec l'aide de l'antiquaire Jean-Yves Jehan, expert agréé en instruments scientifiques, nous avons constitué ce petit cabinet de physique imaginaire...

Pascale Desclos

## Pompe à air de l'abbé Jean Antoine Nollet, XVIII<sup>e</sup> siècle

*Musée des Arts et Métiers, Paris.*

Comment mettre en évidence l'action de la pression de l'air, démontrée en 1647 par le mathématicien Blaise Pascal dans son *Traité du vide* ? En 1654, à la cour du duc de Prusse, le scientifique allemand Otto de Guericke choisit d'utiliser une machine composée d'un piston, d'un cylindre et d'un clapet anti-retour pour extraire l'air de deux hémisphères de cuivre, assemblés en une sphère étanche : le vide fait, les deux hémisphères deviennent inséparables, même tirés par des chevaux attelés. Perfectionnée par Huygens, Papin, Boyle et Hawksbee, bientôt commercialisée par divers ateliers européens, la pompe à air devient un « classique » des cabinets de physique au siècle des Lumières. On s'en sert pour réaliser toutes sortes d'expériences ludiques : grâce à cet appareil, chacun peut désormais constater de visu que la flamme d'une bougie s'éteint dans le vide ou qu'un petit oiseau ne peut survivre sans air... Cet instrument de luxe, supporté par un trépied de bois peint et rehaussé d'or, fut mis au point par le célèbre physicien et fabricant l'abbé J.-A. Nollet (1700-1770). Pour faire le vide dans la cloche de verre, il fallait abaisser la tige du piston en actionnant les étriers ; la poignée à main, sur le côté, servait au mouvement inverse. Grâce à cette machine, le savant animait les leçons de physique expérimentale qu'il proposait à la bonne société au collège de Navarre à Paris.



## Globe céleste de l'abbé Nollet, vers 1728

Musée Stewart, Montréal

L'abbé Nollet n'est pas seulement un excellent vulgarisateur scientifique, capable de disserter sur l'inertie ou l'électricité. Cet ecclésiastique acquiert aussi auprès des propriétaires de cabinets de physique une solide réputation dans l'art de fabriquer des instruments en sous-traitance. Parmi les divers « instruments de cosmographie » inscrits à son catalogue figurent des planétaires, des sphères armillaires ou des globes terrestres et célestes, vendus de 120 à 250 livres tournois la paire (l'équivalent de 1500 à 3000 € aujourd'hui). Daté de 1728, ce globe céleste enluminé et verni, monté sur un pied à colonnes de noyer et assorti d'une boussole en forme de vase peint de motifs floraux, reflète le goût de l'époque. Il témoigne aussi d'excellentes connaissances scientifiques, sans déroger à la tradition française du XVIII<sup>e</sup> siècle par le choix, notamment, des constellations, ou les fuseaux au nombre de vingt-quatre.



## Microscope composé de Magny, vers 1750

Musée lorrain de Nancy

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Christian Huygens révolutionnait l'optique avec le microscope « composé », formé de deux lentilles convergentes, l'oculaire et l'objectif : l'œil reçoit une image virtuelle et agrandie de l'objet. Ainsi, le flou résultant de la décomposition de la lumière disparaît, ce qui améliore grandement le confort visuel. Les opticiens du XVIII<sup>e</sup> siècle perfectionnent le système. D'élégants modèles de salon sont ainsi vendus aux amateurs avec des boîtes d'échantillons à observer, comme des ailes de mouche, de petits insectes... Entre 1751 et 1754, l'opticien Alexis Magny réalise une série de luxueux microscopes sur les indications du duc de Chaulnes, un membre de l'Académie royale des sciences. Socle de bronze « style rocaille », attribué à Caffieri et tube orné de galuchat ou de maroquin, ces instruments s'enferment dans de beaux écrins de cuir rehaussés d'appliques d'or. Fournis avec un jeu de six objectifs, pour un grossissement de 400 à 1 000, ils sont équipés d'innovations techniques, en particulier le micromètre à pointe, qui autorisait une plus grande précision dans les mesures des objets observés.

## Anémomètre à pendule de Pajot d'Ons-en-Bray, 1734

Musée des Arts et Métiers, Paris

Louis-Léon Pajot (1678-1754), comte d'Ons-en-Bray, a tout juste 20 ans lorsqu'il décide de se constituer une collection de physique. Sans éducation scientifique, mais passionné par la mécanique, il installe bientôt dans son cabinet de la rue de Bercy, à Paris, les nombreuses machines de son invention. Parmi elles, cet anémomètre à pendule, destiné à mesurer la force et l'orientation du vent. Sur le principe d'autres appareils inventés dès la Renaissance,

il est doté d'un capteur de vitesse formé d'une turbine à axe vertical et d'une girouette. Mais il présente une innovation majeure pour la science de la météorologie : son système d'enregistrement, fondé sur le marquage de deux bandes de papier se déroulant régulièrement, grâce à un système d'horlogerie de précision. D'un côté, un stylet vient marquer le papier préalablement « frotté avec de la poudre de bois de cerf calcinée » au rythme d'un trait tous les 400 tours de rotation

du moulin ; de l'autre, un ensemble de 32 stylets disposés en hélice autour de l'axe de la girouette vient déposer la trace de l'orientation du vent. Tous les quarts d'heure, deux derniers stylets tracent un repère sur les rouleaux de papier. Cet instrument enregistreur, le plus ancien conservé aujourd'hui, est représentatif de l'intelligence de ce XVIII<sup>e</sup> siècle préindustriel, dans lequel on s'ingénie à automatiser les tâches répétitives.





## Grand miroir réflecteur, XVIII<sup>e</sup> siècle

Musée des Arts et Métiers, Paris

En concentrant les rayons du soleil, les miroirs ardents permettent de réaliser des expériences nécessitant de très hautes températures : vitrification de la terre, fonte de métaux ou de pierres... Grâce aux travaux du naturaliste et mathématicien Georges-Louis Leclerc de Buffon (1707-1788), le cuivre poli est peu à peu substitué au verre pour améliorer la puissance de réflexion. D'une facture semblable à ceux construits par François Villette pour l'observatoire de

Paris, ce grand miroir réflecteur proviendrait du cabinet du physicien Alexandre Charles (1746-1823), situé à Fontainebleau et riche de 330 pièces. Il passe pour l'une des principales curiosités d'Europe, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Charles étudie aussi et expérimente, dans de nombreux domaines, la densité et le pouvoir de dilatation des gaz. Il est ainsi le premier, en 1788, à faire voler sur 16 km, du Champ-de-Mars jusqu'à Gonesse, un ballon à gaz gonflé à l'hydrogène.



## Télescope « grégorien » de Claude Paris, 1750

École polytechnique

Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'astronome anglais Isaac Newton mettait au point le premier télescope à réflexion. En remplaçant la lentille de l'objectif par un miroir concave qui fait converger la lumière des astres vers un point focal, il espérait éliminer le flou irisé résultant de l'aberration chromatique et sphérique. D'autres chercheurs, dont l'Écossais James Gregory, lui ont emboîté le pas en concevant des instruments plus compacts et plus faciles à manier. Mais les miroirs, alors fabriqués en laiton poli, donnaient des résultats assez décevants... Au siècle des Lumières, les télescopes de Gregory fleurissent pourtant dans les cabinets de physique. Fabricants réputés, Scarlett et Hadley en Angleterre, Passemant, Paris et Navarre en France se sont ainsi fait une spécialité de ces petits objets de salon, qui séduisent les amateurs mais ne rendent aucun service à l'astronomie. Ce modèle de télescope grégorien de Claude Paris, conservé à l'École polytechnique, est au moins original par sa décoration. Le support de la lunette, qui s'incline avec elle, est un arc de cercle finement sculpté représentant une double tête de dragon.

## Grande balance de précision de Nicolas Fortin, 1788

*Laboratoire de Lavoisier, Musée des Arts et Métiers, Paris*

**A**u début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la balance fait partie des instruments usuels des cabinets de physique, mais elle est peu précise. S'accrochant à un support fixe, le modèle standard se compose de deux bras de fléaux égaux, à l'extrémité desquels les plateaux sont suspendus à des crochets. À partir de 1760-1770, les besoins nouveaux des savants appellent une nouvelle rigueur mathématique, et on assiste aux premières ébauches de la balance de précision. Pour réaliser ses expériences sur la composition des gaz, la nature de l'eau ou les valeurs des masses dans son laboratoire, alors installé à l'Arsenal, près de la Bastille, le père de la chimie moderne Antoine-Laurent Lavoisier passe ainsi commande aux meilleurs constructeurs de son époque. Entièrement métallique, reposant sur un pied parfaite-

ment stable, cette balance réalisée par Nicolas Fortin en 1788 présente plusieurs innovations: couteau triangulaire en acier dur, visée par lunette, fléau à position de repos. Sa précision remarquable, 1/400 000, a notamment permis à Lavoisier de déterminer les valeurs du futur kilogramme et de participer à l'élaboration du système métrique.



### À LIRE

• Maurice Daumas,  
*Les instruments  
scientifiques aux  
XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.*  
PUF, 1953. Rééd. 2004

### À VOIR

• La collection  
« Instruments scienti-  
fiques » du musée des  
Arts et Métiers à Paris.  
• Le cabinet de  
physique de Sigaud  
de Lafond, Lycée Alain  
Fournier à Bourges.

## Bouteille de Leyde, XVIII<sup>e</sup> siècle

Musée des Arts et Métiers, Paris

Une expérience menée en 1745 par l'Allemand Ewald Jürgen von Kleist relance l'intérêt pour les phénomènes électriques. Pour une raison qu'on ignore, ce savant a placé un clou dans un bocal de verre rempli d'eau. Tenant ce bocal d'une main, il a rapproché le clou d'un globe de verre électrisé par frottement. En voulant saisir le clou, il reçoit une forte décharge. Le principe de la « bouteille de Leyde » est né. Cet ancêtre du condensateur se perfectionne bientôt pour devenir un classique des cabinets de physique : on tapisse la bouteille de feuilles d'étain pour améliorer sa conductivité ; on invente pour la charger des machines produisant de l'électricité par frottement mécanique ; on utilise des batteries de bouteilles reliées à une électrode commune, pour augmenter la puissance des décharges. Mais il faudra attendre l'invention de la pile, en 1800, pour produire du courant constant. Le condensateur prit le nom de Leyde, la ville où enseignait le Hollandais Pieter van Musschenbroek, qui fit indépendamment la même découverte.



## Baromètre-thermomètre de Claude-Siméon Passemant, vers 1776

Musée du Louvre, Paris

Le baromètre à mercure, inventé au XVII<sup>e</sup> siècle par Evangelista Torricelli, est amélioré et simplifié par le physicien français Guillaume Amontons (1663-1705). Dès lors, l'instrument connaît une grande vogue dans les cabinets de physique du siècle des Lumières. Nombre d'ateliers proposent des modèles décoratifs à lecture facile qui flattent le goût de leur clientèle d'amateurs. Conservé au Louvre, ce baromètre-thermomètre porte la signature du constructeur Claude-Siméon Passemant, le fournisseur officiel des souverains et des personnages importants de l'époque. On le date de 1776, car le record de température atteint pendant l'hiver cette année-là figure encore sur le thermomètre. L'originalité de cet instrument tient surtout à sa monture en bronze doré de style Transition et à son décor en porcelaine de Sèvres, sur le thème des instruments scientifiques : on y voit représentés une sphère armillaire sur des nuages (en haut), un angelot tenant un livre, une lunette astronomique (au centre), un télescope (en bas).

# L'Encyclopédie, un monument dédié à la raison

Portée par la vogue des dictionnaires, profondément moderne, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert fait appel aux meilleurs savants pour dresser le tableau des sciences, des arts et des métiers.

En butte à la censure et à la critique, cette œuvre phare des Lumières n'en connaîtra pas moins un succès sans précédent.

Juillet 1749 : pour avoir commis une imprudente *Lettre sur les aveugles* teintée de matérialisme athée, Denis Diderot est jeté dans la prison du château de Vincennes. Avant même la parution de ses premières pages, le projet de l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, qu'il codirige depuis fin 1747 avec Jean Le Rond d'Alembert, connaît un premier coup d'arrêt. Ses amis parviendront à obtenir sa libération au bout de trois mois... Étendue sur plus de vingt-cinq ans, cette vaste entreprise aura par la suite à surmonter de nombreux écueils : hostilité des pouvoirs royal et religieux, menace de faillite, interdiction... Pourtant, avec le soutien de ses souscripteurs, elle va s'affirmer comme la grande aventure intellectuelle des Lumières et rencontrer un succès sans précédent. C'est qu'en s'assurant de la collaboration des plus éminents penseurs de son temps cette œuvre magistrale propose un savoir vivant, gouverné par la raison et libéré des superstitions. Qualifiée par Voltaire de « *monument des progrès de l'esprit humain* », elle déroule aussi dans ses vingt-huit volumes une pensée philosophique profondément moderne et une critique acérée des pouvoirs monarchique et religieux.

Son cahier des charges initial, limité à la traduction des deux volumes d'une encyclopédie anglaise, la *Cyclopædia* d'Ephraïm Chambers parue en 1728, ne laissait pas prévoir une telle destinée... « *La Cyclopædia a été un succès commercial colossal pour l'époque* », raconte la philosophe Martine Groult, spécialiste de l'*Encyclopédie*. Associé à trois autres libraires parisiens, le libraire Le Breton obtient en



ENCYCLOPÉDIE,  
ou  
DICTIONNAIRE RAISONNÉ  
DES SCIENCES,  
DES ARTS ET DES MÉTIERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.  
Par M. DIDEROT, de l'Académie des Sciences et de l'Académie de la Littérature, et par M. D'ALEMBERT, de l'Académie des Sciences et de l'Académie de la Littérature.  
TOME PREMIER.



A PARIS,  
Chez BRASSON, rue Saint Jacques, à la Science,  
DAVID l'aîné, rue Saint Jacques, à la Plume d'Or,  
LE BRETON, Imprimeur ordinaire du Roy, rue de la Harpe,  
DUKAND, rue Saint Jacques, à Saint Landry, le au Griffon.

M. DCC. LI.  
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



*Pl. 5. Représentation du système de Lavoisier pour les gaz par un magasin.*

1746 un privilège royal (une autorisation exclusive d'imprimer) pour l'édition française. L'abbé de Gua de Malves doit la diriger et d'Alembert, alors premier géomètre d'Europe, en contrôler la partie mathématique. Diderot est d'abord engagé comme traducteur, un travail qui lui permet de subsister depuis que son père lui a coupé les vivres. Mais Gua de Malves jette bientôt l'éponge et il reprend les rênes du projet avec d'Alembert ; ensemble, ils vont lui donner une autre tournure. « *La réussite de l'Encyclopédie tient à la rencontre de ces deux grands esprits. Dans les débuts, le poids de d'Alembert a été très important. Non seulement sa contribution scientifique était nécessaire, mais il disposait de l'autorité vis-à-vis du pouvoir et même des éditeurs, quand Diderot n'était qu'un jeune homme peu connu* », explique Martine Groult. Esprit curieux (il impulsera notamment la description des arts et métiers), Diderot va insuffler sa vision philosophique dans le projet.



*Le nouvel ordre du savoir opère une inversion fondamentale : ce n'est plus Dieu qui dirige la nature mais l'Homme qui l'explique*

Dans l'histoire de l'encyclopédisme, l'œuvre de Diderot et d'Alembert marque un tournant. Le déferlement de découvertes, que l'imprimé permet désormais de diffuser largement, a rendu caducs les inventaires médiévaux – des « miroirs du monde » plaçant la foi au centre de toute connaissance – et l'idéal de réappropriation de la sagesse antique propre à la Renaissance. Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les dictionnaires, qui proposent un ordre alphabétique des savoirs, ont le vent en poupe partout en Europe, notamment les dictionnaires universels (dont relève la *Cyclopædia*), qui introduisent un contenu scientifique actualisé. Le *Dictionnaire universel* de Furetière, qui fait une large place aux termes techniques des arts, des sciences et des métiers, ou encore le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, qui sera considéré comme « *l'arsenal des Lumières* », préfigurent le projet de l'*Encyclopédie*.

Diderot et d'Alembert affichent une tout autre ambition. En tant qu'*Encyclopédie*, leur ouvrage vise à « *exposer, autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines* ». L'arbitraire de l'ordre alphabétique est compensé par une répartition des articles selon un tableau divisé par « branches » du savoir et par un important système de renvois. L'audace réside dans ce nouvel ordre du savoir, qui le désacralise. « *Son point de départ est l'entendement humain. Les subdivisions des sciences*

*se rattachent ainsi aux trois facultés de l'entendement que sont la mémoire, la raison et l'imagination : l'histoire renvoie à la mémoire, la philosophie à la raison, et la poésie à l'imagination. Il y a une inversion fondamentale dans la colonne de la raison car, désormais, ce n'est plus Dieu qui dirige la nature mais l'Homme qui l'explique* », commente Martine Groult.

#### LES PLANCHES ILLUSTRÉES À L'HONNEUR

L'*Encyclopédie* se veut aussi un dictionnaire « raisonné ». Gouvernée par un point de vue philosophique global, elle présente deux axes pour la connaissance, l'homme et la nature, et ouvre la voie à une nouvelle science émancipée de la théologie et à une nouvelle métaphysique – la recherche des principes directeurs du système du monde – fondées sur l'expérience et l'observation.

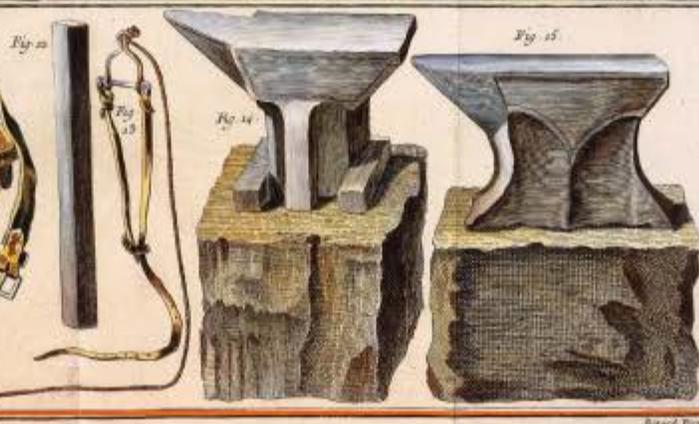
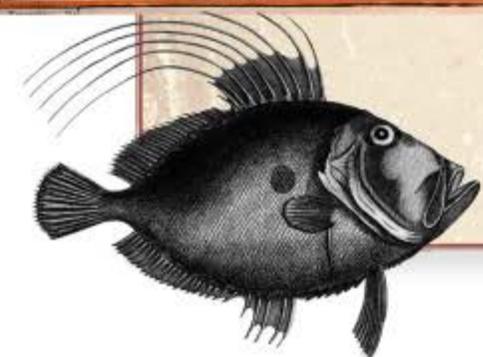
*L'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des arts, des sciences et des métiers, détaille toutes sortes de techniques, comme ci-dessus celles des maçons, qu'elle donne à voir dans des planches.*

### *Britannica, l'autre monument ?*

**A**pparue à Édimbourg en 1768, l'*Encyclopædia Britannica*, conçue en partie en réaction à l'*Encyclopédie*, affiche des positions politiques et religieuses beaucoup plus conservatrices, et s'élève notamment contre l'athéisme et le scepticisme. Moins inspirée par les brillants penseurs écossais des Lumières (David Hume, Adam Smith...) que par la volonté de faire œuvre pédagogique, elle ne connaîtra pas un succès immédiat, mais finira par s'affirmer comme une institution au XIX<sup>e</sup> siècle. **M. M.**



Soucieux de faire preuve de pédagogie, Diderot et d'Alembert font se côtoyer sur une même planche un métier et les outils qui lui sont propres. Ci-contre, le travail de la forge.



La science s'attache autant au monde animal (saint-pierre figurant dans le traité d'ichtyologie) qu'à l'anatomie humaine.



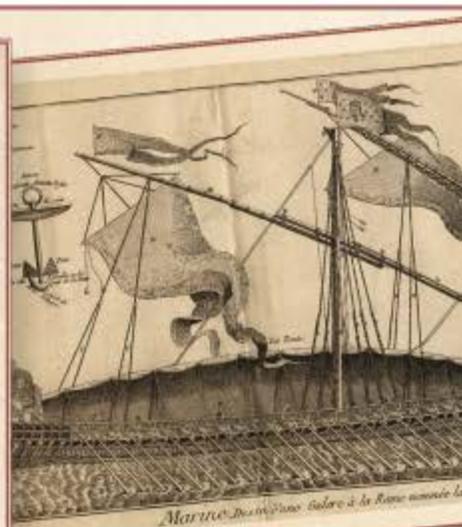
« Quand on vient à considérer la matière immense d'une Encyclopédie, la seule chose qu'on aperçoit distinctement, c'est que ce ne peut être l'ouvrage d'un seul homme », écrit Diderot. Première entreprise collective de ce type, l'Encyclopédie fait date en faisant appel à plus de 140 collaborateurs, parmi lesquels Daubenton, Rousseau, Voltaire, d'Holbach ou Montesquieu, pour saisir la connaissance en tant que « mouvement de la science ». Elle innove par l'importance donnée à des disciplines naissantes (histoire naturelle, chimie...) ainsi que par un recours massif aux planches d'illustration, traduisant un véritable effort de vulgarisation et un engouement sans précédent pour les techniques et procédés de fabrication employés dans les ateliers (les « arts mécaniques » jadis méprisés). « En revanche, la place de la théologie est très réduite, et beaucoup de géographes se plaindront de la pauvreté des articles

relatifs à leur discipline », note Martine Groult. Et pour la première fois dans un dictionnaire, les noms propres sont absents, ce qui traduit une volonté de changer le sens de l'Histoire conforme à la nouvelle définition que Voltaire donne de cette discipline – rapporter les événements et analyser les faits plutôt que valoriser les souverains. Pour financer les huit volumes de textes et deux de planches prévus à l'origine, Diderot rédige en 1750 un Prospectus à l'attention des souscripteurs. À la parution du premier tome, en 1751, ils sont déjà 1 000 issus des milieux lettrés en Europe à avoir été séduits (4 200 en 1757). Mais l'Encyclopédie suscite des critiques acérées des jésuites et des milieux conservateurs. Lorsque, en 1752, l'abbé de Prades reprend dans ses articles des positions de sa thèse de théologie à l'odeur de soufre, le scandale éclabousse l'Encyclopédie et un arrêt du Conseil du roi retire

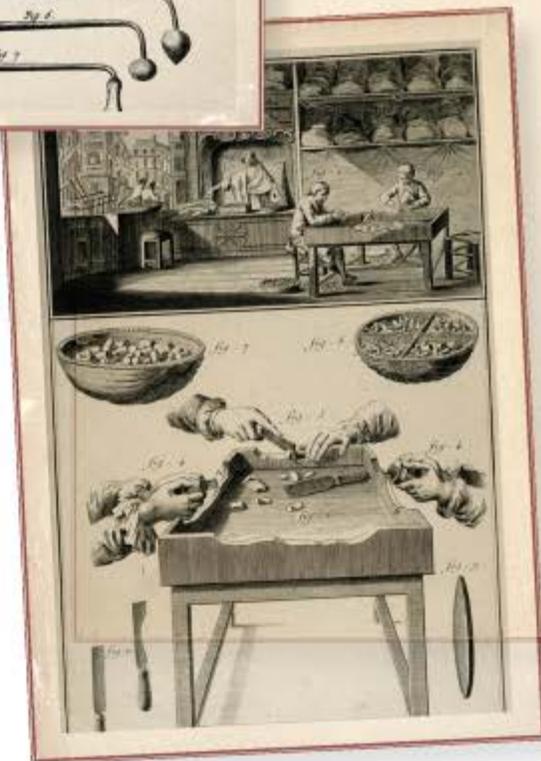
de la vente les deux premiers volumes, accusés de mise en cause de l'autorité royale et d'irréligion. Pourtant, l'entreprise se poursuit avec le soutien inattendu de Malesherbes, nouveau directeur de la librairie en charge de la censure. En 1757, une nouvelle polémique pointe l'influence néfaste de l'*Encyclopédie* sur Damiens, auteur d'un attentat contre Louis XV. Des dissensions apparaissent parmi les philosophes. La suppression du privilège royal est prononcée en 1759, après la parution du septième volume. L'arrêt du projet menace les libraires de banqueroute. « *L'envergure économique de l'Encyclopédie, qui représente alors de mille à mille cinq cents emplois (imprimeurs, graveurs, dessinateurs...), contribue à la sauver*, raconte Véronique Le Ru, spécialiste de l'histoire de la philosophie du siècle des Lumières. *Les libraires obtiennent de continuer à imprimer les planches pour dédommager les souscripteurs.* » La préparation des dix derniers volumes de texte, imprimés sous le manteau et publiés d'un coup en 1765-1766, se poursuit clandestinement sous la direction de Diderot seul. Malgré les défections et grâce au chevalier de Jaucourt, dont la contribution massive reste injustement méconnue, l'*Encyclopédie* comporte au final dix-sept volumes de textes, soit 72 000 articles, complétés par onze volumes de planches dont l'impression s'achève en 1772 ! « *De fait, le succès phénoménal des planches déjà parues a exercé une pression sociale pour lever l'interdiction* », estime Véronique Le Ru.

### UNE PORTÉE SUBVERSIVE

Monument de référence pour les sciences, les arts et les métiers, l'*Encyclopédie* présente une remarquable somme des « progrès de l'esprit humain » et en expose le bilan critique. « *S'ils considèrent que les connaissances sont utiles parce qu'elles développent l'esprit critique, les encyclopédistes ne sont pas pour autant des chantres du progrès*, souligne Véronique Le Ru. *Leur conception sceptique développe une vision lucide des limites et de la perfectibilité de l'esprit humain, et inscrit ses progrès dans une vision plutôt noire de l'histoire : le progrès est pris au sens cinématique de mouvement et peut aussi aller vers l'arrière ; les lumières de la raison peuvent être à nouveau obscurcies par la corruption et la barbarie.* » La modernité de l'*Encyclopédie* tient donc bien moins à celle des découvertes dont elle se fait l'écho qu'à l'invitation à se défier de tout dogmatisme et à douter de tout, y compris du progrès. Visant à « *détromper les hommes* », elle s'inscrit dans un combat à la fois politique, moral et social. Sa portée subversive lui a valu d'être qualifiée de « machine de guerre des Lumières ». Prudents, ses auteurs ont dissimulé leur analyse critique dans des réseaux d'articles. « *Une lecture à rebond suivant le système des renvois d'un article à l'autre permet*



De la chirurgie à la marine et aux bouchons de liège, tout est abordé.



de reconstituer le cheminement de leur pensée, explique Véronique Le Ru, qui, dans un ouvrage récent, a mis en lumière les réflexions des philosophes sur l'autorité politique, sur le fanatisme et l'intolérance, sur l'esclavage, etc. *Leurs idées sur la séparation de l'Église et de l'État, par exemple, ne se trouvent pas à l'entrée "Église" ni à l'entrée "État", mais apparaissent à la lecture des entrées "superstition", "fanatisme" et "templier". Le réseau d'articles traitant de la domination politico-religieuse des prêtres et des rois est aussi extrêmement subversif.* » Pour autant, les encyclopédistes ne sont pas des révolutionnaires; plutôt réformistes, ils souhaitent pour la plupart l'instauration





Côté nature, oiseau de paradis, paille-en-queue et corneille mantelée. Côté arts mécaniques, des boîtiers d'horlogerie.

## ❖ Tribune ouverte à...

Véronique Le Ru  
Professeure des Universités  
en philosophie à l'université de Reims

L'Encyclopédie est Charlie car l'Encyclopédie est avant tout l'exigence d'oser penser par soi-même. Cela veut dire prendre de la distance par rapport aux préjugés, au prêt-à-penser que les prétendus tuteurs religieux de la conscience imposent. Lire l'Encyclopédie est d'autant plus utile que les encyclopédistes sont des auteurs efficaces et habiles pour lutter contre toutes les formes de fanatisme, d'obscurantisme et d'ignorance, combattre la confusion du politique et du religieux et préconiser déjà, en 1756, à la fin de l'article « Fanatisme », de séparer l'Église et l'État. « Écrasons l'infâme », disait Voltaire, et pour lui l'infâme c'était la condamnation à mort du chevalier de la Barre qui n'avait pas enlevé son chapeau au passage du Saint-Sacrement. Aujourd'hui des journalistes ont été assassinés pour avoir osé penser par eux-mêmes, pour avoir osé rire comme les encyclopédistes ont ri aux éclats quand ils ont vu leurs principaux censeurs et persécuteurs, les Jésuites, être chassés de France. Les encyclopédistes voulaient écraser l'infâme pour rendre la philosophie populaire et changer la façon commune de penser : promouvoir le savoir contre le pouvoir et la coalition des prêtres et des rois, qui asservissent le peuple et le maintiennent dans la superstition et l'ignorance.

Alors oui, aujourd'hui, il faut lutter contre les intégrismes qui prennent le masque de la religion pour imposer un régime de terreur et d'oppression inouïes : écrasons l'infâme !

À notamment publié : La science et Dieu. Entre croire et savoir. Vuibert-Adapt, 2010.

## L'Encyclopédie se distingue en portant un projet philosophique et politique global

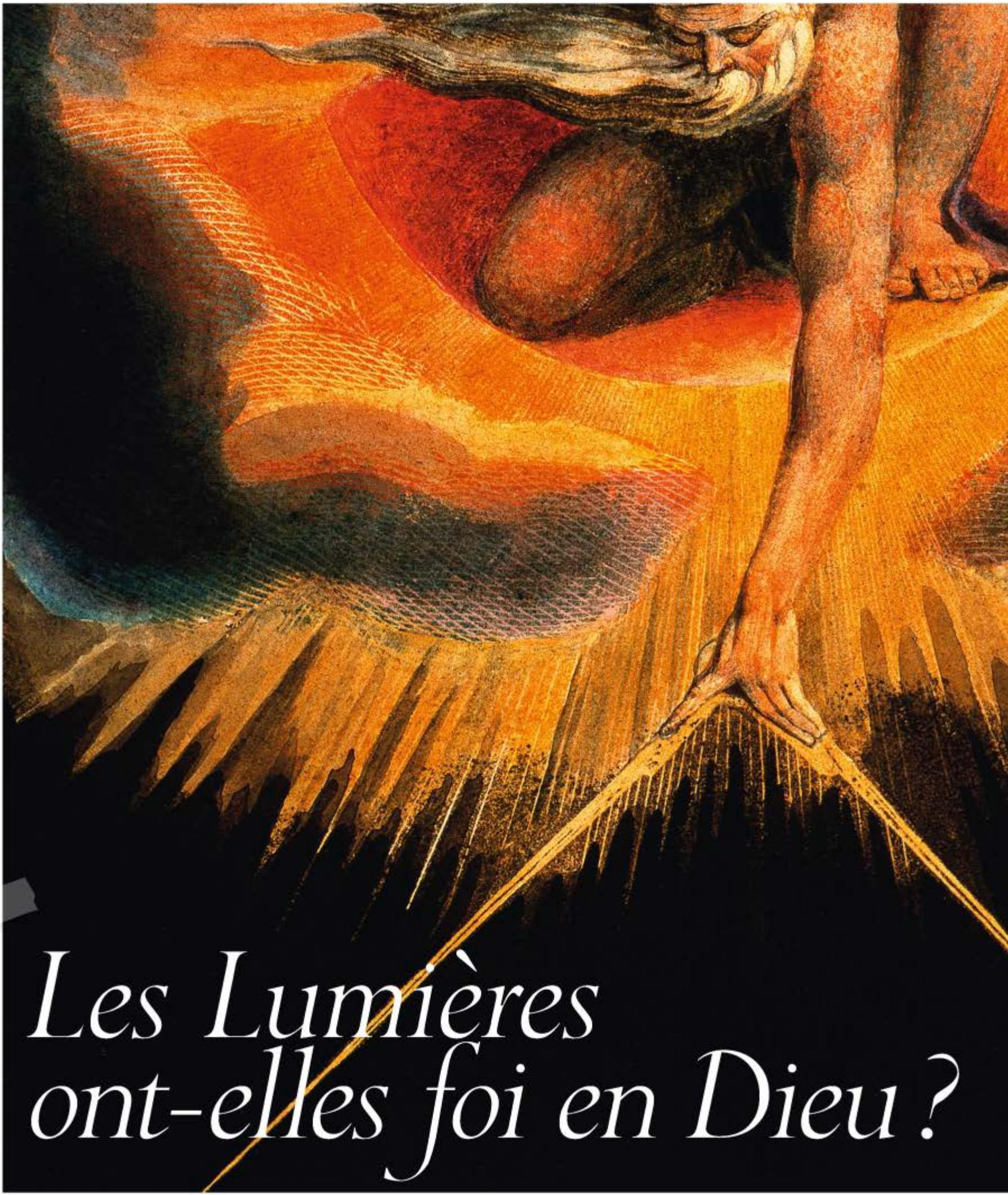
### À LIRE

- Martine Groult, *Les encyclopédies. Construction et circulation du savoir de l'Antiquité à Wikipédia*. Éditions L'harmattan, 2011.
- Véronique Le Ru, *Subversives Lumières, l'Encyclopédie comme machine de guerre*. CNRS, 2007.
- La première édition de l'Encyclopédie est accessible sur le site <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/index.htm>

d'une monarchie parlementaire et témoigneraient plutôt de mépris envers la « populace ». De fait, la diffusion de l'Encyclopédie se limite aux classes aisées de lettrés. Mais avec 25 000 séries déjà en circulation en Europe en 1782 – un succès considérable pour l'époque –, elle reste le meilleur promoteur de la pensée des Lumières. D'autres projets éditoriaux témoignent de l'effervescence intellectuelle de l'époque, tels le *Journal encyclopédique de Liège*, doté d'une version italienne, ou l'*Encyclopædia Britannica* (voir l'encadré p. 38), mais ils ne sont pas portés par un projet philosophique et politique global. La vision globale

disparaît aussi de l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, une édition remaniée de celle de Diderot et d'Alembert publiée à partir de 1782, qui inaugure un ordre méthodique cloisonnant les disciplines, ou du *Grand dictionnaire universel* de Pierre Larousse, succès de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. « Il existe toutefois une continuité entre l'Encyclopédie et ses successeurs, qui tient au désir de divulguer l'état de la science dans son époque », remarque Martine Groult. Désormais la connaissance est appréhendée comme le mouvement de la science : on ne peut pas « arrêter » une encyclopédie.

Marielle Mayo



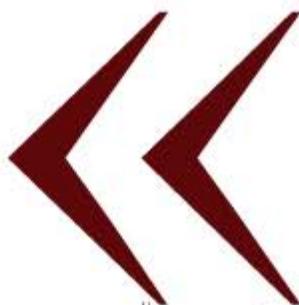
*Les Lumières  
ont-elles foi en Dieu ?*



L'Univers est l'œuvre d'une intelligence suprême, disent les déistes comme Voltaire ou Montesquieu. Ce Dieu créateur n'intervient pas dans la nature. (William Blake, 1794.)

COLLECTION DAGLI ORTI / AKG IMAGES

Dieu a-t-il créé l'Univers ou n'est-il qu'une invention humaine ? Déistes et athées exposent leurs idées, certains ne voyant dans la religion que l'asservissement des croyants. Mais tous auront semé les idées de liberté et de tolérance.



« *Écrasons l'infâme !* » Les mots de Voltaire appelant à combattre le fanatisme trouvent un douloureux écho au lendemain des massacres de *Charlie Hebdo* et de l'Hyper Cacher, deux siècles et demi plus tard. Son *Traité sur la tolérance*, publié en 1763, s'arrache aujourd'hui en librairie et invite une France meurtrie à revisiter les Lumières. Ce temps où, défiant la censure, risquant la prison ou la mort, les philosophes éclairés bousculaient la pensée religieuse et œuvraient pour sa coexistence avec d'autres conceptions du monde.

À l'époque, de grands esprits s'affranchissent des dogmes religieux constitués, préférant se dire simplement déistes. Certains osent même afficher leur athéisme, pour la première fois de l'histoire. Et les persécutions dont sont victimes les protestants forcent leur engagement. Voltaire prend publiquement la défense de Calas, père de famille huguenot injustement condamné, et ne lâche pas sa plume quand celui-ci est finalement roué vif.

« *Aux racines des Lumières, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, il y a une profonde revendication de la liberté de conscience, ce droit de chacun à fonder pour lui-même les raisons qui l'amènent à adhérer à telle ou telle croyance, ou à refuser de croire, souligne Laurent Bove, professeur émérite de philosophie à l'université d'Amiens. Le *Traité* théologico-politique de Baruch Spinoza (en 1670) est tenu, tant par ses adversaires que par les philosophes des Lumières, pour l'un des écrits majeurs précurseurs de l'athéisme. C'est en vérité une défense radicale de la liberté d'expression individuelle et de la laïcité de l'État, dans la tolérance des différents cultes sous l'autorité du souverain.* »

Pour Spinoza, cette tolérance suppose un combat politique et philosophique contre la domination

des Églises. Juif apostat, le philosophe hollandais frappe fort la base de l'édifice judéo-chrétien : il rejette l'idée que la création soit l'œuvre d'un être suprême transcendant l'homme. Il exclut aussi la notion de providence et tout finalisme qui l'accompagne. Pour Spinoza, Dieu est une construction philosophique, le plan d'immanence de tout ce qui existe : « Dieu, c'est la nature ». C'est sur ce fondement qu'un siècle plus tard, baignant dans l'effervescence des idées et l'avancée des sciences, la pensée se rationalise. La physique de Newton, qui voit la science expliquer mathématiquement la nature, plaît aux beaux esprits. L'hypothèse s'élabore que les phénomènes ne sont pas du seul fait de la volonté divine mais de relations de cause à effet.

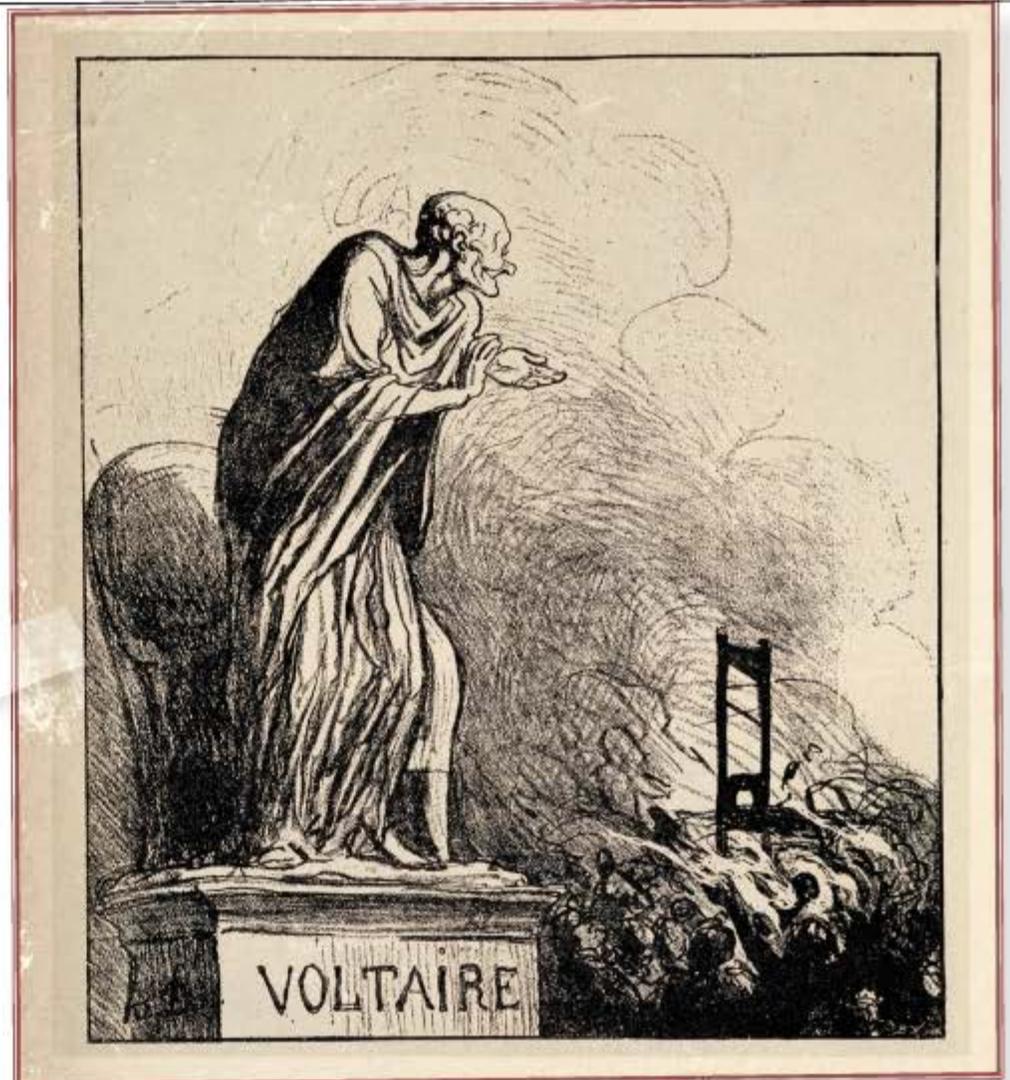
### UN DIEU MINIMALISTE

À l'instar de Voltaire, Montesquieu et Rousseau, les philosophes des Lumières sont dans leur majorité déistes (ou théistes). Ils croient en une intelligence suprême qui a créé l'Univers et orchestre la nature. Et ils refusent tout intermédiaire entre eux et ce grand architecte. « L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger », s'écrie le père de *Candide* <sup>(1)</sup>. « Le Dieu des déistes n'est pas de ceux auxquels on s'adresse en confiance ou que l'on prie, explique Gerhardt

Stenger, maître de conférences en littérature française à l'université de Nantes. C'est un Dieu impersonnel. Une fois la création accomplie, il s'en est retiré et ne s'en occupe plus. Il s'agit d'un Dieu minimaliste, une explication commode de l'origine de tout ce qui existe ».

Leur vision naturaliste cherche, par ailleurs, des causes rationnelles à l'origine du phénomène religieux : l'éducation, l'idéologie, le besoin affectif ou existentiel. Pour l'Allemand Emmanuel Kant, Dieu est un postulat de la raison pour donner un sens à la morale : rien ne pourra jamais élucider la question de son existence. D'autres poussent plus loin, réduisant cette existence à une simple probabilité ou la niant catégoriquement. Toutes les nuances de l'athéisme se dessinent, visant un ennemi commun. « Les athées du XVIII<sup>e</sup> siècle combattent moins l'idée de Dieu que les religions révélées, et notamment le christianisme, explique Pascal Taranto, maître de conférences en philosophie à l'université de Nantes et au Centre atlantique de philosophie. « Celles-ci sont, selon eux, des inventions humaines, chaque religion révélée s'étant nourrie successivement de la précédente ». Cette position philosophique a une dimension politique : les religions sont des impostures qui ne servent qu'à asservir le peuple. Plus de

1 - Les Cabales, 1772.



« L'ignorance et la peur, voilà les deux pivots de toute religion »

Le baron d'Holbach

2 000 ouvrages attaquant plus ou moins ouvertement le christianisme et la hiérarchie ecclésiastique sont publiés entre 1715 et 1789. Parmi eux, le *Testament* de Jean Meslier, l'un des écrits fondateurs de l'athéisme. À travers cette œuvre, publiée à sa mort en 1729, le curé de campagne s'en prend aux « trois imposteurs » (Moïse, Jésus, Mahomet), dénonce la collusion entre l'Église, les riches et les tyrans, et associe la foi à la soumission : « Tous les esclavages se tiennent, et les hommes accoutumés à déraisonner sur les dieux, à trembler sous leurs verges, à leur obéir sans examen, ne raisonnent plus sur rien. » L'ouvrage est aussi le premier texte de l'époque tenant du matérialisme, une théorie fondée par le grec Démocrite au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui s'appuie sur l'existence de la seule matière. Exit toute substance spirituelle. Pour les matérialistes, l'Univers est constitué d'atomes et de vide. Dans la *Lettre sur les aveugles* en 1749, Diderot signe le plus emblématique des discours relatifs à cette théorie : pas de Dieu, pas de création, pas de finalisme, pas

En prenant la défense de Jean Calas, un huguenot injustement supplicié, Voltaire s'attaque à l'intolérance religieuse. En 1871, la guillotine sera brûlée au pied de sa statue. (Caricature de H. Daumier, XIX<sup>e</sup> s.)

On critique moins l'idée de Dieu que la religion et le faux-semblant. (Caricature anglaise de 1762. Le clerc, seul éveillé, n'a d'yeux que pour sa voisine.)



« Toutes les religions du monde ne sont que des inventions humaines »

Jean Meslier

Pour l'Allemand Emmanuel Kant, Dieu est un concept qui n'appartient pas au monde sensible, mais qui émane de la raison. Impossible donc de prouver son existence.

d'ordre, donc pas de dessein intelligent. Il avance l'idée que l'ordre actuel de l'Univers résulte d'un désordre initial, de la combinaison d'atomes qui se sont rencontrés par hasard. L'homme ne serait qu'un produit fortuit d'une évolution aveugle. Intuition prédarwinienne qui lui vaut 102 jours d'emprisonnement. Il récidive tout de même, vingt ans plus tard, dans *Le Rêve de d'Alembert* en démontant l'hypothèse de l'existence de Dieu et de l'âme.

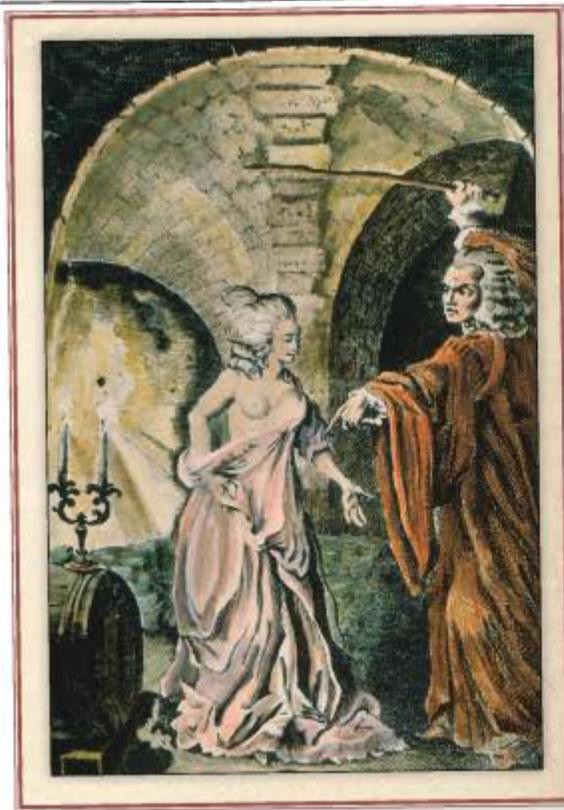
#### L'INSTRUMENT DU DESPOSTISME

Pour le baron d'Holbach, à l'heure où la biologie et la physique valorisent les démonstrations scientifiques, la matière se montre assez autonome pour s'organiser seule sans besoin d'un *deus ex machina*. Matérialiste et fataliste athée, il s'oppose à toutes les doctrines religieuses, les considérant comme les instruments du despotisme. En 1770, son *Système de la nature*, anticlérical et explicitement athée, a un énorme retentissement : le Parlement condamne le

livre à être brûlé au pied du grand escalier du palais. Déistes ou athées, nombre de ces humanistes rejettent ensemble les notions de punition divine et d'enfer, semées pour faire trembler les masses populaires dans l'attente du Jugement dernier. Dans ses *Pensées philosophiques*, Diderot dénigre le Dieu des chrétiens, son penchant à la colère et la rigueur de ses vengeances : « Sur le portrait qu'on me fait de l'Être suprême, [...] l'âme la plus droite serait tentée de souhaiter qu'il n'existât pas ». Le livre sera brûlé en place de Grève en 1746.

Se posent aussi, dès lors, les questions induites par la non-existence de Dieu. « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », s'exclame Voltaire en 1769<sup>(2)</sup>. Pour lui, comme pour la majorité des déistes, il ne peut y avoir d'ordre social sans divinité. La conception d'un monde sans foi fait craindre que la société bascule, renversée par les instincts destructeurs de l'humanité. C'est ce que fait entendre 2 - Épître à l'auteur du livre des Trois imposteurs.

Le naturalisme athée trouve de curieux adeptes. Chacun est porté par sa propre nature, et donc par ses instincts, clame le marquis de Sade pour justifier ses actes de violence.



Jean-Jacques Rousseau dans *Du contrat social*, en 1762. Une divinité puissante, intelligente, bienfaisante, le bonheur des justes, le châtement des méchants sont, pour lui, autant de garde-fous. Même si, dès 1683, le protestant Pierre Bayle, dans ses *Pensées diverses sur la comète*, propose déjà une morale sans religion, fondée sur la toute-puissance de l'éducation et des lois. Personne, ou presque, ne l'entend alors.

« Dieu n'a pas écrit sa loi sur les feuillets d'un livre, mais dans le cœur des hommes »

Jean-Jacques Rousseau

En 1781, en Angleterre, l'avocat athée Jeremy Bentham jette, quant à lui, avec plus de succès, les bases de l'utilitarisme : « *Le bonheur le plus grand pour le plus grand nombre doit fonder les mœurs et les lois.* » Sa pensée aura une forte influence outre-Manche, comme en France. Le naturalisme atteint ses limites. La nature crée, mais détruit aussi. Obéir à ses seuls instincts, comme aux seules lois de la nature, occulte la notion de souffrance chez autrui. Le libertin marquis de Sade va ainsi récupérer le naturalisme athée pour justifier les pires actes de violence et de cruauté. Selon lui, certains sont nés pour faire le bien, d'autres pour faire le mal. Il faut laisser faire la nature. En la pervertissant,

## ◆ Tribune ouverte à...

André Comte-Sponville

Philosophe, membre du Comité consultatif national d'éthique

La maxime des Lumières, disait Kant, c'est « Ose savoir ! » : ose te servir de ton propre entendement, refuse de soumettre ta pensée à quelque autorité extérieure que ce soit ! Cela n'empêche pas de croire en Dieu, mais interdit de considérer les enseignements de quelque religion que ce soit comme un absolu indiscutable. « *Écrasons l'infâme* », aimait à répéter Voltaire. L'infâme, pour lui, c'était le fanatisme, à l'époque surtout catholique. Aujourd'hui, le fanatisme est plus souvent musulman. Ce n'est pas une raison pour cesser de le combattre ! En l'occurrence, il faut bien prendre en compte les problèmes spécifiques que pose l'islam. Pas question de tomber dans l'islamophobie, si l'on entend par là la haine ou le mépris des musulmans (ce qui ne serait qu'une forme de racisme, aussi haïssable qu'elles le sont toutes). En revanche, on a le droit de critiquer l'islam, comme n'importe quelle religion ou idéologie. On a le droit d'être antifasciste, anticommuniste ou antilibéral. Pourquoi n'aurait-on pas le droit d'être antichrétien (voyez Nietzsche) ou anti-islam ? Les musulmans démocrates nous disent souvent que l'islamisme radical n'a « rien à voir » avec l'islam. C'est évidemment faux. Autant dire que l'Inquisition n'avait « rien à voir » avec le christianisme, ou le stalinisme « rien à voir » avec le marxisme ! Tant que les musulmans ne feront pas un travail critique concernant le Coran et leur propre tradition, ils ne pourront pas combattre efficacement le fanatisme dont ils sont les premières victimes. Nous avons besoin d'un islam des Lumières. Mais c'est aux musulmans de le bâtir. Être fidèle aux Lumières, c'est soutenir ceux qui font ce travail, souvent au péril de leur vie, et combattre ceux qui le refusent ou prétendent l'empêcher.

Dernier livre publié : *Du tragique au matérialisme (et retour)*. PUF, 2015.

il met cette théorie dans l'impasse. Mais les philosophes des Lumières, animés par la même aspiration au bonheur de l'humanité, ont ouvert une autre voie. Les valeurs qu'ils ont semées, idées de liberté, d'égalité et de tolérance, ont initié une nouvelle morale sans Dieu : le respect des droits naturels, inaliénables et sacrés de l'Homme. Vingt-six ans après la publication du *Traité sur la tolérance* de Voltaire, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 stipule à l'article 10 : « *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.* »

Betty Mamane

### À LIRE

• Laurent Bove, *La Stratégie du conatus. Affirmation et résistance chez Spinoza*, Vrin, 2012.  
• Gerhard Stenger, *Diderot, le combattant de la liberté*, Perrin, 2013.  
• Pascal Taranto, *Du déisme à l'athéisme : la libre-pensée d'Anthony Collins*. Éd. Honoré Champion, 2000.

Allégorie de la Révolution avec le portrait de Jean-Jacques Rousseau.



# Révolutionnaires ?

Voltaire ou Montesquieu, sans remettre en cause le principe de la monarchie, ont défendu la liberté et critiqué les injustices et les fanatismes. Ont-ils vraiment inspiré la Révolution ?

**L**e 10 juillet 1791, treize ans après la mort du célèbre philosophe, la dépouille de Voltaire est transférée au Panthéon. Tiré par douze chevaux blancs que précède un orchestre, le convoi traverse Paris dans une mise en scène grandiose. Des acteurs brandissent les titres de ses principaux ouvrages. Sur le sarcophage de porphyre, il est écrit : « *Poète, historien, philosophe, il agrandit l'esprit humain, et lui apprit à être libre* ». De manière appuyée, la Révolution entend ainsi rattacher les valeurs qu'elle défend, la liberté, l'égalité, le refus de l'obscurantisme, à la philosophie des Lumières. Avant de parvenir au Panthéon, le cercueil de Voltaire sera même exposé plusieurs heures place

*S'ils critiquent, comme Voltaire, la monarchie de droit divin, Diderot et Rousseau mettent l'accent sur la souveraineté populaire*

de la Bastille. Le détour par ce site emblématique, d'où s'élança la Révolution, a une valeur symbolique très forte. Aux yeux des révolutionnaires, les philosophes des Lumières avaient non seulement forgé les principes du nouveau régime, mais aussi préparé la chute de l'ancien. Plus que des inspireurs, ils auraient donc été les acteurs directs de ce grand bouleversement.

Pourtant, ils ne partageaient pas le même projet politique. Dans ce domaine, les opinions de Voltaire, Montesquieu, Diderot et Rousseau divergent. Les deux premiers placent leur réflexion dans le cadre de la monarchie. Ce qu'ils contestent dans la monarchie de droit divin, c'est précisément ce qui la définit : le droit divin. Ils ont pour idéal une monarchie réformée, ouverte à la liberté, et tournée vers le bonheur de son peuple. Voltaire imagine un régime où le prince, soumis à la loi comme n'importe lequel de ses sujets, serait tout puissant pour faire le bien mais aurait les mains



liées pour accomplir le mal. Certes, la république n'est pas exclue de ses réflexions. Voltaire, comme beaucoup de penseurs de son époque, imagine que ce régime politique serait à la rigueur possible dans un État de petite

taille. Mais pour lui, il reste lié à la Rome antique, et incarne donc le passé.

Diderot et Rousseau partagent avec Voltaire la critique de la monarchie de droit divin. Mais pour éviter l'arbitraire, à la différence de Montesquieu qui compte sur le poids politique de la noblesse, ils mettent surtout l'accent sur la souveraineté populaire. Dans *Du contrat social* (1762), Rousseau imagine un pacte entre tous les citoyens, qui donnerait naissance à un État ressenti comme légitime. Si les sujets de la loi en étaient aussi les auteurs, alors chacun serait libre. Cette réflexion théorique semble davantage correspondre à une démocratie directe qu'à une monarchie.

Les grands intellectuels du temps ne défendent donc pas un seul et même programme politique. Ils partagent néanmoins des valeurs fondamentales au premier rang desquelles figure la liberté. Incontestablement, l'esprit de liberté souffle sur le siècle. Chacun s'accorde à penser que l'homme doit être

De la Bastille au Panthéon: en 1791, le sarcophage de Voltaire suit un parcours tracé par la France révolutionnaire.



[Il combattit les athées et les fanatiques, il inspira la tolérance, il réclama les droits de l'homme contre la servitude de la féodalité.]  
Épitaphe de Voltaire, au Panthéon.



Jean-Jacques Rousseau et Voltaire, de l'au-delà, éclairent le peuple. Allégorie du XIX<sup>e</sup> siècle.

libre de sa personne, libre de ses opinions, libre de sa religion, qui doit s'exercer sans contrainte. Cette liberté prend aussi une dimension économique à une époque où l'activité est corsetée par les règlements et les privilèges. Elle est bien représentée par le courant des physiocrates, ces intellectuels qui défendent un mélange de libéralisme économique et de despotisme éclairé, dont la devise est « *Laissez faire les hommes, laissez passer les marchandises* ». Rousseau, toujours dans *Du Contrat social*, résume en une formule célèbre cet amour de la liberté partagé par tous les philosophes: « *Renoncer à sa liberté c'est renoncer à sa qualité d'homme [...]* ».

Quant à la notion d'égalité, certains philosophes la revendiquent, mais à plus ou moins long terme car elle exige à leurs yeux un travail préalable d'éducation. Rousseau, une fois de plus, se distingue en lui faisant une place centrale dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* (1755). Ces valeurs des Lumières contredisent de

manière frontale celles de la monarchie. Ainsi, la plupart des philosophes pensent que la souveraineté se fonde sur un contrat entre le monarque et le peuple. En cas de rupture du contrat, le peuple serait en droit de s'insurger.

### LA RÉVOLUTION DES ESPRITS

La liberté d'expression, quant à elle, exerce une menace directe contre l'Ancien Régime: « *On oublie souvent que tout le système politique de la monarchie repose sur la censure. Dans le règlement de toutes les académies et sociétés savantes figure toujours un point central: l'interdiction de parler de Dieu, du Roi, des mœurs* », rappelle Daniel Roche, professeur d'histoire au Collège de France. Les Lumières sapent aussi la monarchie absolue de manière indirecte, en encourageant les citoyens à porter un regard plus critique sur le monde. Une des lettres de Voltaire, écrite en 1764, témoigne du changement qui s'opère alors dans la société: « *La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première*

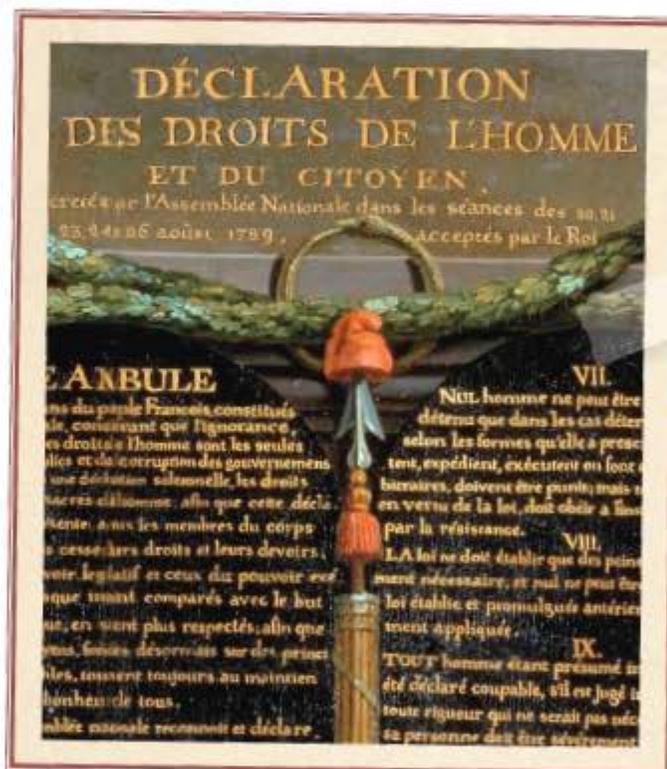
occasion et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux. Ils verront de belles choses... » Le philosophe, quelques années plus tard, juge même ce changement de plus grande ampleur que celui porté par l'humanisme de la Renaissance : « Il s'est fait dans les esprits une plus grande révolution qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. » Mais quelles couches de la société sont concernées par cette révolution des esprits ? Qui connaît vraiment à l'époque les idées des philosophes ? Du Contrat social, la bible de tant de révolutionnaires, ne figure même pas parmi les best-sellers. Mais d'autres écrits ont pris le relais. Le

Rousseau, Montesquieu ? Peut-être. Il en a, à tout le moins, entendu parler : « Parmi ses papiers, on a retrouvé des écrits politiques où il commente longuement la pensée de Rousseau. Cela montre que certains sans-culottes étaient capables de s'approprier la littérature politique du temps, même s'ils n'en maîtrisaient sans doute pas toutes les subtilités », relève Daniel Roche, qui a édité et commenté son texte. Les Lumières ont bien contribué à fragiliser le système monarchique. Cette mise à mal, venue s'ajouter à une crise conjoncturelle (les mauvaises récoltes de 1788-1789) et structurelle (l'impossibi-

« Tout citoyen peut parler, écrire, imprimer librement sauf à répondre à l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi »

XVIII<sup>e</sup> siècle, marqué par un impressionnant développement de l'imprimé, a mis en place un double circuit des livres et des journaux. D'un côté, les écrits autorisés par la censure, de l'autre la masse de la littérature clandestine, où l'on trouve des ouvrages de Voltaire ou de Rousseau, mais aussi des chroniques scandaleuses, licencieuses, politiques : « Anecdotes sur madame la comtesse du Barry », « Vie privée de Louis XV », ou encore « l'an 2440 » de Louis-Sébastien Mercier.

Pour l'historien Robert Darnton, cette littérature clandestine n'est, au fond, pas si éloignée des Lumières car elle poursuit, notamment par son irrévérence, leur travail de sape vis-à-vis des autorités politiques et religieuses. Sa diffusion contribue à répandre l'écrit au-delà de l'élite cultivée. L'autobiographie d'un artisan-vitrier, nommé Jacques-Louis Ménétra, en est un formidable exemple. Né à Paris en 1738, Ménétra devient un « sans-culotte » à partir de 1792. Ce révolutionnaire radical, partisan d'une démocratie directe, a-t-il lu Voltaire,



« Les hommes naissent libres et égaux en droit... ». La Déclaration des droits de l'homme se réclame d'emblée des valeurs des Lumières.

## Qu'auraient fait Voltaire et Rousseau sous la Révolution ?

Les grands philosophes des Lumières, à l'exception notable de Condorcet, meurent tous avant la Révolution : Montesquieu en 1755, Voltaire et Rousseau en 1778, Diderot en 1784. Imaginer comment ils auraient pu réagir aux événements révolutionnaires prend donc un caractère hasardeux. Un risque que prend Roland Mortier dans *Le cœur et la raison*. L'historien relève que

nombre de leurs amis étaient encore de ce monde. Naigeon, collaborateur et exécuteur testamentaire de Diderot, l'abbé Morellet (que Voltaire avait surnommé « Mords-les » pour son engagement) ou encore Suard, un proche de d'Alembert, la plupart de ces philosophes applaudissent les premiers pas de la Révolution, mais s'effrayent de la radicalisation des événements. Suard émigre pendant la Terreur.

L'abbé Morellet rêve d'une monarchie à l'anglaise et ne cache pas son effroi devant les émeutes du 14 juillet. Naigeon, très virulent envers le clergé, se montre conservateur en politique. À partir de ces quelques cas, Roland Mortier formule l'hypothèse que « 1789 aurait réjoui [les grands philosophes des Lumières] mais que l'intrusion du peuple les aurait effrayés ». Cependant, certaines mesures

prises en pleine Terreur, comme la création des grandes écoles (l'École normale supérieure et Polytechnique fondées en 1793), sont totalement en phase avec l'idéal des Lumières d'un progrès par l'éducation. Par ailleurs, le cas de Condorcet, qui se convertit à la République, montre qu'il faut se garder de tout déterminisme...

J.-F. M.

La pensée politique des Lumières s'est distillée dans la société jusqu'à atteindre les artisans et ouvriers, vivier du mouvement des sans-culottes. (Atelier de gravure, XVIII<sup>e</sup> s.)



## ❖ Tribune ouverte à...

Daniel Roche  
Historien, professeur au Collège de France

J'ai observé avec intérêt que le *Traité de la tolérance* de Voltaire figurait aujourd'hui dans la liste des meilleures ventes. Je m'en suis évidemment réjoui. On ne peut qu'être satisfait de voir remises à l'honneur ces grandes références qui sont aux origines de la liberté de la presse et de la liberté d'expression. Historiquement, dans leur combat pour la liberté de la presse, les philosophes des Lumières se référaient à l'Angleterre et aux États-Unis. Dans ses *Lettres philosophiques* (1734), Voltaire décrit le système anglais avec une admiration non dissimulée. Il relève que dans ce pays la liberté de la presse fonctionne avec une censure non préalable mais rétrospective. Celle-ci n'est pas arbitraire. Elle ne s'exerce que si elle est motivée par un jugement, dans le cadre d'une justice qui respecte l'*Habeas Corpus*. Le deuxième modèle de liberté de la presse est emprunté aux colonies britanniques d'Amérique du Nord, qui font sécession en 1776. Les philosophes des Lumières ont été fascinés par cet épisode. Ils ont pu constater à quel point l'attachement aux libertés politiques est favorisé par une presse libre. Ils en ont retiré l'idée que la presse pouvait être émancipatrice. Beaucoup d'entre eux ont compté sur son action pédagogique pour gagner l'opinion aux idées nouvelles et pour faciliter la réforme de la société et de l'État à laquelle ils aspiraient!

A notamment publié : *La France des Lumières*. Fayard, 1993.

lité de réformer le système financier), a pesé dans la chute de l'Ancien Régime.

Dès 1789, les premiers pas de la Révolution se placent sous les auspices des Lumières. L'influence des philosophes se retrouve dans ses principales valeurs : la primauté de l'instruction, la liberté en tout domaine, y compris en matière de commerce et d'industrie (la loi d'Allarde, en mars 1791 supprimera les corporations). Même si elle est le fruit d'influences très diverses, en particulier celle de la Constitution américaine, la Déclaration des droits de l'homme du 26 août 1789 affiche une continuité avec les Lumières perceptible dès l'article 1<sup>er</sup>, « les hommes naissent libres et égaux en droit, les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune ». Pour d'autres projets révolutionnaires, comme la volonté de promouvoir une véritable égalité (les droits et privilèges féodaux sont abolis la nuit du 4 août 1789), le lien avec la pensée des Lumières est plus ambivalent : dans leur majorité, les philosophes n'avaient pas axé leur réflexion sur

les moyens d'imposer une égalité réelle et concrète. À partir de la période de la Terreur, qui connaît son paroxysme entre 1793 et 1794, la Révolution se radicalise. Est-ce une trahison des Lumières ? L'historien Pierre-Yves Beaurepaire en doute : « On lit parfois que les Lumières, parce qu'elles seraient par nature modérées, ne se seraient pas retrouvées dans la Révolution française, surtout à partir de 1793. Mais les Lumières n'ont jamais exclu le recours à une certaine violence. Certains philosophes, et cela fait partie de leurs contradictions, attendent parfois du despote éclairé qu'il modernise et réforme son État par le haut, en passant outre les réticences de ses sujets. Voltaire tient des propos très durs à l'encontre des prêtres. »

Au fond, la question de la trahison des Lumières recoupe un autre débat : celui de savoir si la période de la Terreur (1793-1794) a rompu avec les idéaux de 1789 ou s'il faut considérer la Révolution comme un tout.

Jean-François Mondot

### À voir

• Le musée Carnavalet conserve la première collection au monde consacrée à la Révolution française. Ses 14 salles proposent un nouveau parcours enrichi de dispositifs audiovisuels.  
Adresse : 16, rue des Francs-Bourgeois  
75003 Paris.

# Une croisière exceptionnelle de Saint-Petersbourg à Moscou

11 jours au fil de l'eau pour découvrir la Russie

à partir de  
**1412€** SEULEMENT  
au lieu de ~~1615€~~  
PAR PERSONNE  
11 jours/10 nuits : vol inclus,  
PENSION COMPLÈTE !  
PRIX SPÉCIAL LECTEURS -203€

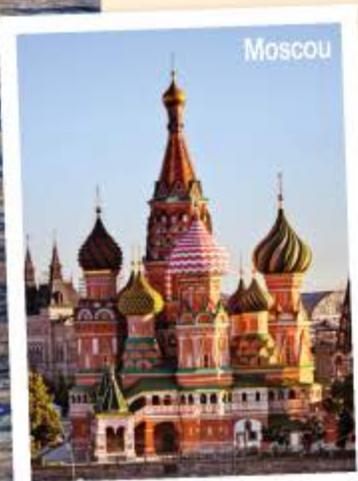
## Les points forts de Science & Vie Croisières

- Nombreuses visites et excursions incluses
- Un conférencier spécialiste de la Russie à bord
- Encadrement et animations 100 % francophone
- Un tarif PENSION COMPLÈTE, spécial lecteurs

Renseignements - réservation : 01 41 33 59 00\*

\* prix d'un appel local.

## Navigation sur la Neva, les grands lacs de Carélie, la Moskova...



Les croisières fluviales en Russie offrent un angle idéal et un confort de voyage pour comprendre et découvrir la Russie d'hier et d'aujourd'hui. Science & Vie Croisières vous propose cette croisière en 11 jours, des palais somptueux de Saint-Petersbourg aux bulbes des cathédrales de Moscou, des immensités vierges de Carélie à la majestueuse Volga.

Laissez-vous porter au fil des fleuves, des lacs et des rivières...



### DATES ET PRIX DE LA CROISIÈRE RUSSIE (prix à partir de)

18 au 28 mai 2015 1469€	8 au 18 juin 2015 1532€	29 juin au 9 juillet 2015 1480€
20 au 30 juillet 2015 1480€	10 au 20 août 2015 1412€	31 août au 10 sept. 2015 1458€

Avec Science & Vie Croisières dans le tarif de 1412€ voici ce qui est compris : Vols Paris/Russie/Paris • assistance • transferts en autocar • hébergement en cabine double pont standard • visites et excursions mentionnées au programme • pension complète à bord, du dîner du premier jour au petit déjeuner du dernier jour • cocktail de bienvenue et cérémonie du "PAIN et du SEL" • dîner du Commandant • 2 déjeuners en ville à Saint-Petersbourg et un déjeuner à Moscou • animations à bord : conférences sur la civilisation russe, des cours d'initiation au russe, soirées dansantes et ambiances musicales • assurance assistance/rapatriement OFFERTE pour l'obtention du visa • taxes portuaires. (NON INCLUS : boissons, visas, taxes aéroport et autres prestations non mentionnées).

Informations - réservation : 01 41 33 59 00

(Prix d'un appel local)

Du lundi au vendredi de 9h à 12h30 et de 13h30 à 18h et le samedi de 9h à 12h.

En précisant le CODE : CSV  
CE15RUP

# 2

## Un siècle en demi-teinte



- 54 Les esprits éclairés et les laissés-pour-compte
- 60 *Superstitions.* Une France à l'ombre de la raison
- 68 *Médecine.* Une science en quête de panacée
- 74 *Thérapie magnétique.*  
Le mesmérisme ou le fluide guérisseur
- 79 Lumières sur la traite et l'esclavage
- 86 Voltaire en clair-obscur
- 94 Deux siècles d'anti-Lumières

# Les esprits éclairés et les laissés- pour-compte

Salons, clubs, académies  
des grandes villes... Les idées  
neuves diffusent dans des cercles  
fermés où gravite l'élite. Le peuple,  
lui, tenu en piètre estime,  
s'applique surtout à améliorer  
son quotidien.





Les beaux esprits fréquentent les cafés parisiens, tel Le Procope, où l'on commente la presse. Les gens de lettres y croisent la petite bourgeoisie.



Comment les Lumières rayonnent-elles sur la France du XVIII<sup>e</sup> siècle et quels pôles de la société éclairent-elles le plus ? D'évidence, les idées novatrices essaient en grande partie grâce aux médias écrits. La scolarisation et l'alphabétisation aidant, un nombre croissant d'hommes et de femmes peuvent s'abreuver à des sources manuscrites pour étancher leur soif de nouveauté, sur tous les plans : politique, philosophique, scientifique... Parallèlement, la production de livres s'envole, et ce d'autant que la Librairie, l'organisme en charge de la censure, desserre progressivement son étau dans les années 1770-1780. Diffusés par des libraires et par une armée de colporteurs qui pratiquent le porte-à-porte, les récits de voyage exotiques, les livres philosophiques, juridiques ou théologiques écrits à l'encre des Lumières trouvent preneurs auprès d'un lectorat urbain appartenant aux couches favorisées de la société. De même, les libelles désacralisant la monarchie, et souvent écrits par des auteurs réfugiés à Londres, se vendent comme des petits pains. Les romans épistolaires, les correspondances littéraires et les ouvrages de vulgarisation scientifique ne sont pas en reste. Quant à l'*Encyclopédie* de Diderot, ses ventes en font le plus grand best-seller de l'Ancien Régime. « L'imprimé participe aussi à la circulation des idées nouvelles grâce au réseau de cabinets de lecture qui se développe à Paris et en province, explique Pierre-Yves Beaurepaire, professeur d'histoire moderne à l'université Nice Sophia-Antipolis. Ces lieux, où l'on peut lire et emprunter des livres moyennant un abonnement modique, sont fréquentés par des « robins » (des hommes de droit : avocats, greffiers...), l'élite de l'artisanat et la bourgeoisie intermédiaire (négociants, médecins...) ». Gazettes et journaux brandissent-ils l'étendard des Lumières ? Oui et non. La plupart des titres, étroite-

## UN SIÈCLE EN DEMI-TEINTE

ment contrôlés par le pouvoir d'État, restent à l'écart des débats d'idées qui agitent la sphère « éclairée ». Et quand ils donnent des résumés d'œuvres inspirées des Lumières et favorisent *ipso facto* l'expansion de ces dernières, c'est sans prendre parti. Ce qui explique que les philosophes négligent la presse, voire la méprisent, tout en convoitant les revenus qu'elle offre (le *Mercure de France* et *La Gazette* rémunèrent généreusement leurs collaborateurs). L'exode de nombreux journalistes protestants, en revanche, suscite la floraison de gazettes francophones attentives aux Lumières à la périphérie du royaume. Basées à Amsterdam, Leyde, Bruxelles, Cologne, Londres..., ces publications pénètrent le plus légalement du monde en France par la poste. Attisé par le souffle de la conversation entre beaux esprits, le feu des idées neuves crépite dans les salons parisiens, surtout à partir des années 1750. Tenues



Les salons, véritables centres intellectuels, réunissent philosophes, savants et aristocrates. Lecture de *L'orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire.

le plus souvent par des femmes de la haute aristocratie, « ces "sociétés" très codifiées sont d'abord des espaces privés, de plus en plus déconnectés de la cour qui n'est plus un centre intellectuel », commente Laurent Avezou, professeur en classes préparatoires à l'École nationale des Chartes. Le salon, où l'on remue des idées sur tout, sauf la politique, réunit ministres, philosophes, savants, artistes à la mode, magistrats, grands seigneurs, diplomates et autres VIP de passage en France (le philosophe anglais David Hume, le futur roi de Suède Gustave III...), chacun retrouvant sa place dans la société quand la réunion s'achève. Se concurrençant les uns les autres, les salons servent de relais aux Lumières dans les grandes métropoles judiciaires (Bordeaux, Aix-en-Provence...) et les villes qui hébergent de fortes garnisons militaires (Strasbourg, Besançon...), donc une noblesse d'épée.

Emprunté à l'Angleterre et particulièrement actif dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, le club est une autre instance d'échanges où s'épanouit l'esprit des Lumières. Ce lieu de sociabilité réservé aux hommes accueille un public moins « select » que le salon et, surtout, permet à ses membres de parler ouvertement de politique. Même les académies, pourtant vouées à magnifier le pouvoir royal, s'émancipent partiellement de sa tutelle. En 1772, un « parti des Lumières » naît à l'Académie française et, dès l'année suivante, Condorcet est nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Non moins important : une kyrielle d'académies voit le jour dans les grandes villes de province (Dijon, Besançon, Toulouse...) et certaines plus modestes comme Châlons-sur-Marne. Composées exclusivement d'hommes, et plutôt d'âge mûr, ces assemblées savantes où dominent

## AU CLUB, EMPREINT D'ESPRIT DES LUMIÈRES, ON PARLE OUVERTEMENT DE POLITIQUE

L'homme éclairé, avide de lointain, se doit de connaître les autres civilisations. Récit d'un voyage en Amérique septentrionale, 1703.

### DIALOGUES OU ENTRETIENS ENTRE UN SAUVAGE ET LE BARON DE LAHONTAN.

LAHONTAN.

**C**'Est avec beaucoup de plaisir, mon cher Adario, que je veux raisonner avec toi de la plus importante affaire qui soit au Monde, puis qu'il s'agit de te découvrir les grandes vérités du Christianisme.

ADARIO.

Je suis prêt à t'écouter, mon cher Frere, afin de m'éclaircir de tant de choses que les Jésuites nous prêchent depuis long-temps, & je veux que nous parlions ensemble avec autant de liberté que faire se pourra. Si ta Créance est semblable à celle que les Jésuites nous prêchent, il est inutile que nous entrions en conversation; car ils m'ont débité tant de fables, que tout ce que j'en puis croire, c'est qu'ils ont trop d'esprit pour les croire eux-mêmes.

Acclamé de son vivant, Voltaire, ce philosophe, historien, conteur et défenseur de la liberté illustra à jamais l'esprit universel des Lumières.



## Des universités à la traîne

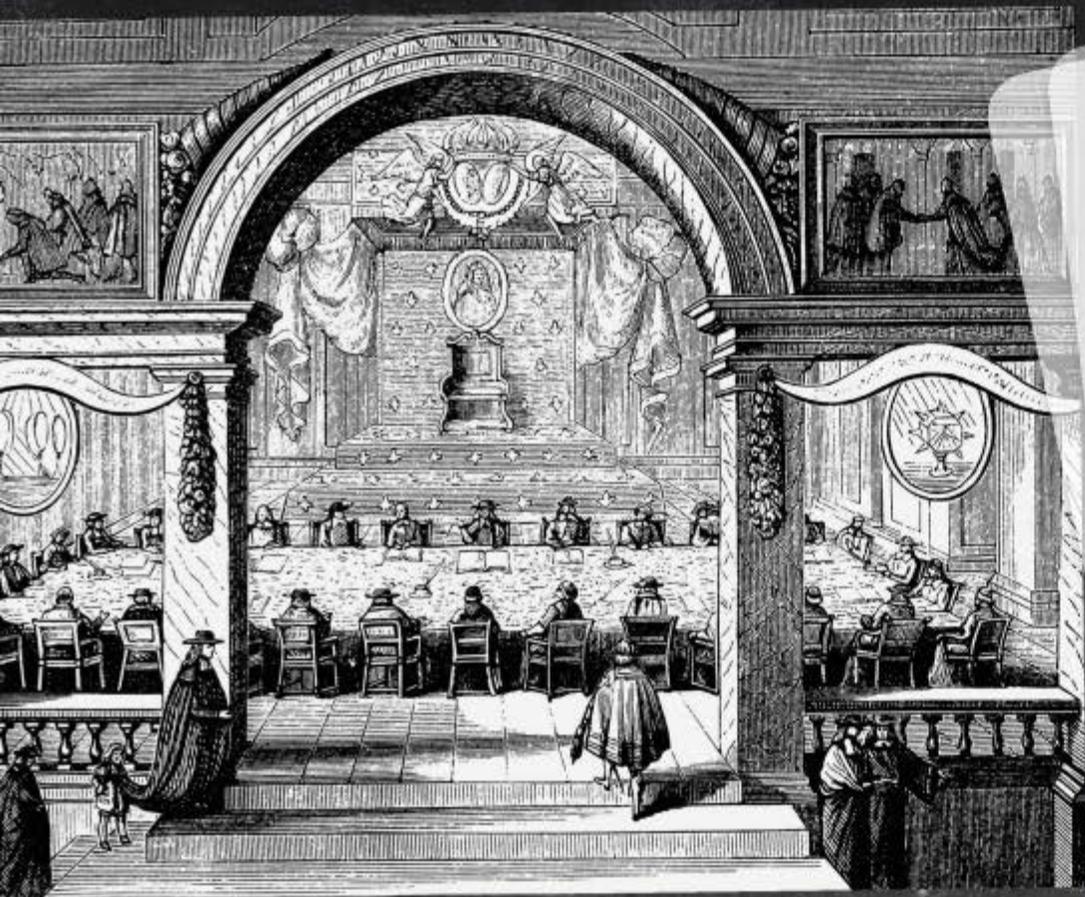
**C**ontrairement à leurs homologues des Provinces-Unies (actuels Pays-Bas), du monde germanique, scandinave, anglo-saxon..., les universités françaises ne participent que très faiblement à la circulation des savoirs « éclairés », à l'exception notable de l'Université luthérienne

de Strasbourg. En France, « l'essentiel de la formation intellectuelle se fait par les collèges religieux, puis par les précepteurs particuliers, explique Pierre-Yves Beaurepaire. La Sorbonne, par exemple, diplômé de futurs théologiens et condamne les thèses et livres hétérodoxes. On ne peut donc pas vraiment compter sur elle pour diffuser

les Lumières ». De même, la France ne compte pas de souverains que l'on pourrait qualifier de « despotes éclairés ». À l'étranger, en revanche, nombre de pays voient des membres de la très haute noblesse s'engager dans le combat des Lumières, qu'il s'agisse de l'Autriche de Joseph II, la Prusse de Frédéric II,

la Pologne de Stanislas Poniatowski, la Russie de Catherine II, la Suède de Gustave III..., quitte à ce que certains de ces despotes instrumentalisent, et parfois dupent, les philosophes. Voltaire en fait l'amère expérience avec Frédéric II qui devient vite un manipulateur de l'opinion une fois monté sur le trône en 1740. P. T.-V.





L'Académie des sciences de Paris, où dominent les prêtres, les avocats et les médecins, est imprégnée de l'esprit des Lumières. Elle essaimera dans les grandes villes de province.

## LE PEUPLE NE LIT PAS PLUS QU'IL NE RAISONNE, CLAME LE BARON D'HOLBACH

*d'impôts et de taxes, subir moins de vexations, mieux profiter des fruits de la croissance économique qui existent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais qui sont mal partagés* ». Les Lumières françaises, en outre, ont une vision globalement négative du peuple, « *et ce du fait même des philosophes qui n'ont que peu d'estime pour la capacité du commun à raisonner* », ajoute Laurent Avezou. Le peuple, qu'il traite de « canaille », n'est pas digne d'être instruit, proclame Voltaire. « *Le peuple ne lit pas plus qu'il ne raisonne* », renchérit le baron d'Holbach. Autant de préjugés sociaux partagés par la plupart des philosophes et que nourrit la peur d'un peuple dont les accès de colère sont brutaux, comme on le verra à l'été 1789. Et si émancipation il doit y avoir, comme le soutiennent Condorcet ou Rousseau, celle-ci doit de toute façon se faire progressivement. Le poids de la religion, enfin, limite l'impact des Lumières qui, pour l'Église, incitent à s'affranchir de toute contrainte par rapport à Dieu. Sans oublier que le XVIII<sup>e</sup> siècle, s'il adore tout ce qui est neuf, le craint aussi. « *On parle sans cesse des « dangereuses nouveautés* », que ce soit à propos des livres séditieux, des aérostats ou des nouvelles méthodes de contracep-

*tion comme la technique du coït interrompu qu'un abbé enseigne à sa pénitente dans le roman libertin Thérèse philosophe*, dit Pierre-Yves Beaurepaire. Cette peur de la nouveauté ralentit sensiblement la progression des Lumières dans les esprits ».

En définitive, le « taux de pénétration » des Lumières dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle reste assez faible. L'immense majorité de la population n'a pas conscience des mutations qui agitent le dernier siècle de l'Ancien Régime. La philosophie des Lumières reste un idéal porté par « *des notables qui s'émancipent du carcan moral et religieux mais ne renoncent pas à leurs préjugés de classes* », conclut Laurent Avezou. Certaines des idées des Lumières descendent par capillarité dans le corps social (comme la nécessité de prendre le pouls de l'opinion). Mais seule l'élite du tiers état et une infime partie de la noblesse s'engagent dans la dynamique de ce mouvement.

**Philippe Testard-Vaillant**

## ❖ Tribune ouverte à...

**Pierre-Yves Beaurepaire**  
professeur d'histoire moderne  
à l'université Nice Sophia-Antipolis

**D**ans son numéro du 5-6 mars 2006, *Le Monde* consacrait une pleine page à l'exposition *Lumières!* qui se tenait alors à Paris sous le titre: « *L'esprit des Lumières a encore beaucoup à faire dans le monde d'aujourd'hui* ». Rappeler les grands principes des Lumières, expliquait le commissaire de l'exposition, « *nous a paru indispensable dans un moment historique marqué par le 11-septembre, par les attaques d'un certain fanatisme religieux contre la laïcité, contre l'égalité des hommes et des femmes* ».

Mon premier réflexe d'historien, à l'époque, a été de réagir contre les risques d'une lecture superficielle des Lumières et leur réduction à un corpus de valeurs « occidentales » que les barbares des temps modernes (comprenez ceux qui n'entendent rien aux Lumières) menaceraient. Or, avec les attentats meurtriers qui viennent de frapper la France, les Lumières sont à nouveau convoquées. On s'arrache par dizaines de milliers d'exemplaires le *Traité sur la tolérance* de Voltaire. On lit partout sur les réseaux sociaux que « *Tuer Charlie Hebdo* », ce serait tuer le rire provocateur des Lumières. Voilà qui m'amène à revoir mon jugement. Si la référence aux Lumières vient aussi rapidement à l'esprit de nos contemporains, c'est bien qu'elles sont perçues comme l'héritage que nous avons en partage et que les obscurantismes et fanatismes de tout poil nous contestent. Bref, l'actualité des Lumières ne fait aucun doute. Relire les Lumières, sans gommer leurs contradictions et leurs limites, peut à sa manière contribuer à la refondation de nos sociétés.

Dernier livre publié : *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*. Belin, 2014.

# Une France à l'ombre de la raison

*Superstitions*

Les intellectuels ont beau s'échiner à les dénoncer et les ridiculiser, les superstitions populaires, tapies dans l'ombre, prospèrent, plus en forme que jamais, en ce siècle pourtant bien éclairé.



Sorcelleries, vampires...  
Le monde de l'irrationnel  
et des folles croyances  
continue d'exercer  
ses pouvoirs à l'époque  
des Lumières.

MUSEM, DIST. RMN-GRAND PALAIS - DANIELLE ADAM

# E

Comment distinguer le bon du mauvais surnaturel? Porter des scapulaires est considéré par l'Église comme une pratique salutaire. (Médaille de protection: saint Stéphane.)



t soudain, la lumière fut! Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, la société française, bornée par les croyances populaires, les préjugés et les superstitions, s'extirpe des ténèbres de l'obscurantisme pour s'ouvrir aux lueurs du rationalisme scientifique et de l'esprit critique. Voici donc remisé aux placards de l'Histoire, l'abject et honteux cortège des folles croyances, des jeteurs de sort, des divinations fantasmagoriques, des loups-garous et autres sorcières à balai. C'est du moins ce que pourrait laisser supposer une lecture un peu rapide du siècle des Lumières. Pourtant, n'en déplaise aux philosophes pourfendeurs de fariboles et au clergé soucieux de ramener un peuple crédule à une pratique religieuse sans excès, les villes et les campagnes de cette fin de siècle bruissent toujours du murmure des incantations magiques et des prières indues. Dans les chaumières, pour déjouer les manœuvres d'un sorcier, on frappe toujours trois fois sur la coque des œufs qu'on vient de manger, et, pour faire baisser sa fièvre, on s'expose nu au soleil du matin en récitant des Pater et des Ave. Et sous les lambris dorés des salons parisiens, on s'amuse à convoquer le diable et ses démons. C'est comme si, à côté d'une France éclairée, subsistait une France quasi souterraine, confite dans ses propres croyances. Le combat des intellectuels et de l'Église contre la superstition aurait-il été vain?

Pendant des siècles, plongé dans un univers matériel hostile, l'homme s'est surtout soucié de se prémunir des maladies, de s'assurer d'heureuses récoltes, des troupeaux prospères et de déchiffrer l'avenir. La religion a bien sûr été l'un des recours face aux maux du quotidien, mais devant l'impuissance des prières et des oraisons, de nombreuses pratiques anciennes ont subsisté: charmes, conjurations, divinations, exorcismes, croyances de tout poil perfusent la société tout entière. « Pendant longtemps, la population a eu un mode de pensée magique, animiste, recouvert d'un vernis religieux », explique Vincent Milliot, professeur d'histoire à l'université de Caen. Après tout, pourquoi ne pas faire appel aux services du sorcier après les bons offices du prêtre? Alors, pour

déjouer un maléfice, on peut toujours cracher sur son soulier droit avant de l'enfiler ou se laver les mains à l'urine. La femme désireuse d'accoucher rapidement et sans douleur chaussera les bas et les sabots de son mari. On évitera aussi de se marier le jeudi ou le vendredi sous peine d'être cocu... Il est bien long le catalogue de ces sottises qui prêtent aujourd'hui à sourire mais qui dans la France de l'Ancien Régime suscitaient crainte et respect chez une grande partie de la population, en particulier paysanne. « *Les villes bénéficiaient d'un encadrement religieux et scolaire plus dense, et étaient un peu moins sujettes à ces croyances, poursuit Vincent Milliot, ce qui ne veut pas dire qu'elles en étaient exemptes* ».

Bien avant les Lumières, un combat pour un retour à la raison est conduit sur plusieurs fronts. Les intellectuels tentent de passer au double crible de la foi et d'une science encore balbutiante les différentes pratiques de leur temps. Dans sa *Recherche de la*

*péjoratif, un terme de l'élite pour dénigrer les pratiques dites "ordinaires"», souligne Vincent Milliot. Le prêtre local, de plus en plus encadré, de mieux en mieux formé, se fait l'œil aiguisé de l'évêque au sein même de la communauté : il lui incombe désormais de modérer les excès de ses ouailles, de canaliser autant que possible les adorations de saints locaux vers le culte marial, ou encore de traquer charlatans, imposteurs et autres trafiquants de reliques abusant de la crédulité populaire. Plusieurs fêtes d'origine païenne, comme les feux de la Saint-Jean, sont par ailleurs christianisées et recouvertes d'un voile plus orthodoxe. Toutefois, la réalité de Satan et de ses pouvoirs comme sa capacité de nuisance dans la vie des gens est réaffirmée. Le concile de Trente a aussi reconnu le culte des saints, dont les miracles plus que douteux auraient pu faire l'objet d'une condamnation sans équivoque. Mais il faut croire que les profits générés par les pèlerinages*

## Toute une vie de superstitions

**D**e la naissance jusqu'à la mort, il y a des superstitions pour tous les âges de la vie du Français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voici un petit florilège de croyances insolites et saugrenues. Le bébé sera passé – rapidement – dans le feu pour le prémunir des maléfices, on lui trempe les pieds et les mains dans

l'eau glacée pour l'insensibiliser au froid, puis on lui frotte les lèvres avec une pièce d'or pour qu'il les garde toujours vermeilles. Pour le baptême, les cloches sonneront à pleine volée, sinon l'enfant deviendrait sourd. Lors de son mariage, l'époux, afin de déjouer le « nouement de l'aiguillette », aura soin d'uriner par trois

fois dans l'anneau de sa future. Il peut aussi se contenter de mettre du sel dans ses poches. Si, malgré toutes ces précautions, la nuit de noces est ratée, les époux se mettront tout nus. Le mari baisera le gros doigt de pied gauche de sa femme, qui ensuite fera de même avec l'orteil de son conjoint. Tout devrait

ensuite rentrer dans l'ordre... Si une personne est gravement malade, il suffit de placer un peu de sel dans sa main pour savoir si elle s'en remettra. Si le sel fond, alors tout espoir est perdu. Petite astuce : pour abrégier l'agonie, il suffit d'aligner le lit dans le sens des lattes du plancher. **C. M.**

*vérité* (1674), le très cartésien Malebranche recense et analyse les différentes erreurs des hommes, notamment celles issues d'une imagination déréglée comme les sorciers ou les loups-garous. Le curé de paroisse Jean-Baptiste Thiers dresse un inventaire exhaustif des déviances populaires dans son *Traité des superstitions* (1679) pour mieux en dénoncer le ridicule. Bayle et ses *Pensées diverses sur la comète* (1683) profitent du passage de l'astéroïde de 1680 et de la panique qu'il suscita pour régler son compte à l'obscurantisme et l'idolâtrie. Fontenelle avec son très subversif *Dictionnaire historique et critique* (1695-1697) s'en prend plus directement à l'Église et aux préjugés qu'elle entretient. Cette dernière, il est vrai, s'est longtemps accommodée d'un syncrétisme religieux où la pratique officielle se pimente d'éléments para ou préchrétiens. Il arrive ainsi aux prêtres de conduire des « rogations », des processions destinées à favoriser l'abondance des récoltes et la santé des bestiaux. Après le concile de Trente (1545-1563), le mouvement de la Contre-Réforme resserre la vis au clergé et à ses fidèles. « *Le clergé, en lutte contre cette pensée contraire à l'orthodoxie, la désigne comme superstition, un terme polémique très*



Les intellectuels explorent les déviances populaires. Malebranche attribue ainsi la croyance au loup-garou à une dérive de l'imagination.

et le culte des reliques sont bien trop juteux pour que l'Église puisse renoncer à cette manne. « *La question du miracle, qui jusqu'alors pouvait apparaître comme le fondement de l'Église, la preuve absolue de la toute-puissance de Dieu et de sa bonté, devient un des grands sujets du XVIII<sup>e</sup> siècle* », précise Catherine Volpilhac, professeur de littérature française à l'École normale supérieure de Lyon. « *Mais on prend garde de dénoncer seulement les "faux miracles" – cela permet de prétendre qu'on n'attaque pas la religion chrétienne, qui est censée n'en susciter que de vrais.* »

### LES SAINTS GUÉRISSEURS

Les gens du peuple continuent d'attribuer aux saints des pouvoirs surnaturels capables de les sauver des affres de la maladie ou de la misère, et ce malgré la nouvelle répugnance du clergé à reconnaître les guérisons miraculeuses. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, chacun a encore sa spécialité : sainte Odile est efficace pour les troubles de la vue, saint Laurent est souverain pour les brûlures et il faut prier saint Fiacre pour en finir avec ses hémorroïdes. Dans les pardons bretons, il convient de frotter son genou perclus d'arthrose ou son bras paralysé contre une auge de pierre déclarée merveilleuse et de jeter quelques liards ou épingles dans l'eau claire des fontaines pour voir s'exaucer ses vœux les plus chers. Et si le saint reste sourd aux prières, alors il n'y a qu'à fouetter sa statue ou la plonger dans l'eau glacée d'une rivière pour le rendre un peu plus coopératif ! Les multiples condamnations du clergé pour des motifs de superstition retrouvées

dans les archives diocésaines témoignent autant de l'ampleur de cette forme de religion populaire, facteur de cohésion sociale, en particulier dans les campagnes, que de l'incapacité à la maîtriser. Alors plutôt que de réprimer sèchement les écarts, certains évêques préfèrent flirter avec le surnaturel pour ne pas trop contrarier leurs paroissiens comme ce Mgr de Villeneuve, évêque de Viviers, qui en 1734 permet aux « *curés d'exorciser les insectes et autres animaux qui nuisent aux biens de la terre...* »

Suite à cette attitude pour le moins ambiguë des autorités ecclésiastiques, le peuple a bien du mal à fixer la frontière entre le « bon » et le « mauvais » surnaturel. Pour le clergé, la superstition est un excès dans le comportement religieux mais encore faut-il deviner le seuil à partir duquel la religion devient superstition. Se mettre une clé d'église dans le creux des reins pour se prémunir de la rage serait donc inacceptable alors que porter sous ses habits des scapulaires ou des *agnus-dei*, ces pièces d'étoffes contenant des reliques ou des images bénites, serait en revanche une pratique salubre. C'est que le seul surnaturel admissible est celui



## DES CURÉS EXORCISENT LES ANIMAUX QUI NUISENT AUX BIENS DE LA TERRE



Combattre le mal, personnifié par Satan, donne à l'Église davantage d'emprise sur la société. (Exorcisation, par un prêtre, XVIII<sup>e</sup> s.)

reconnu par l'Église. Tout ce qui s'en écarte n'est que « vaine pratique superstitieuse ». Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la dénonciation des superstitions s'accompagne d'un certain dénigrement du peuple, envisagé comme un conservatoire d'archaïsmes culturels et d'idées fausses. La superstition serait une maladie populaire. « Mais les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle dénoncent moins cette faiblesse congénitale du peuple que le cynisme de ceux qui l'exploitent, à savoir les rois et les prêtres qui confortent ainsi leur pouvoir, souligne Catherine Volpillac. Comme le montre Montesquieu dès 1734, les chefs romains ont sciemment maintenu le peuple dans l'ignorance et la stupidité, pour mieux le tenir en bride. Des Romains aux chrétiens, il n'y a qu'un pas... ». Montesquieu dans les *Lettres persanes* dénonce aussi le toucher des écrouelles, cette vieille tradition par laquelle les monarques légitiment leur autorité en prétendant guérir par simple contact les plaies des scrofuleux – elle sera pratiquée jusqu'à Charles X ! Il prêche alors pour une « religion éclairée par la raison » et « une raison affermie par la religion ». Voltaire dénonce la duplicité des prêtres en faisant publier

## NAGUÈRE MOQUÉES, LES PRATIQUES POPULAIRES DEVIENNENT OBJET D'ÉTUDE

en 1762 le *Testament de Jean Meslier*, mémoires d'un prêtre athée qui dénonce l'emprise de la religion sur la société. Ainsi, durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le regard porté sur les pratiques populaires devient progressivement plus bienveillant, moins culpabilisant. Naguère objet d'opprobre et de moquerie, les voici désormais objet d'étude et d'observation. Inspirés par une science ethnographique qui ne dit pas encore son nom, des comptes-rendus de voyages à l'intérieur des provinces, des mémoires et des rapports administratifs se multiplient après 1750, et s'intéressent à ces curieuses traditions d'un autre âge. Les mémoires de Valentin Jamerey-Duval (1695-1775), fils de charron champenois, devenu bibliothécaire à la cour des ducs de Lorraine, témoignent sans *a priori* ni préjugés du malheur des paysans accablés par la faim, le froid, la peur, le manque d'instruction, et de la superstition comme dernier recours. L'éducation que reçoit la noblesse lui permet de se défaire des croyances populaires. Mais l'aristocratie entend se divertir et ouvre les portes de ses salons à l'irrationnel tant qu'il est récréatif et qu'il se pare des convenances propres au milieu. Des charlatans aux manières distinguées savent tenir leur public en haleine grâce à un discours complexe et un cérémonial travaillé. Nul besoin de se rendre au fin fond de la Bretagne ou du Nivernais pour entendre parler de sorcellerie ou de sortilèges. Il suffit de relire l'*Histoire de ma vie* de Casanova, récit truffé d'exorcismes, de



cabales, d'horoscopes et autres séances de magie pour se convaincre que les grandes villes savaient elles aussi faire bon accueil aux déviances superstitieuses. Depuis quelques années, Satan a quitté ses habits crottés pour se faire mondain. La haute société s'encanaille dans des séances de démonologie, les marquises emperruquées frissonnent en écoutant des histoires de vampires importées de Russie et de Moldavie, et le Tout-Paris s'abandonne aux délices du surnaturel en acclamant successivement trois sulfureux thaumaturges.

### L'ARISTOCRATIE SOUS LE CHARME

Le comte de Saint-Germain, dont l'origine se perd dans un brouillard de vaines conjectures, fait son apparition en France vers 1750. Cet érudit polyglotte, doté d'une mémoire prodigieuse, d'un pied mignon et d'une taille cambrée, se vante de savoir fabriquer l'or et grossir les diamants. La rumeur lui attribue en outre une longévité exceptionnelle. Dans les couloirs de Versailles, on prétend bientôt qu'il a connu Henri IV, Saint-Louis, Jésus et la Vierge Marie ! M<sup>me</sup> de Pompadour, férue de magie, le fait rentrer à la cour du roi Louis XV et notre bel alchimiste se voit même mettre à disposition une aile du château de Chambord pour y installer son laboratoire. Il s'évanouit dans la nature vers 1760 mais sera bientôt remplacé par un autre phénomène, Messmer, qui pendant près de dix ans soignera les rhumatismes et les furoncles de l'aristocratie autour d'un baquet rempli

Par certaines pratiques bien installées, les rois exploitent la crédulité populaire afin de mieux affirmer leur autorité, critiquent les philosophes. (Louis XIV guérit les scrofuleux.)



Le surnaturel s'invite dans la haute société qui se laisse séduire par la magie de Cagliostro. (Film de Richard Oswald, 1929.)

## Cagliostro, sorcier de salon

**A**ccueilli à bras ouverts par une aristocratie toujours prête à se piquer de surnaturel tant qu'il est pratiqué par des « gens à la mode », Joseph Balsamo (1743-1795), plus connu sous le nom de comte Alexandre de Cagliostro, est le prototype même du charlatan surdoué. Tour à tour moine, infirmier, médecin, alchimiste peut-être, escroc sûrement, il s'adonne un peu au proxénétisme et beaucoup à la magie. À Strasbourg où il débarque en 1780, ses

guérisons par attouchements impressionnent durablement toute la haute société et bientôt il rejoint la capitale, précédé d'une réputation de thaumaturge et de devin. Toute la noblesse tombe sous le charme de cet homme qui s'entretient avec les anges, change l'eau de mer en huile et convoque les fantômes de Socrate et Charlemagne pour des débats de haute tenue. Il a ses entrées à la cour de Louis XVI et mène grand train. Il faut dire que son commerce de « pilules égyptiennes », d'élixirs de jouvence et d'interprétation des rêves se révèle fort lucratif. Hélas, la cour fourmille de jaloux et d'intrigues, et en 1785 notre mage se voit impliqué dans l'affaire du Collier de la reine, une sombre histoire d'escroquerie réalisée aux dépens du cardinal de Rohan. Cagliostro est embastillé et expulsé de France l'année suivante. Il finira tristement sa vie en Italie dans les prisons pontificales, condamné par l'Inquisition comme franc-maçon.

C. M.

de limaille de fer (voir l'article p. 74). L'engouement parisien étant versatile, le grand magnétiseur cédera la vedette à un autre prince du surnaturel, le comte de Cagliostro, grand mage, formidable charlatan et escamoteur de génie (voir ci-dessus).

Magie et démonologie dans les villes, sorcellerie et cultes indus dans les campagnes, en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, même si certaines formes de croyances ont été marginalisées, le surnaturel imprègne encore fortement toutes les couches de la société. « Les efforts d'une religion jalouse, les lumières répandues dans l'Europe, le temps qui détruit tout, n'ont pu changer les rêveries de nos laboureurs, soupire l'écrivain breton Jacques Cambry dans son *Voyage dans*

*le Finistère* (1795). « L'oiseau qui chante répond à leurs questions, les hurlements d'un chien leur annoncent la mort, le mugissement lointain de l'océan, le sifflement des vents entendus dans la nuit sont la voix du noyé qui demande un tombeau. » Pour Vincent Milliot, « Malgré les indéniables progrès de la raison depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il est impossible de distinguer une marche linéaire de l'histoire vers la rationalité. De nos jours, on trouve encore des sorciers dans le Berry ! » Elle a beau avoir été profondément entamée par le matérialisme des deux siècles suivants, la superstition poursuit de nos jours son entêtante petite musique, entre chats noirs et trèfles à quatre feuilles...

Christophe Migeon

### À LIRE

• Vincent Milliot, *Cultures, sensibilités et société dans la France d'Ancien Régime*. Armand Colin, 2004.  
• Collectif, *La superstition à l'âge des Lumières*. Éditions Honoré Champion 1998.

ANCIENS  
NUMÉROS

5 €  
5,95

CHAQUE NUMÉRO  
DES **CAHIERS**  
DE **SCIENCE&VIE**



**N° 151**  
**Quand le climat écrit l'histoire**



**N° 150**  
**Merlin et les premiers savants**



**N° 145**  
**L'origine des civilisations**



**N° 144**  
**L'âge féodal Le temps des seigneurs**



**N° 143**  
**Vivre dans la Grèce antique**



**N° 142**  
**Les merveilles du monde chrétien**



**N° 139**  
**Paradis et Enfer L'invention de l'au-delà**



**N° 138**  
**Les mystères de Paris**



**N° 137**  
**L'an 1000. La première crise de l'Occident**

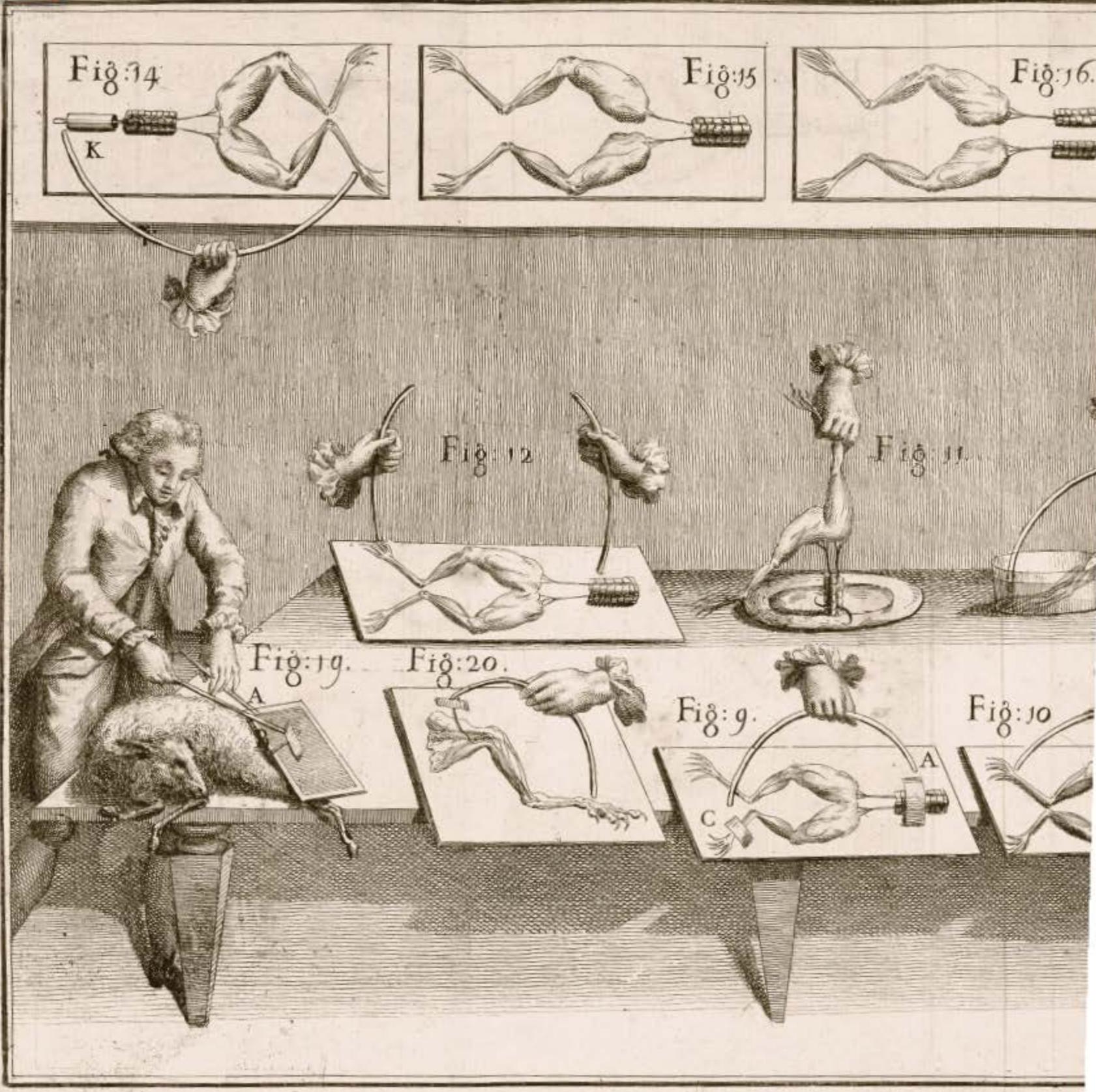


**N° 136**  
**Vivre à Rome au temps des Césars**



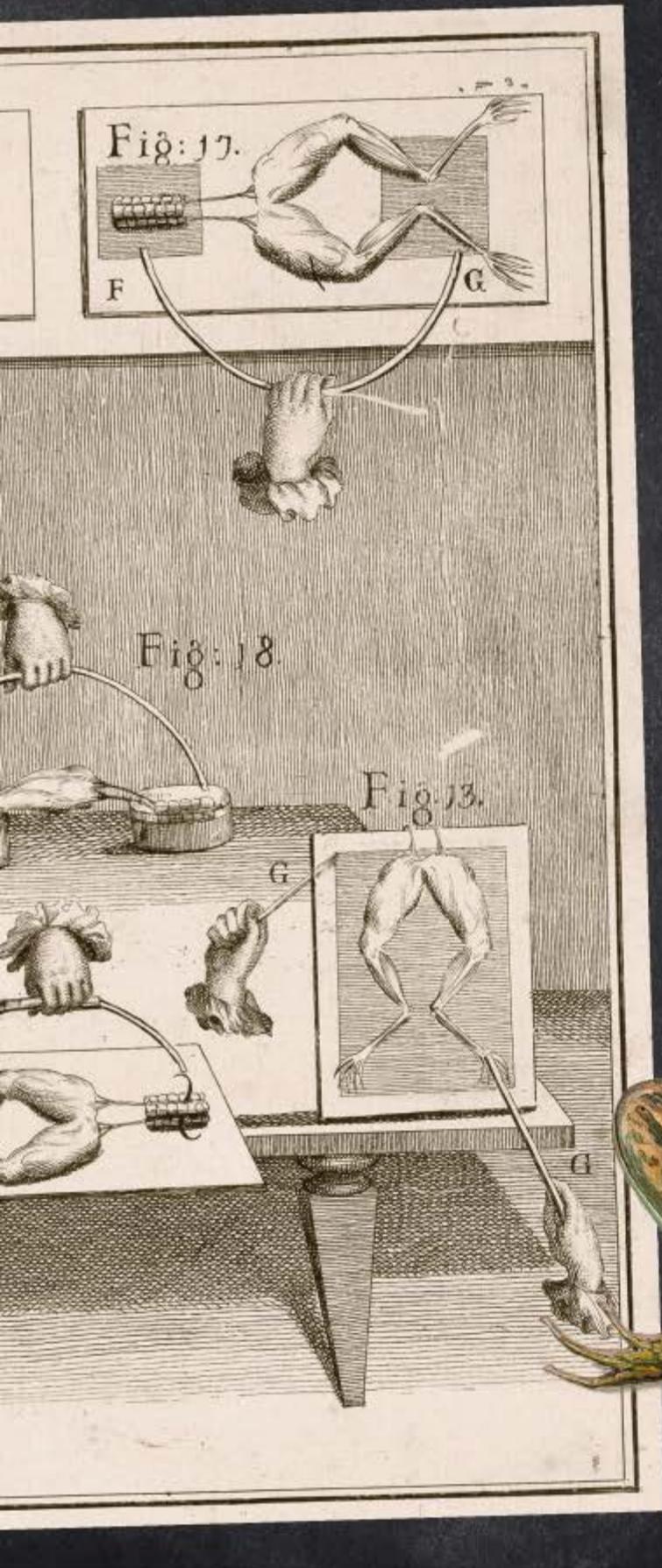
# Une science en quête de panacée

Médecine



SCIENCE PHOTO LIBRARY - ANO IMAGES / MARY EVANS - RUE DES ARCHIVES

Électrothérapie, inoculations...  
 Jusqu'à la mise en place d'une véritable réglementation, la médecine est un laboratoire d'expérimentations et d'idées où prédomine la recherche d'un remède miracle à tous les maux.



**A**

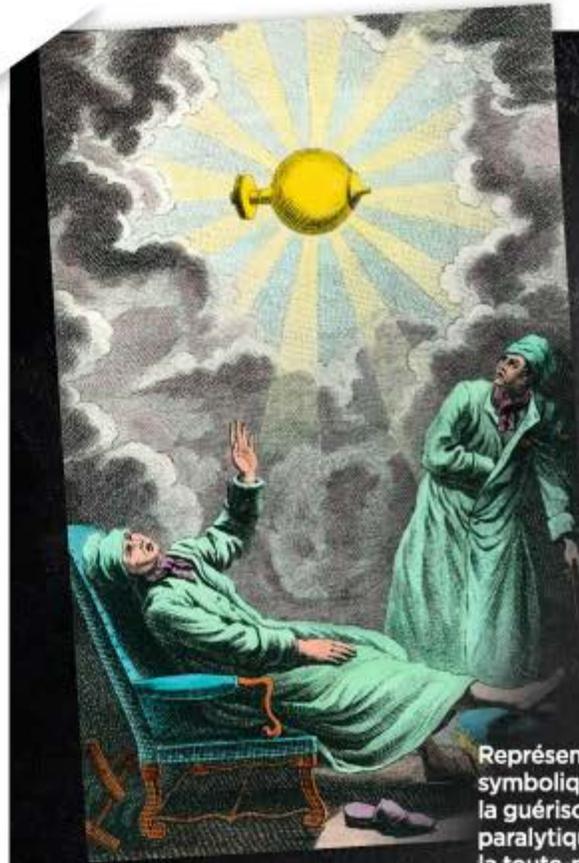
De ses expériences sur les grenouilles, Galvani déduit que « l'électricité animale » crée les contractions musculaires. On réduira, à tort, l'origine des maladies à une altération de cet « influx nerveux ».

ux yeux des hommes et des femmes d'aujourd'hui, un certain nombre de thérapeutiques pratiquées au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle semblent *a priori* irrationnelles et peu dignes du siècle des Lumières. Il en est ainsi de l'électrothérapie qui exploite l'électrostatique, un phénomène connu depuis l'Antiquité. À l'origine de cet étrange remède, la découverte et l'invention d'un homme : Pieter van Musschenbroek, professeur de physique à l'université de Leyde. En 1746, alors qu'il tente d'électriser de l'eau (d'en faire jaillir des étincelles) selon une expérience décrite par un confrère, il subit une très forte décharge. Sans le savoir, il vient de tester ce qu'on appellera bientôt la bouteille de Leyde, le premier condensateur électrique de l'histoire.

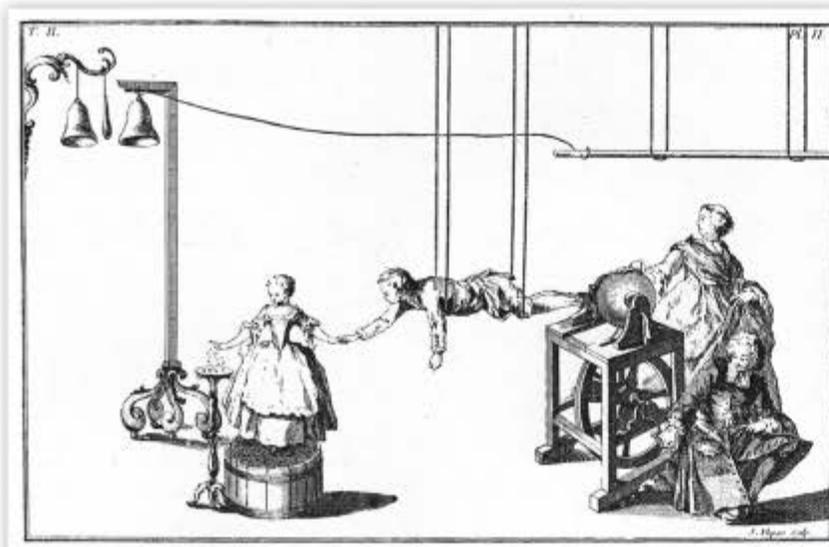
Sitôt connue, la nouvelle soulève un immense intérêt et l'on se lance avec enthousiasme dans l'expérimentation. En 1747, le médecin suisse Jean Jallabert démontre ainsi qu'un membre paralysé peut être mis en mouvement par l'électricité. Ce résultat, parmi d'autres plus ou moins attestés, éveille l'espoir d'applications dans le champ médical, malgré les réticences de l'abbé Nollet, physicien à la cour de Louis XV, qui préconise d'user de l'électricité avec prudence. C'est que l'on croit pouvoir remédier à toutes sortes de maux, des névralgies à la cécité en passant par l'insensibilité cutanée. Dans les années 1780, l'abbé Ber-



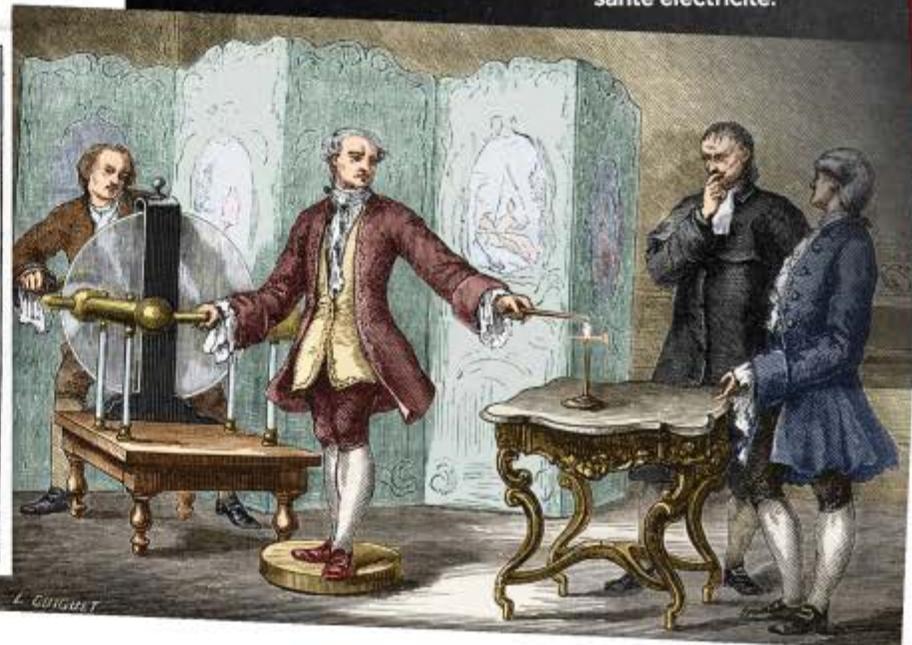
tholon, physicien de l'université de Montpellier, invente ainsi les « bains d'électricité statique » : les patients installés dans des baquets recevaient des petites décharges électriques pour soulager les douleurs. Certains « physiciens électrisants », comme on les appelle, vont même jusqu'à prétendre faire revenir les menstruations chez les femmes ! Plusieurs traités sont publiés, en France et en Angleterre, sur les vertus thérapeutiques de l'électricité dans le traitement des maladies nerveuses par des auteurs qui ne sont parfois pas eux-mêmes des médecins : il en est ainsi de John Wesley, en Grande-Bretagne, ou Nicolas-Philippe Ledru dit Comus, en France. Le premier est resté dans les mémoires comme étant le fondateur de l'église méthodiste, le second a commencé sa carrière comme prestidigitateur sur le boulevard du Temple à Paris avant d'accéder au titre de physicien du roi et de la faculté de médecine. Une telle confusion des genres et des compétences a de quoi surprendre. En réalité, elle traduit à la fois la relative absence de réglementation de l'exercice de la médecine – lacune qui



Représentation symbolique de la guérison d'un paralytique par la toute-puissante électricité.



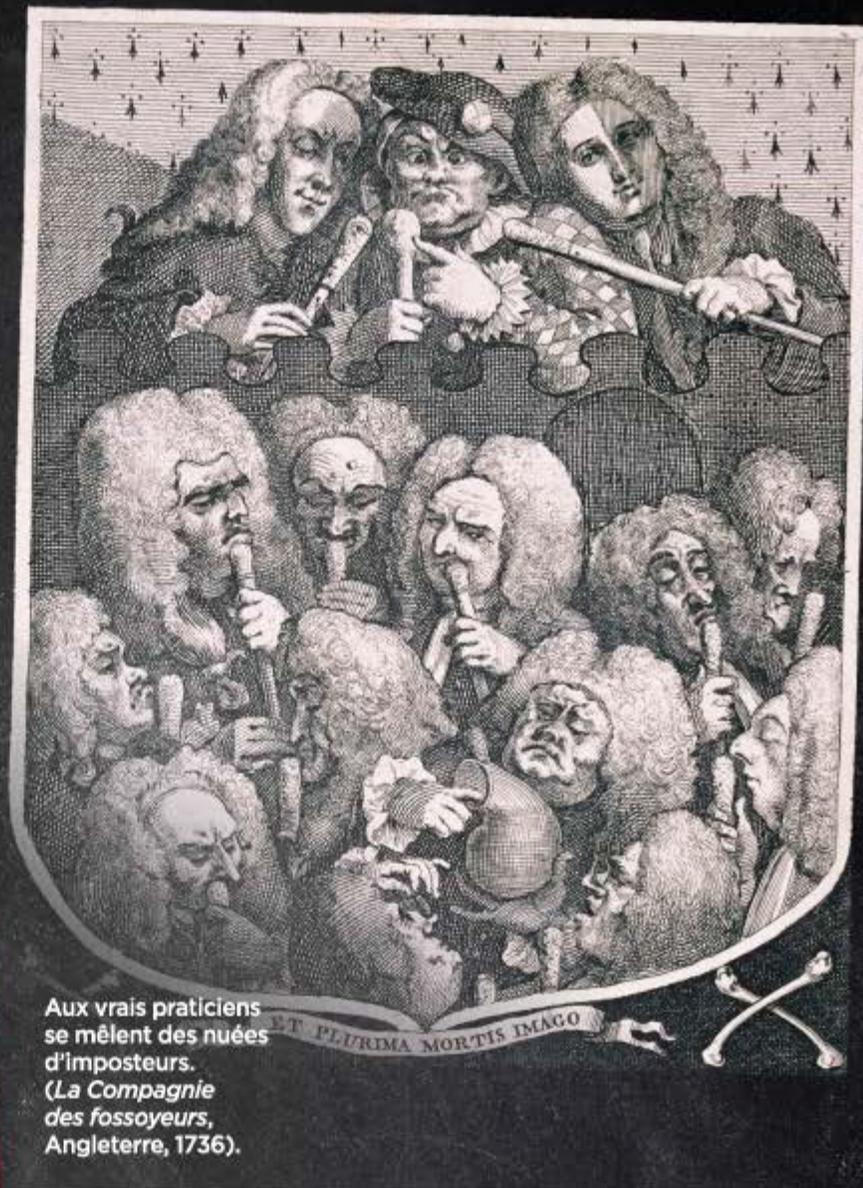
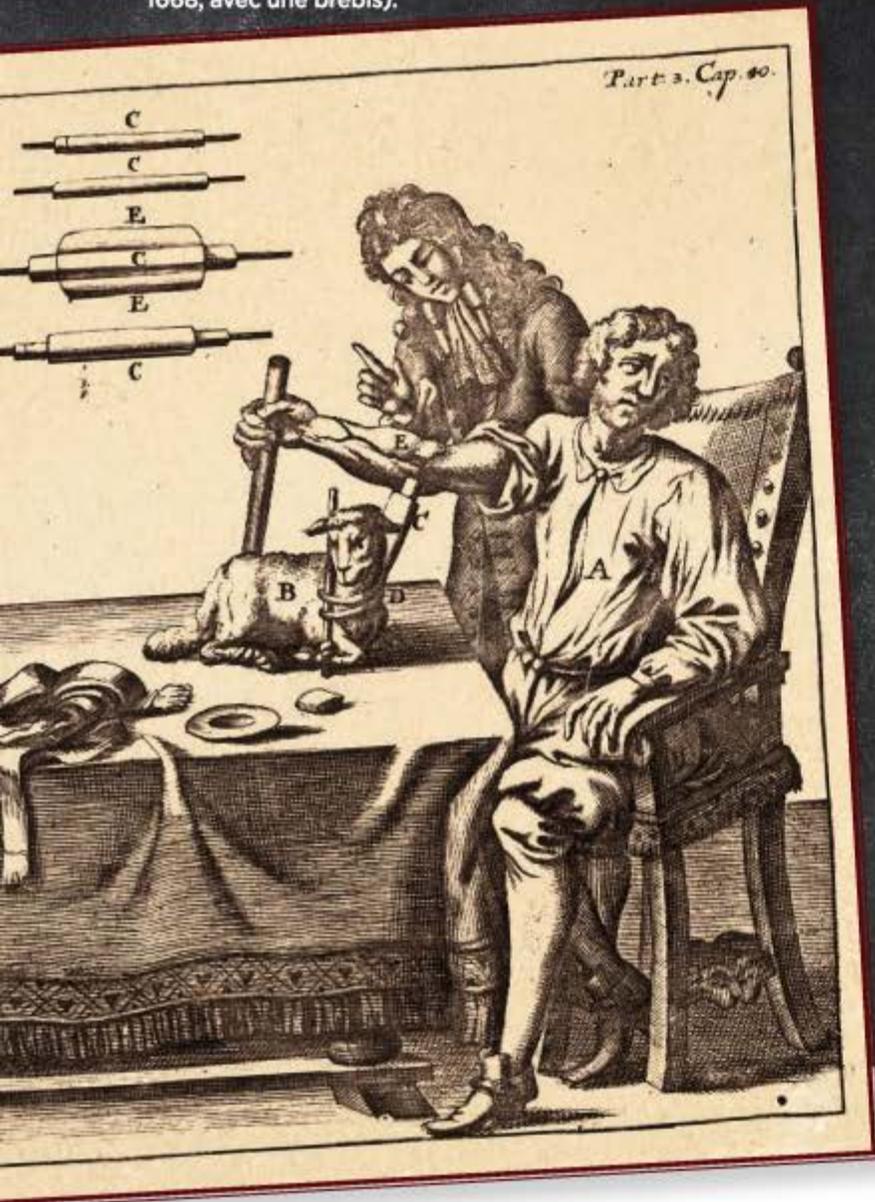
Nombre de scientifiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, tel Jean Jallabert (à dr., en pleine expérimentation) prêtent à l'électricité des vertus thérapeutiques.



sera comblée avec Jean-Nicolas Corvisart (voir l'encadré p. 72) – et les tâtonnements de la pratique médicale contemporaine. « Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la médecine est en crise, confirme Gilles Barroux, professeur de philosophie à l'université Paris-X Nanterre et auteur de *Philosophie, maladie et médecine au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Beaucoup de débats éclatent sur divers sujets comme l'inoculation ou l'origine et la formation des êtres vivants. Un travail d'enquête et de réflexion s'ouvre sur la santé publique, dans les hôpitaux, les prisons... On s'interroge sur les applications possibles de la chimie ou de l'électricité sur le corps humain et leurs effets sur la santé. On a d'ailleurs tendance à penser que toute substance nouvellement découverte peut avoir une vertu médicale multi-usage. Voyez le quinquina, rapporté en Europe au XVII<sup>e</sup> siècle et préconisé par la suite dans le traitement de toutes les fièvres, des ulcères, des œdèmes,

contre le scorbut ou en prévention des maladies morales... L'électricité et son application, l'électrothérapie, ont connu le même type d'engouement. » Pendant un demi-siècle, jusqu'à l'invention de la pile par Volta en 1800, le corps médical va se scinder en deux camps : d'un côté, les sceptiques, qui s'opposent à l'électrothérapie ; ils s'inscrivent le plus souvent dans la tradition dogmatique antique et ne croient pas en l'expérience comme source de savoir. De l'autre, les empiristes, héritiers de la pensée de Galien, poussent à toutes les expérimentations, sans préjuger des résultats mais au risque d'être accusés de charlatanisme... « Cela a été le cas pour les médecins qui ont tenté les premières transfusions et les premières inoculations, souligne encore Gilles Barroux. Ces accusations témoignent de la peur d'un aventurisme qui aggraverait la défiance envers les médecins. »

L'époque est aux expérimentations audacieuses. Les thérapies les plus farfelues côtoient les premiers essais de transfusion sanguine (ici en Allemagne en 1668, avec une brebis).



Aux vrais praticiens se mêlent des nuées d'imposteurs. (La Compagnie des fossoyeurs, Angleterre, 1736).

## ON A TENDANCE À PENSER QUE TOUTE SUBSTANCE DÉCOUVERTE PEUT AVOIR UNE VERTU MÉDICALE MULTI-USAGE

L'électrothérapie, comme d'autres remèdes « aberrants » tels que la saignée, la poudre tempérante, un mélange à base de cinabre et de sulfate de potasse administré aux épileptiques, ou le mercure pour soigner la vérole, est aussi née d'un besoin du corps social. À l'époque, les maladies nerveuses comme l'hystérie et les paralysies ou les états de catalepsie restaient incompréhensibles et mystérieux. Les personnes qui en souffraient, notamment les femmes, étaient mal vues : les contemporains les soupçonnaient de se laisser aller à des comportements immoraux ou irrationnels. Lorsque l'électrothérapie fait son apparition, elles seront nombreuses à s'y soumettre, dans l'espoir à la fois d'aller mieux et d'acquiescer aux yeux de la société un statut de « malade », moins embarrassant que l'image de folle ou l'accusation d'immoralité. De leur

côté, les médecins eux-mêmes vivaient de plus en plus mal leur impuissance face aux maux de leurs patients. L'absence de résultats, qui sape la relation de confiance avec le malade, leur paraissait d'autant moins acceptable que, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, les progrès scientifiques avaient été considérables. Une partie du corps médical, héritière de la pensée rationaliste développée au XVII<sup>e</sup> siècle, va tenter de dépasser ses propres systèmes de référence pour mettre au point, par l'analyse et l'application, de nouvelles thérapeutiques et construire une connaissance scientifique de l'homme sain et malade.

L'étiologie notamment, sera au cœur de leurs interrogations et on débattrait vivement de savoir si les pathologies sont d'origine physique ou morale. Lorsque, en 1791, Luigi Galvani conclut, grâce à des expériences menées sur des

grenouilles, à l'existence de « l'électricité animale », un mystérieux flux inné qui active les muscles, beaucoup de savants voudront y voir, sans pouvoir l'expliquer, une sorte de « chaînon manquant » entre les causes physiques et les causes morales des maladies. « *On touche à aux limites des sciences médicales du XVIII<sup>e</sup> siècle, continue Gilles Barroux. On constate une vraie difficulté des médecins à édifier des explications complexes de la pathologie et de la thérapeutique. Beaucoup réduisent les maladies à un mécanisme ou à un phénomène général, ou s'appuient sur une*

## IL Y A UNE VRAIE DIFFICULTÉ À ÉDIFIER DES EXPLICATIONS COMPLEXES DE LA PATHOLOGIE

*appréhension très locale du corps. Par exemple, le médecin américain Benjamin Rush affirmait que toutes les maladies avaient un rapport avec la tension nerveuse dans la paroi des vaisseaux... »* Vont ainsi se constituer des courants de pensée, des « sectes » selon Théophile de Bordeu, médecin de Louis XV, qui les moquera et en donnera une nomenclature pleine d'humour.

À titre d'exemple, citons les médecins hydrauliques, qui voient dans l'excès d'eau la source unique de toutes les maladies ou encore les coagulateurs, pour qui le sang et sa mauvaise qualité sont seuls responsables d'une mauvaise

santé. On pourrait y ajouter les thuriféraires de l'électrothérapie, censée agir sur le mystérieux « fluide électrique » corporel dont l'excès ou le manque serait la cause de tous les maux. On sent ici l'influence de l'idée très hippocratique que la maladie est le résultat d'un déséquilibre provoqué par le dérèglement des humeurs qui constituent le corps. Comment expliquer un tel enfermement dans un carcan théorique vieux de plusieurs centaines d'années au siècle des Lumières ? Pourquoi les médecins ne parvenaient-ils pas à exploiter les connaissances acquises par l'expérimentation ? Gilles Barroux avance deux explications : « *Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les médecins restent des hommes de lettres. Ils empruntent encore la plupart de leurs concepts à la philosophie, même si, de plus en plus, on va s'inspirer des découvertes en chimie pour la composition des remèdes, ou récupérer les méthodes de la botanique pour élaborer une classification des maladies. Par ailleurs, la médecine expérimentale n'obéit pas encore à des protocoles maîtrisés en amont, ce qui gêne l'élaboration de liens cohérents et systématiques entre découvertes et pratiques.* » Sur le long cheminement de la médecine vers davantage de rationalité, quelques médecins du siècle des Lumières tels Bichat, Corvisart ou Baudelocque vont s'illustrer (voir l'encadré ci-dessous) mais il faudra tout de même attendre le XIX<sup>e</sup> siècle et Claude Bernard pour franchir une nouvelle étape.

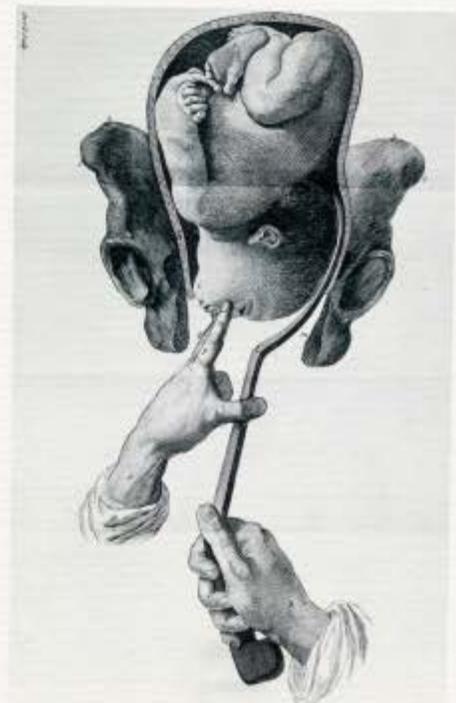
Sophie Crépon

## Bichat, Corvisart, Baudelocque... Des médecins porteurs d'idées nouvelles

**Y**a-t-il eu, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des précurseurs de Claude Bernard, le fondateur de la médecine expérimentale moderne ? Assurément oui. Trois noms, en particulier, émergent. Le premier, François-Xavier Bichat (1771-1802), a révolutionné le regard porté sur l'anatomie et la physiologie cellulaire. Il a inventé la notion de tissu et avancé l'idée qu'il en existe de natures très différentes. Bichat a également affirmé que le corps fonctionne de manière holistique, c'est-à-dire comme un tout, et a pointé l'influence que les organes exercent les uns sur les autres. Enfin, il a été le premier à théoriser les différentes fonctions de la vie organique : digestion, respiration, etc. Le deuxième, Jean-Louis Baudelocque (1745-1810), a fait de l'obstétrique une discipline

scientifique. Le créateur de la maternité et de l'école de sages-femmes de Port-Royal a popularisé l'utilisation du forceps, encouragé la pratique de la césarienne et montré les relations entre infection et stérilité après l'accouchement. Par son enseignement, il a considérablement amélioré les pratiques des accoucheuses. Enfin, Jean-Nicolas Corvisart (1755-1821), suivi par René Laennec (1781-1826), a développé une observation et une description très rigoureuses des symptômes, ouvrant la voie à la médecine et à la recherche cliniques. En tant que médecin du gouvernement, il a réformé l'exercice de la médecine et de la pharmacie. Après lui, il n'a plus jamais été possible de se prétendre médecin sans diplôme ou de vendre des médicaments sans contrôle.

S. C.



Une des grandes avancées du XVIII<sup>e</sup> siècle : l'obstétrique devient une spécialité médicale à part entière.

**et recevez la clé USB EMTEC  
Capacité de 32 Go**



**Rétractable**

basée sur le principe  
du stylo bille!

**45%**  
de réduction



**1 AN - 8 NUMÉROS** ..... 47,60 €\*  
**+ la clé USB rétractable 32 Go** ..... 30 €  
**TOTAL** ..... ~~77,60 €~~

POUR VOUS  
**42 €**

## BULLETIN D'ABONNEMENT AUX CAHIERS DE SCIENCE & VIE

P152

A compléter et à renvoyer accompagné du règlement sous enveloppe affranchie à : Cahiers de Science & Vie Service Abonnements - CS 50273 - 27092 Evreux Cedex 9.

**Oui**, je m'abonne aux Cahiers de Science & Vie  
**1 an - 8 numéros + la clé USB rétractable 32 Go**  
au prix de **42 €** au lieu de ~~77,60 €\*~~

**soit soit 45% d'économie!** 83451

je m'abonne seulement aux Cahiers de Science & Vie  
**1 an - 8 numéros** au prix de **39 €** au lieu de ~~47,60 €\*~~

**soit 8,60 € d'économie!** 83469

je commande **la clé USB 32 Go** au prix **30 €** 83447

Je peux aussi  
m'abonner sur



Disponible sur  
**KiosqueMag.com**

### + Mes coordonnées :

NOM : .....  
 PRÉNOM : .....  
 ADRESSE : .....  
 COMPLÉMENT D'ADRESSE (Résidence, lieu dit, Bâtiment...) : .....  
 CODE POSTAL : [ ] [ ] [ ] [ ] VILLE : .....  
 TÉL. : [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement

E MAIL : .....

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires des Cahiers de Science & Vie (groupe Mondadori)

### + Mode de paiement :

chèque bancaire ou postal à l'ordre des Cahiers de Science & Vie

[ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ]

Date d'expiration [ ] [ ] [ ] [ ] Code crypto [ ] [ ] [ ] [ ]

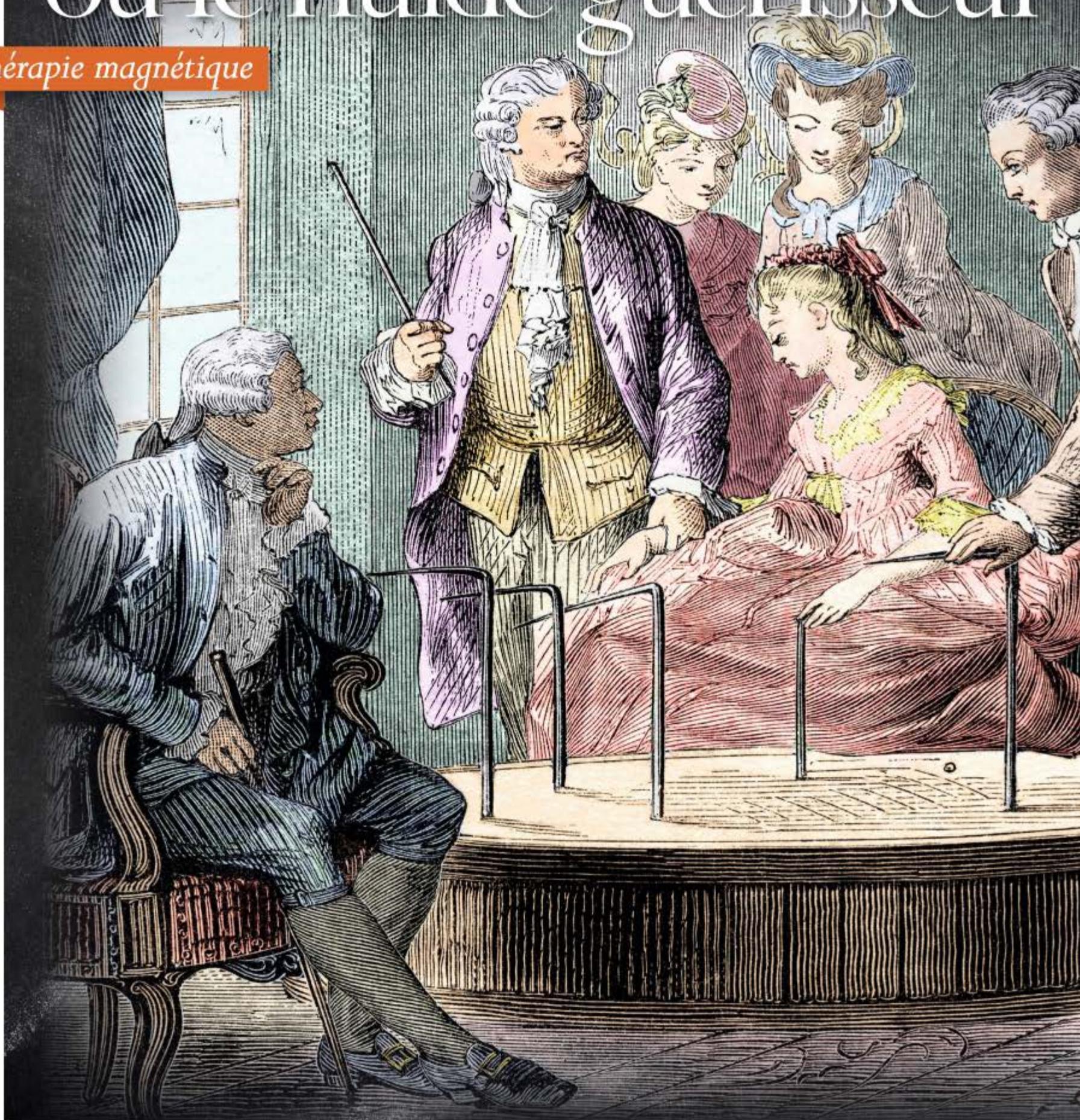
\* Prix public et prix de vente en kiosque. (les 3 chiffres au dos de votre CB)

Offre exceptionnelle valable jusqu'au 31/05/2015, pour tout nouvel abonnement uniquement et paiement carte bancaire ou chèque. Vous ne disposez pas du délai de rétractation pour l'abonnement magazine. Vous disposez du délai de rétractation pour la clé USB EMTEC 32 Go. Vous recevez votre premier numéro des Cahiers de Science & Vie trente jours après la date de validation de votre commande. Les renseignements demandés sont indispensables au bon traitement de votre commande. Assistance téléphonique pour le suivi de l'exécution de votre commande au 01 46 48 47 81. Conformément à la loi Informatique et Libertés n° 78-17 du 6 janvier 1978, nous vous informons que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification et de suppression de ces données par simple courrier. Ces informations pourront être utilisées par des partenaires. Si vous refusez cette transmission, cocher cette case   
**Les Cahiers de Science & Vie** - 8, rue François Ory - 92543 Montrouge Cedex - Mondadori France / RCS 452 791 262 NANTERRE.

Date et signature obligatoires

# Le mesmérisme ou le fluide guérisseur

*Thérapie magnétique*





La thérapie par la transe: le baquet mis au point par Mesmer pour guérir les malades grâce à un supposé fluide universel fit fureur dans l'aristocratie et la haute bourgeoisie d'Europe.

Mesmer s'est rendu célèbre par son fluide magnétique curatif. Déconsidéré par la science, le mesmérisme ouvrira la voie au somnambulisme magnétique, précurseur de l'hypnose.

**L**e XVIII<sup>e</sup> siècle européen, celui de la Raison et de la critique à l'égard des préjugés et des superstitions, s'achève sur une note paradoxale. Au « tournant des Lumières », période qui court en gros de 1780 à 1820, le public lettré se passionne en effet pour les sciences en pleine construction, objectives et rationnelles, autant qu'il est avide de merveilleux et de surnaturel. Et toute nouvelle hypothèse, scientifique ou pseudo-scientifique, promettant d'expliquer les lois propres à la nature est accueillie avec enthousiasme. C'est ainsi qu'à partir de 1778 l'aristocratie et la grande bourgeoisie parisiennes puis européennes et nord-américaines s'enflamment pour le « magnétisme animal », une nouvelle médecine holistique proposée par Franz Anton Mesmer (1734-1815). Un succès inimaginable aujourd'hui qui est intimement lié aux spécificités de l'époque. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Mesmer n'est pas un imposteur comme il en existe tant à l'époque mais un authentique médecin de son temps. En 1766, après un détour par la théologie, la philosophie et le droit, il soutient à Vienne une thèse de médecine intitulée *De l'influence des planètes sur le corps humain*. Imprégné des travaux du médecin et alchimiste Paracelse (1493-1541), nourri des récentes expériences sur le magnétisme et l'électricité, Mesmer postule l'existence d'un fluide physique subtil emplissant l'Univers et reliant entre eux les hommes, la Terre et les corps célestes. Et c'est ce fluide qui assure le maintien des êtres vivants en vie et en bonne santé. Sa mauvaise distribution à travers le corps est seule responsable à ses yeux des maladies. Mesmer soutient aussi que les hommes qui, comme lui, possèdent ce fluide en suffisance,

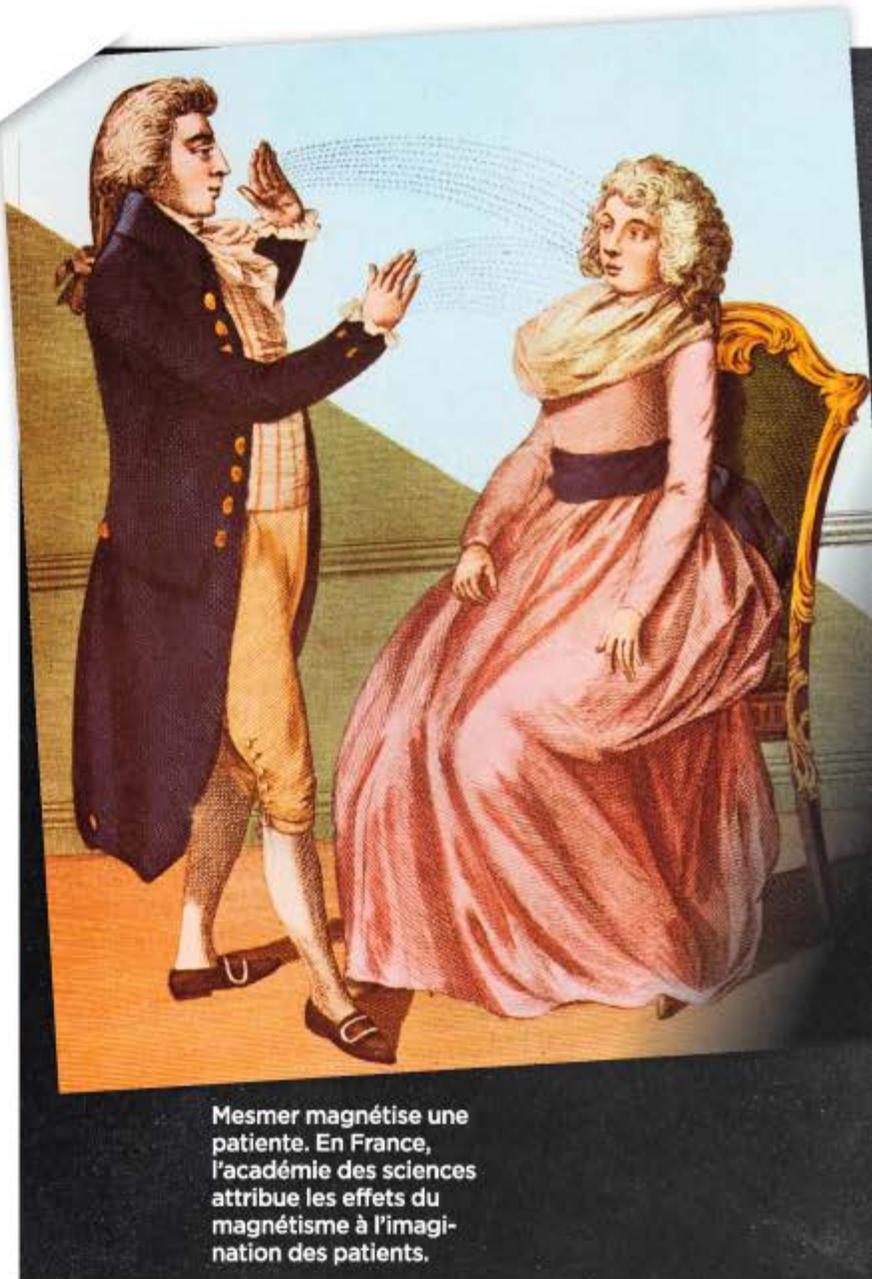
ont le pouvoir de le mobiliser et de le projeter par leur volonté sur les malades, de lever les blocages et, *in fine*, de guérir. Le « déblocage » induit très souvent une « crise », laquelle se manifeste par de violentes convulsions.

Dès les années 1770, Mesmer « magnétise » une riche clientèle, majoritairement féminine, d'abord à l'aide d'aimants et bientôt par l'imposition de ses seules mains. Se sentant soulagées, certaines patientes atteintes notamment de « maladies nerveuses » se déclarent guéries par le traitement. Quoiqu'il en soit, grâce à ces « succès », réels ou imaginaires, personne ne peut le dire, Mesmer se fait peu à peu un nom à la cour de Vienne. Il en est pourtant chassé en 1777. L'impératrice Marie-Thérèse n'apprécie guère le scandale qui entoure la guérison d'une jeune pianiste aveugle, Maria Theresa von Paradis, fille de l'un de ses proches conseillers. Le médecin lui aurait certes redonné la vue mais l'aurait aussi séduite... En février 1778, il s'installe donc à Paris. L'année suivante, il publie son Mémoire sur la découverte du magnétisme animal avec lequel il espère bien convaincre les sociétés savantes du caractère véritablement scientifique de sa doctrine. Mais ni l'Académie des sciences, ni la Société royale de médecine ni même la faculté de médecine ne comblent ses espérances. Car la thérapie magnétique que propose Mesmer suscite dès son introduction bien des questions. N'est-elle qu'illusion ? Comment expliquer les guérisons ? Celles-ci sont-elles réelles ou relèvent-elles de l'imagination ? En revanche, l'aristocratie et la grande bourgeoisie parisiennes lui réservent le meilleur accueil. La demande est si forte qu'au tout début des années 1780, Mesmer conçoit une « machine à guérir » afin de

## LES GUÉRISONS SONT-ELLES RÉELLES OU RELÈVENT-ELLES SIMPLEMENT DE L'IMAGINATION ?

traiter une vingtaine de patients à la fois : le fameux « baquet », une cuve en bois de chêne remplie de limaille de fer et d'eau préalablement « magnétisée ». Les tiges de fer qui sortent du couvercle transmettent le fluide magnétique jusqu'aux parties malades des personnes assises autour. Celles-ci sont aussi reliées entre elles par une corde communiquant avec le baquet ce qui permet au fluide de circuler aussi de l'une à l'autre. Les séances se déroulent au domicile de Mesmer selon une mise en scène savamment construite. Les baquets se trouvent dans une pièce calfeutrée. Les lourds rideaux sont tirés, la lumière tamisée, et un musicien joue une douce mélodie sur un « armonica » de verre. Le médecin déambule en habit de soie touchant ici ou là les patients. Ceux pris de convulsions sont emmenés dans la « chambre des crises » le temps de reprendre leurs esprits.

Si curieux que cela puisse nous paraître aujourd'hui, le mesmérisme est, en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, par-



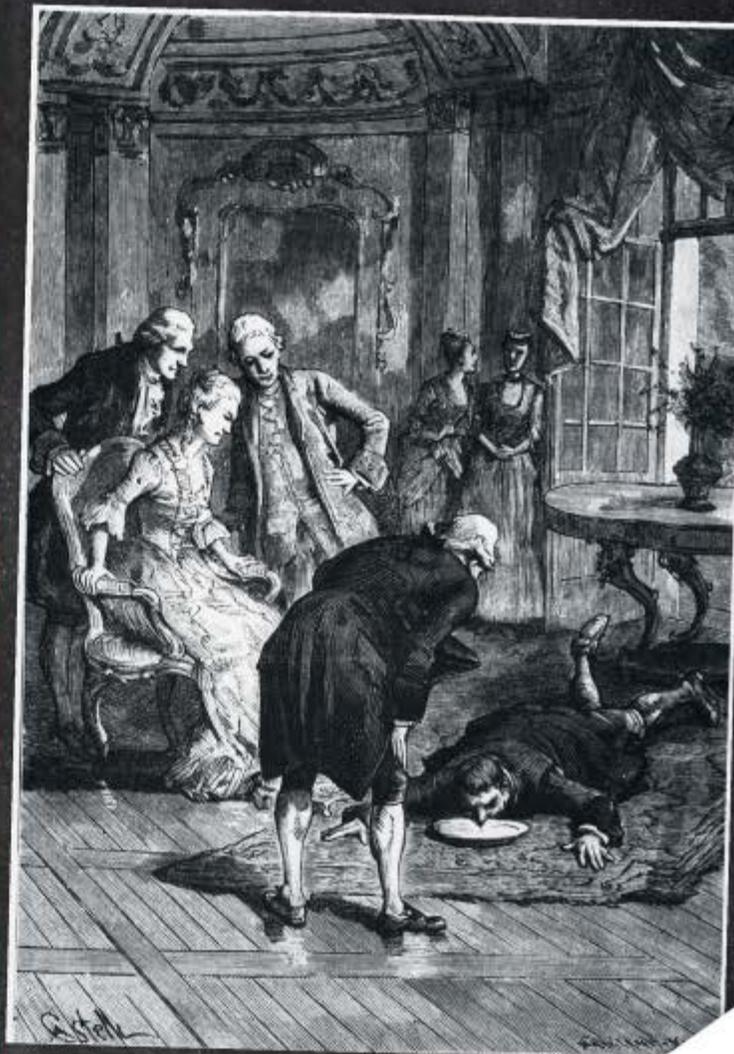
Mesmer magnétise une patiente. En France, l'académie des sciences attribue les effets du magnétisme à l'imagination des patients.

faitement intelligible et crédible, y compris par le monde savant. L'engouement pour les sciences est tel que toute nouvelle invention un tant soit peu spectaculaire déclenche une effervescence parmi le public. L'aérostas des frères Montgolfier, le paratonnerre de Franklin Roosevelt, etc., repoussent toujours plus loin les limites de l'imaginable. Et puis, le fluide de Mesmer ne heurte pas plus les esprits que les nombreuses forces mystérieuses qui émaillent les traités de savants. Isaac Newton, le découvreur de la loi sur la gravitation universelle que Voltaire a fait connaître en France quelques années plus tôt, ne parle-t-il pas dans ses célèbres *Principia* d'un milieu beaucoup plus subtil que l'air qu'il nomme « éther » et qui pénètre les corps les plus denses et qui vibre et transmet chaleur et lumière ? Le baquet de Mesmer n'est pas sans rappeler la fameuse bouteille de Leyde permettant d'emmagasiner le « fluide électrique » aux pouvoirs merveilleux et qui, aux dires de certains, activerait la croissance des plantes !

L'autre clé du succès de Mesmer est due à l'état de la médecine traditionnelle et à ses interprétations complexes et parfois contradictoires de la maladie. « En effet, la révolution



Une caricature du XIX<sup>e</sup> siècle moquant le magnétisme animal théorisé par Mesmer.



La pratique du magnétisme animal par les adeptes de Mesmer mènera involontairement à la découverte de l'hypnose. (Gravure, 1886).

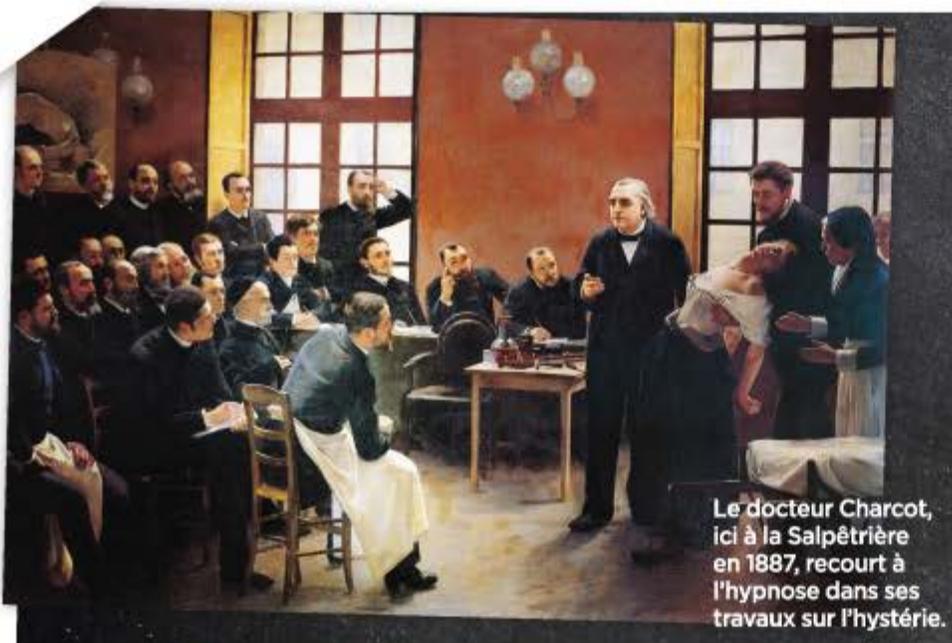
clinique est à peine entamée, l'anatomopathologie est balbutiante, les médicaments se réduisent souvent à des tisanes et des potions (parfois efficaces) ou diverses médications. La plupart des médecins laissent la nature faire son œuvre en l'aidant par des pratiques fondées sur l'idée d'expulsion de la maladie, d'évacuation des humeurs (saignées, purges, sangsues...). Quant aux opérations, elles sont fort dangereuses. Dans tous les cas, la guérison est incertaine. La théorie médicale qui sous-tend le magnétisme animal apparaît à l'inverse simple et compréhensible par tous », explique l'historienne Nicole Edelman, maître de conférences honoraire à l'université Paris-Ouest Nanterre.

### DANGEREUX POUR LES MŒURS

Quoi qu'il en soit, le magnétisme animal se transforme peu à peu en un véritable fait de société. Mesmer forme des praticiens. Dans les faits, il monnaye chèrement sa technique à ceux qui le désirent (et peuvent se le permettre), médecins ou non. En 1783, il fonde avec quelques-uns la Société de l'harmonie universelle à Paris pour l'enseignement et la diffusion du magnétisme animal.

Des filiales voient le jour en province mais aussi en Europe et aux États-Unis.

Apprécié du public, le mesmérisme se heurte pourtant à l'hostilité de la médecine officielle et traditionnelle. Celle-ci, « déjà prise dans des conflits internes, redoute surtout de perdre son pouvoir », note l'historienne. Certains craignent aussi pour la moralité publique. Car la clientèle de Mesmer est essentiellement féminine et la proximité des corps durant les séances avec le thérapeute fait jaser. Alerté, Louis XVI nomme en mars 1784 une commission d'enquête composée de médecins de la faculté de Paris et de membres de l'Académie des sciences – parmi lesquels Lavoisier, Benjamin Franklin, Antoine-Laurent de Jussieu et Jean-Sylvain de Bailly – afin de statuer sur l'existence de ce fluide magnétique. Verdict : il n'existe pas et « l'imagination sans magnétisme produit des convulsions (...) Le magnétisme sans l'imagination ne produit rien ». En avril, une seconde commission constituée de membres de la Société royale de médecine aboutit à des conclusions similaires. Dans un rapport secret destiné au roi, elle affirme en outre que « le traitement magnétique ne peut être que dangereux pour les mœurs ». La pratique du magnétisme



Le docteur Charcot, ici à la Salpêtrière en 1887, recourt à l'hypnose dans ses travaux sur l'hystérie.

## LE SOMNAMBULISME MAGNÉTIQUE RÉINTÈGRE EN 1843 LA SCIENCE ANGLAISE

animal n'est pourtant pas interdite. Affecté, Mesmer quitte Paris en 1785 pour se réfugier en Angleterre, puis en Suisse où il finira ses jours en 1815. Relégué au rang de pseudoscience, le mesmérisme ne disparaît pas pour autant du paysage. Il se transforme. Au moment même où les deux commissions statuent, l'un des disciples de Mesmer, Armand Marie Jacques de Chastenot, marquis de Puységur, grand aristocrate et officier général d'artillerie, constate en magnétisant l'un de ses valets de ferme dans son domaine de Buzancy qu'il peut le plonger dans un état très particulier de sommeil lucide qu'il nomme le « somnambulisme magnétique ». Il vient de découvrir par hasard une forme d'hypnose. Il pense que cet état, dans lequel le malade dit qu'il peut voir l'intérieur de son corps et ses pathologies, est provoqué par le fluide magnétique (voir l'encadré ci-dessous). « Ce somnambulisme provoqué interroge nombre de médecins par les effets positifs qu'il a, en particulier analgésiques, mais

aussi par le savoir que les malades en cet état paraissent posséder sur eux-mêmes. Pendant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, certains médecins soignent avec succès des « maladies nerveuses » (paralysies, hystérie, convulsions...) et des expériences sont pratiquées en hôpital », souligne Nicole Edelman. Différentes commissions médicales tentent alors de comprendre cet état où la conscience du sujet est modifiée, où le malade acquiert une lucidité exceptionnelle sur lui-même. Sans trouver de réponse, les instances académiques affirment en 1840 que « ça n'existe pas » et qu'elles ne s'en occuperont plus. L'histoire leur donnera tort. Les thérapies magnétiques finissent par être marginalisées. Surtout, la mise de côté du somnambulisme magnétique par les scientifiques laisse la porte ouverte aux croyances. « La renaissance de la voyance dès 1784 puis de la médiumnité et du spiritisme en 1857 est directement liée au somnambulisme magnétique », affirme l'historienne. Celui-ci réintègrera pourtant la science officielle à partir de 1843 en Angleterre suite aux expériences du chirurgien britannique James Braid. Ce scientifique provoque chez les gens ce qu'il nomme « hypnose » ou « sommeil nerveux », par la fixation du regard sur un objet brillant, en l'occurrence un miroir tournant. En France, il faut attendre 1882 et les travaux du neurologue parisien Jean-Martin Charcot pour que l'hypnose réintègre la médecine. Il affirme alors qu'elle est une sorte d'hystérie expérimentale grâce à laquelle il peut explorer les états nerveux de l'hystérie et en particulier les paralysies psychiques. Et c'est ainsi qu'il montre que, sous hypnose, les hystériques atteints d'une paralysie pouvaient retrouver leur liberté de mouvement. Au même moment, à Nancy, le médecin hospitalier Hippolyte Bernheim considère l'hypnose comme un état provoqué par la suggestion et pouvant avoir un usage thérapeutique. « Jusqu'alors, ces médecins observaient d'abord le corps de leurs malades sans entendre leurs paroles. Freud, qui observera à la fois les hystériques suivies par Charcot puis les malades traités par Bernheim portera des conclusions différentes, conclut Nicole Edelman. C'est alors une autre histoire de l'hypnose qui commence.

Fabienne Lemarchand

### Aux sources de l'hypnose

**A**u printemps 1784, le marquis de Puységur magnétise Victor Race, un paysan de 23 ans atteint d'une fluxion de poitrine. À sa grande surprise, le jeune homme plonge dans un sommeil profond sans les convulsions habituelles. Plus surprenant encore, dans cet

état de « somnambulisme magnétique », il affiche des facultés nouvelles. Les yeux fermés, Victor parle, dit voir à l'intérieur de son propre corps, diagnostique son mal, précise comment le guérir. Esprit simple lorsqu'il est éveillé, Victor devient dans cet état d'une lucidité incroyable.

Le marquis de Puységur, adepte du mesmérisme, attribue ce changement à l'action du magnétiseur et du fluide subtil. Il reproduira l'expérience avec d'autres patients et publiera en 1786 ses *Mémoires et Suite des mémoires sur la découverte du magnétisme animal*. **F. L.**

#### À LIRE

- Robert Darnton, *La fin des Lumières. Le mesmérisme et la révolution*. Odile Jacob, 1995.
- Bruno Bellhoste, Nicole Edelman (sous la direction de), *Mesmer et mesmérismes : le magnétisme animal en contexte*. Éd. Omniscience, à paraître en 2015.



Du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> s., 13 millions d'Africains, embarqués de force, ont alimenté en main-d'œuvre les colonies. (Carte de l'Afrique de l'Ouest; colliers d'esclaves, v. 1790.)

# *Lumières sur la traite et l'esclavage*

La traite des esclaves n'est jamais aussi florissante qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais en même temps émerge un courant anti-esclavagiste. Paradoxe du siècle des Lumières ?

Alors que l'on débat, en France, de la légitimité de l'esclavage, la traite des Noirs prospère. (À dr., *Le commerce de l'Amérique à Marseille.*)



## Chronologie

- 1777  
Première abolition de l'esclavage dans le Vermont (États-Unis).
- 1793  
Le commissaire de la République Sonthonax abolit l'esclavage dans la possession française de Saint-Domingue.
- 1794  
La Convention vote l'abolition de l'esclavage dans les autres colonies françaises.
- 1802  
Bonaparte rétablit la traite et l'esclavage conformément aux lois en vigueur en France avant 1789.
- 1807  
Le Parlement anglais vote l'abolition de la traite
- 1815  
Congrès de Vienne: les principales puissances européennes s'engagent à mettre fin à la traite négrière. Mais elle se poursuit clandestinement.
- 1833  
Promulgation de l'Abolition Bill qui prévoit une abolition progressive de l'esclavage dans les colonies britanniques.
- 1848  
Abolition de l'esclavage en France sous l'impulsion de Victor Schœlcher.
- 1865  
Abolition de l'esclavage dans l'ensemble des États-Unis à la suite de la guerre de Sécession.



1787: à Londres, un sceau abolitionniste remue l'opinion. « Ne suis-je pas un homme et un frère ? » L'emblème traversera les frontières.



1. Port et Haute de la Rochelle 5. Tour de S<sup>t</sup> Sauveur  
2. Tour du Farre 6. Tour de S<sup>t</sup> Nicolas  
3. Tour de la Chaise 7. Tour de Marillat  
4. Tour de S<sup>t</sup> Yon 8. Temple neuf

La Ville de la ROCHELLE, Capitale du Pays d'Aunis

faç. par Aublet, avec Privilège du Roy

9. le Gaubus  
10. Marais Salés  
11. Porte S<sup>t</sup> Nicolas  
12. Radoub du Dog

La Rochelle est au XVIII<sup>e</sup> siècle un des trois grands ports négriers de France avec Nantes et Bordeaux.



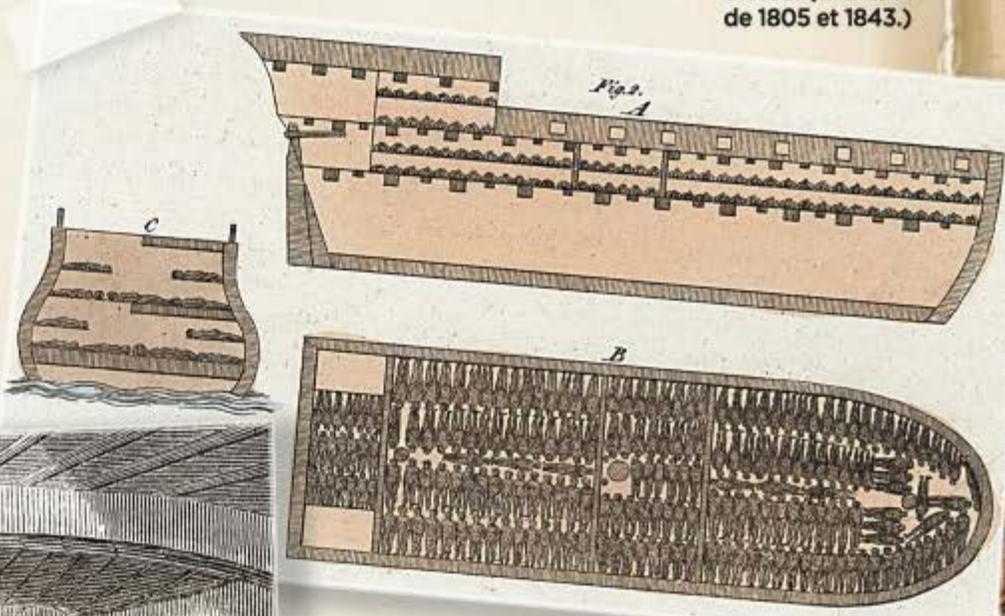
produits manufacturés et de commercer avec un autre partenaire que la métropole. Ainsi, la mélasse est transformée en sucre dans les raffineries européennes, qui est ensuite vendu dans l'Europe entière... jusqu'à la cour de Russie. Ce commerce dit « triangulaire », établi entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, est à son apogée au XVIII<sup>e</sup> siècle. « Cette subtile interpénétration des intérêts a fait longtemps la force et l'argumentaire des négriers. Beaucoup de gens sont intéressés par la traite : de l'armateur au négociant en passant par le petit artisan qui finance en partie les expéditions par l'achat d'actions dont il espère un bénéfice », fait remarquer Marcel Dorigny, maître de conférences en histoire à l'université Paris-VIII.

**ESCLAVE PAR NATURE ?**

L'esclavage n'existe pas sur le sol métropolitain. En revanche, la traite et l'esclavage sont légaux et codifiés dans les colonies depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. « L'Édit du Roy touchant la Police des Isles d'Amérique française », rédigé sous l'autorité de Colbert, plus connu sous le nom de Code noir (1685), fixe à l'écrit les pratiques coutumières. Ce texte désigne l'esclave comme un « bien meuble » appartenant à son maître, mais vise aussi, dans une certaine mesure, à le protéger en lui évitant les châtiments les plus durs et la mort sans jugement. Les maîtres doivent s'en remettre, pour ces affaires, à une juridiction royale. Hélas, la réalité est plus complexe, car le Code noir est peu respecté en pratique : « J'ai à reprocher aux tribunaux d'avoir fermé les yeux sur l'abus affreux que font les habitants de l'autorité qu'ils ont sur leurs esclaves », écrit en 1785 le gouverneur général de Saint-Domingue au gouvernement. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'esclavage est considéré comme « naturel ». Il a d'ailleurs existé,

souligne-t-on, dans toutes les civilisations et à toutes les époques. Aristote n'écrivait-il pas déjà, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que chaque individu a une place définie dans un monde harmonieux et hiérarchisé, les esclaves compris ? Noé ne condamnerait-il pas, dans la Bible, le fils de Cham à devenir l'esclave de ses frères ? Cette conception n'est pas remise en cause par l'Église. « On peut licitement avoir des esclaves et s'en servir ; cette possession et ce service ne sont ni contraires à la loi naturelle, ni à la loi divine écrite, ni même à la loi de l'Évangile », écrit le théologien français Bellon de Saint-Quentin dans sa *Dissertation sur la traite et le commerce des Nègres* de 1740. Cette conception de l'esclavage comme phénomène naturel va de pair avec l'idée, plus ou moins implicite, de hiérarchie des « races » humaines. L'administration s'inquiète même de l'augmentation des gens de couleur libres vivant en France. Une enquête, menée en 1777 en dénombre environ 3500 à Paris, 700 à Nantes et 350 à Bordeaux. La loi se fait alors plus répressive, obligeant le maître à déclarer l'entrée de l'esclave affranchi en métropole, et excluant les enfants nés d'alliances interraciales des charges royales

Dans les navires négriers, on optimise l'espace en entassant les esclaves. La mortalité est élevée. (Gravures de 1805 et 1843.)



Un journal, daté de 1780, annonce la vente prochaine d'esclaves « en bonne santé » venus de Windward Coast (Côte d'Ivoire et Guinée).

**TO BE SOLD** on board the Ship *Bance Island*, on tuesday the 6th of May next, at *Abley-Ferry*, a choice cargo of about 250 fine healthy **NEGROES**, just arrived from the Windward & Rice Coast. —The utmost care has already been taken, and shall be continued, to keep them free from the least danger of being infected with the **SMALL-POX**, no boat having been on board, and all other communication with people from *Charles-Town* prevented. *Aulin, Laurens, & Appleby.*

FLORILEGIUS - LEEIMAGE / MARY EVANS - RUE DES ARCHIVES / THE ART ARCHIVE - CULVER PICTURES



Près de 95% des expéditions de la traite sont organisées dans un triangle incluant les ports de Liverpool, Bordeaux et Amsterdam

Pour protéger les intérêts de la métropole, la transformation du sucre, initiée dans les colonies, est finalisée dans les raffineries européennes.



Vente d'esclaves à New York. (Gravure de 1750.)



Île d'Antigua aux Antilles: les esclaves affluent des côtes africaines pour travailler dans les plantations de canne à sucre.

jusqu'à la quatrième génération. Le secrétaire d'État à la marine (chargé des colonies), le marquis de Boynes, écrit ainsi en 1772: « Il ne faut pas se dissimuler que les gens de couleur seront toujours les ennemis des Blancs. » La crainte du mélange des sangs dans des unions mixtes légitime l'esclavage dans le discours des élites politiques.

**TOUS ÉGAUX À LA NAISSANCE?**

Qu'en est-il des philosophes des Lumières? Dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, Montesquieu, Raynal, Diderot ou Voltaire condamnent violemment l'idée que l'esclavage relève de la nature, martelant que les hommes sont égaux à la naissance et qu'aucun homme ne peut appartenir à un autre. L'importance de cette critique de l'esclavage par les philosophes des Lumières est controversée depuis les années 1980. Louis Sala-Molins, juriste et universitaire, auteur du *Code noir ou le calvaire de Canaan* (PUF, 1987), ou l'essayiste Christian Delacampagne, auteur d'*Une histoire*

de l'esclavage (Livre de Poche, 2008), dénoncent les tergiversations des philosophes des Lumières, leur manque de courage et le caractère raciste de leurs écrits. À l'appui de cette thèse, vient par exemple le fait que si Montesquieu condamne le principe de l'esclavage, il dit le comprendre dans certains contextes politiques et géographiques. Le philosophe développe ainsi une théorie des climats selon laquelle des hommes libres ne pourraient pas travailler sous des climats chauds: « Il y a des pays où la chaleur énerve le corps et affaiblit si fort le courage que les hommes ne sont portés à un devoir pénible que par la crainte du châtement: l'esclavage y choque donc moins la raison. » Montesquieu en appelle à la pitié et à la miséricorde, c'est-à-dire à l'amélioration de leur sort, mais ne propose pas pour autant l'abolition. Autre exemple de cette ambivalence: le chevalier Louis de Jaucourt écrit dans l'article « Traite des Nègres » de l'*Encyclopédie*: « Que les colonies européennes soient donc plutôt détruites, que de faire tant de malheureux », tout en ajoutant que l'industrie qui bénéficie des productions coloniales est source d'abondance.

Pour d'autres spécialistes, ces reproches adressés aux philosophes des Lumières sont anachroniques. Jean Mondot, professeur émérite d'études germaniques à l'université Bordeaux-III, souligne par exemple qu'« il est nécessaire de distinguer les réalités du temps et un courant de pensée en construction, celui des Lumières. Kant interrogé en 1784 sur son siècle répond qu'il n'est pas encore éclairé, mais qu'il en est au stade de la diffusion des Lumières ».

### L'ANGLETERRE ABOLITIONNISTE

Dans son livre de référence, *Lumières et esclavage* (Éd. André Versaille, 2008), Jean Ehrard, professeur émérite de littérature à l'université de Clermont-Ferrand, distingue trois phases dans l'évolution du rapport entre « esclavage » et « conscience morale des Lumières » : l'indifférence, la gêne et la révolte. L'étape de l'indifférence s'expliquerait par une méconnaissance de la réalité des colonies où aucun des philosophes n'est allé, et par la multitude de débats politico-religieux qui traversent le siècle. La gêne se manifesterait dans des écrits, comme ceux de Montesquieu, qui peuvent nous paraître contradictoires, mais qui témoignent en fait d'une pensée en construction. Les écrits des hommes des Lumières reflètent aussi les préjugés de leur temps. La troisième phase, la révolte, s'inscrirait dans le processus abolitionniste, porté par les idées des Lumières, né en Angleterre

*En France, plutôt que la Déclaration des droits de l'homme, c'est la révolte des esclaves qui vaincra la traite*

et en Amérique vers 1770. « Pour les abolitionnistes, la traite – c'est-à-dire le commerce des Noirs – doit être abolie pour que l'esclavage s'éteigne graduellement en deux ou trois générations. Si la traite disparaît, les esclaves seront mieux traités, travailleront plus, et se reproduiront. Leur nombre croissant permettra d'établir une paysannerie noire libre et éduquée », explique Marcel Dorigny.

En Angleterre, le mouvement abolitionniste travaille l'opinion, et ce jusque dans les hautes sphères de l'État. Animé par certains courants du protestantisme comme les Quakers, il fonde en 1787 la *Société pour l'abolition du commerce des esclaves*. Des pétitions, destinées au Parlement, sont signées par des dizaines de milliers de personnes, montrant une opinion publique favorable à l'abolition de la traite qui sera votée en 1807. Le vote de l'abolition graduelle de l'esclavage suivra en 1833.

En France, les débats sont moins vifs qu'en Angleterre du fait de la censure, mais la question de l'esclavage n'est pas inconnue de l'opinion publique : avant la réunion des états généraux de mai 1789 certains cahiers de doléances de la France du Nord,

partie la plus alphabétisée du pays, condamnent le principe de l'esclavage. Les écrits des philosophes ont donc eu une influence sur l'opinion malgré la censure qui rendait difficile leur diffusion. Le mouvement abolitionniste animé par la *Société des Amis des Noirs* créée en 1788, dont sont membres Brissot, Condorcet, Mirabeau, La Fayette, et l'abbé Grégoire, multiplie les publications et les interventions auprès du gouvernement. Pourtant, ce n'est pas la Déclaration des droits de l'homme de 1789 qui viendra à bout de la traite, ni les théories des physiocrates qui voient dans l'esclavage un frein au progrès économique et technique, mais l'action des esclaves eux-mêmes lors de la révolte de Saint-Domingue (1791-1793). Elle coïncide avec le début de la guerre contre l'Angleterre et l'Espagne, qui convoient toutes deux la « Perle des Antilles ». Pour faire face à l'urgence, le Commissaire de la République Sonthonax décide de sa propre initiative d'abolir l'esclavage à Saint-Domingue le 29 août 1793. « *La France vous fait libre, défendez-la!* », lance-t-il aux esclaves révoltés, qui représentent 89 % de la population. La Convention entérine cette décision en abolissant l'esclavage dans les autres colonies françaises le 16 pluviôse an II (4 février 1794). Il sera rétabli sous le Consulat en 1802 avant d'être définitivement aboli en 1848 sous la II<sup>e</sup> République.

Hélène Staes

1791: la révolte de Saint-Domingue (Haïti) met l'île à feu et à sang. Elle aboutira à l'abolition de l'esclavage.



**À LIRE**

• Marcel Dorigny, Bernard Gainot, *Atlas des esclavages*. Autrement, 2006  
• Jean Mondot (sous la dir. de), *L'esclavage et la traite sous le regard des Lumières*. Centre Interdisciplinaire bordelais d'étude des Lumières, 2004.

**À VOIR**

• Musée d'histoire de Nantes et le Mémorial de l'abolition de l'esclavage.  
• Musée d'Aquitaine à Bordeaux



*Les Français aux Indes. Ce Nègre par Le Français. Ce La hôte Nègre qui fut Le Différent.*



27 avril 1848: l'esclavage est définitivement aboli sous la II<sup>e</sup> République. (Peinture de F.-A. Biard; à g., Jean-Baptiste Belley, premier député noir français, par A.-L. Girodet, 1798.)

26 août 1789: la Déclaration des droits de l'homme statue que tous les hommes sont égaux devant la loi. L'estampe de 1793 reprend les vers de Voltaire: « Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance c'est la seule vertu qui fait la différence. »

## L'invention de la race

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que « le racisme à l'encontre des Noirs est introduit en France métropolitaine, du fait des planteurs des îles mais aussi d'une administration royale de plus en plus soucieuse d'éviter la "corruption du sang", c'est-à-dire les unions mixtes », écrit l'historien Olivier Pétré-Grenouilleau dans

L'histoire de l'esclavage (Plon, 2008). Voltaire, Kant, Montesquieu reconnaissent l'existence de différents groupes humains, mais ne les hiérarchisent pas, contrairement au courant esclavagiste qui les classifie. « Le préjugé de couleur est une conséquence de l'esclavage, pas une cause. C'est par conséquent un phénomène tardif »,

insiste Marcel Dorigny. Ce discours propagé par les esclavagistes évoluera au XIX<sup>e</sup> siècle. Il se transformera en théorie raciste à prétention scientifique sous la plume d'idéologues comme Arthur de Gobineau dans son volumineux *Essai sur l'inégalité des races humaines* paru entre 1853 et 1855. H. S.

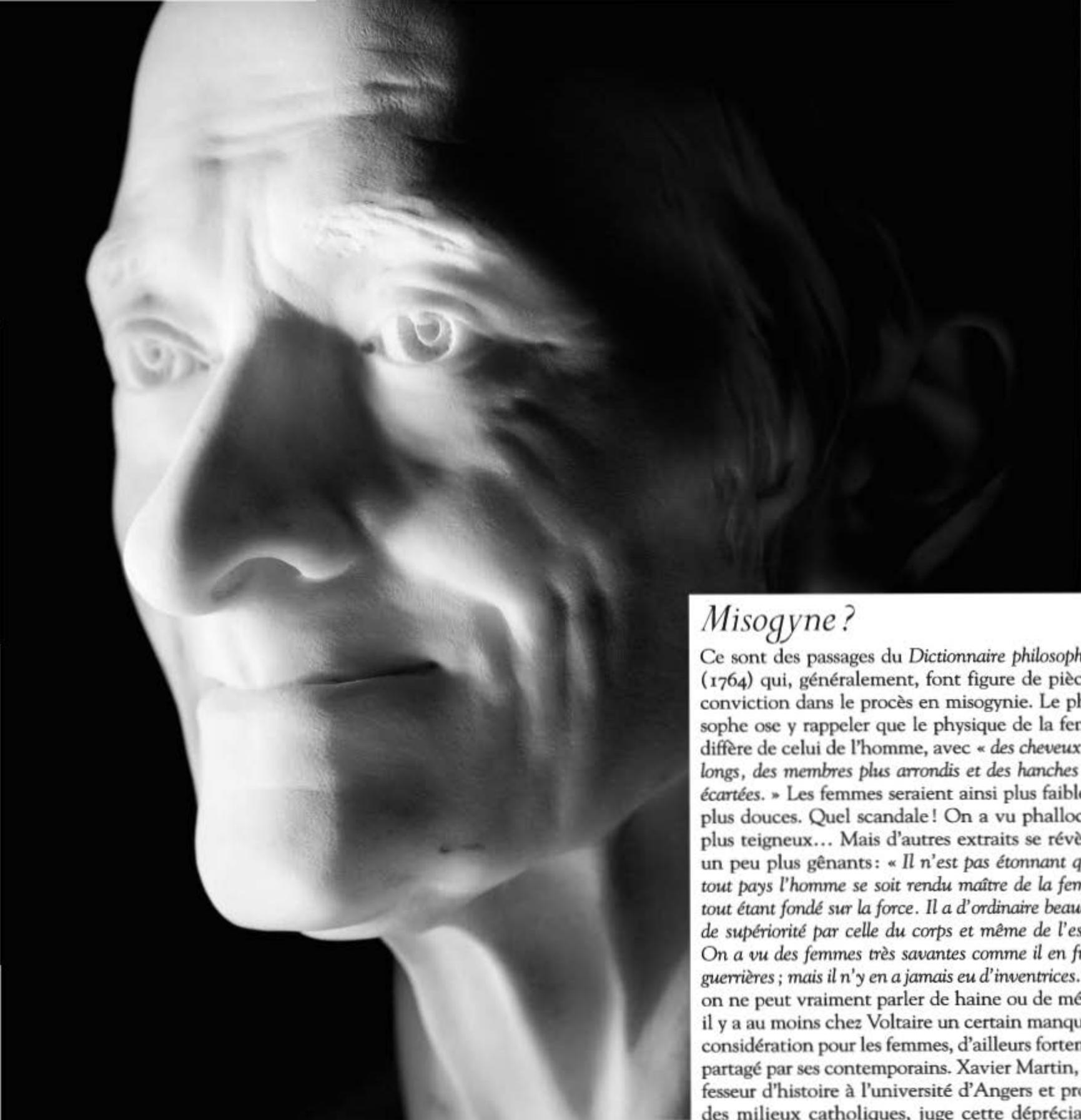
# Voltaire en clair-obscur

Cette icône de la philosophie des Lumières,  
cette conscience libre dévouée à la tolérance fut-elle  
vraiment un esclavagiste homophobe qui détestait  
les juifs, les musulmans et les femmes ?



Ah notre bon vieux Voltaire !

Référence fondatrice de la Révolution, icône et gloire de la Nation, sanctifiée au firmament du panthéon républicain ! Dans ces moments troublés où l'actualité fait un curieux écho à ses leçons de tolérance et d'humanisme, on aime se pelotonner au pied de cette immense figure d'intellectuel engagé envers et contre tout au service de la justice, de la vérité et de la liberté de penser. Depuis longtemps, le géant des Lumières et ses idées ont été contestées ou récusées. Mais ces dernières années, plusieurs portraits à charge ont jeté le trouble sur l'homme et ses convictions. L'apôtre de la tolérance, l'ennemi déclaré du fanatisme, serait en fait un infâme misogyne doublé d'un homophobe assumé. Plus sordide encore, celui qu'on donne en exemple à la belle jeunesse de nos écoles, se révèle le pire des antisémites et des islamophobes et aurait même fondé une partie de sa fortune sur le commerce négrier ! La République s'en étrangle. On rencontre des phrases insupportables, des commentaires nauséabonds, des textes scolaires savamment expurgés de leurs parties honteuses... Voltaire, par le biais d'une hypocrisie rarement égalée, afficherait-il en fait le mépris du genre humain en général et de certaines communautés en particulier ? Chercheurs, intellectuels, polémistes... ils sont nombreux à vouloir s'écarter des idées reçues de l'académisme universitaire, à vouloir abattre des statues trop rutilantes quitte à ne regarder que leurs travers et défauts. « Attention à ne pas appliquer un point de vue contemporain à une pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle, corrige François Bessire professeur de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'université de Rouen et président de la société Voltaire. Voltaire n'échappait pas totalement aux préjugés de son époque et beaucoup de ces accusations relèvent de l'anachronisme. » Par ailleurs, c'était un polygraphe, auteur de drames, poèmes, romans, nouvelles philosophiques, œuvres historiographiques, critiques littéraires et dramatiques sans compter une correspondance de quelque 20 000 lettres. Il a écrit pendant plus de 65 ans et une âme mal intentionnée, loin d'appréhender la pensée de l'auteur dans la durée et dans le contexte de l'époque, pourrait être tentée d'isoler quelques phrases bien senties, de rentrer dans le petit jeu perfide des phrases mutilées et des découpes malhonnêtes. Il est important de garder cette éventualité à l'esprit lorsqu'on passe en revue les différents chefs d'accusation.



## Misogyne ?

Ce sont des passages du *Dictionnaire philosophique* (1764) qui, généralement, font figure de pièces à conviction dans le procès en misogynie. Le philosophe ose y rappeler que le physique de la femme diffère de celui de l'homme, avec « *des cheveux plus longs, des membres plus arrondis et des hanches plus écartées.* » Les femmes seraient ainsi plus faibles et plus douces. Quel scandale ! On a vu phalocrate plus teigneux... Mais d'autres extraits se révèlent un peu plus gênants : « *Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu maître de la femme, tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps et même de l'esprit. On a vu des femmes très savantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.* » Si on ne peut vraiment parler de haine ou de mépris, il y a au moins chez Voltaire un certain manque de considération pour les femmes, d'ailleurs fortement partagé par ses contemporains. Xavier Martin, professeur d'histoire à l'université d'Angers et proche des milieux catholiques, juge cette dépréciation de la femme comme récurrente dans la carrière de Voltaire : « *Il reconnaît volontiers des femmes intelligentes, des femmes savantes, mais alors il les masculinise, comme Catherine II ou Mme du Châtelet dont il dira en guise d'épithète "J'ai perdu un ami de 25 années, un grand homme qui n'avait de défaut que d'être une femme". Il a par ailleurs dans un ouvrage tardif, Le prix de la Justice et de l'Humanité, exprimé sa volonté de dépenaliser le viol.* » L'ouvrage publié en 1777 dans un souci d'allègement des peines propose en effet un article XV lapidaire où Voltaire rappelle qu'un fourreau agité ne permet pas à l'épée de rentrer. En clair, si une femme a été violée, c'est qu'elle a été plus ou moins consentante. Et de conseiller vivement aux tribunaux d'ignorer ce type de plainte !



## *Homophobe ?*

Les textes évoquant l'homosexualité sont nombreux dans l'œuvre de Voltaire. De *l'Anti-Giton* (1714) à *la Défense de mon oncle* (1767) en passant par *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), tous égratignent les « turpitudes sodomites ». Il ne fait aucun doute que l'homosexualité masculine a toujours été pour Voltaire « un sujet honteux et dégoûtant », un « attentat infâme contre la nature ». Plus proche d'un théologien du Moyen Âge sur ce thème que d'un philosophe des Lumières, il en vient même à minimiser l'importance de ce type de relations dans la Grèce antique. Un jugement assez paradoxal sachant qu'il a connu dans son entourage de nombreux homosexuels, comme l'écrivain Thieriot ou le roi de Prusse Frédéric II dont il a été le protégé, et qu'à l'époque les élites étaient plutôt complaisantes sur les amours entre partenaires de même sexe. Mais Voltaire est un déiste, il adhère à la notion d'ordre naturel créé par un être suprême et l'homosexualité lui apparaît comme une atteinte à cet ordre naturel. « C'est une loi qui anéantirait le genre humain si elle était observée à la lettre », se désole-t-il dans le *Dictionnaire philosophique*. La tolérance de Voltaire s'évanouit lorsque la survie de l'espèce lui semble en jeu.

→ 1694

Naissance à Paris, fils de notaire mais plus tard persuadé d'avoir été engendré par un mousquetaire lettré.

→ 1711-1717

Jeunesse tapageuse après de médiocres études de droit. Fait le poète mondain dans les salons et les châteaux.

→ 1717

Emprisonné à la Bastille pendant 11 mois pour des vers moquant le Régent.

→ 1726-1728

Contraint à l'exil en Angleterre. Goûte à l'esprit de liberté de la société anglaise.

→ 1729-1733

Fait fortune à la loterie et fait fructifier son argent par divers placements.

→ 1734

Devient l'amant de Mme Du Châtelet qui lui apprend à devenir un vrai philosophe. Publie les *Lettres philosophiques* où il s'en prend au régime de droit divin.

→ 1745-1746

Entre à l'Académie française. *Zadig*, réflexion sur la liberté de l'être et le déterminisme, le contraint à l'exil.

→ 1750-1753

Séjourne en Prusse, invité de Frédéric II.

→ 1758

S'installe à Ferney, près de la frontière suisse.

→ 1759

Publie *Candide*, pamphlet contre l'intolérance, les guerres et les injustices.

→ 1761-1765

S'empare des affaires Galas et Sirven pour plaider la cause de la liberté de conscience en faveur des protestants.

→ 1764

Le *Dictionnaire philosophique* illustre son combat pour la diffusion du savoir.

→ 1778

Revient triomphalement à Paris mais son succès l'épuise. Alors qu'il se sent mourir, il appelle un prêtre! Il meurt le 30 mai.

### Islamophobe?

Dans sa pièce de théâtre *Le fanatisme de Mahomet* (1742), il accuse le prophète d'être « le plus criminel de tous les tyrans », « de répandre le fanatisme et la sédition » et considère le Coran comme « un livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page ». On a connu des *fatwa* pour bien moins que ça! « L'Islam n'intéressait personne à l'époque, c'était juste une façon de critiquer la religion catholique par des voies détournées », explique François Bessire. Pour échapper à la censure, dirigée alors par le redoutable Crébillon, Voltaire mène sa charge contre le fanatisme mahométan alors qu'il cible en filigrane celui des catholiques. Dans *Voltaire et l'islam* (éd. Al Bouraq, 2012), Djavâd Hadidi raconte comment le philosophe a par la suite essayé de comprendre cette religion de manière objective, en puisant dans la documentation de son temps. Selon ce lettré iranien, il est peu à peu séduit par l'austérité, l'ouverture d'esprit d'un islam désincarné qu'il oppose à l'intolérance et aux absurdes excès des chrétiens. Voltaire conquis par la religion islamique, c'est peut-être aller un peu loin. Mais il n'en reste pas moins admiratif du prophète, conquérant et politique hors pair: « Ce fut certainement un grand homme [...] il vainquit toujours (...) il joua le plus grand rôle qu'on puisse jouer sur terre », écrit-il en 1763.

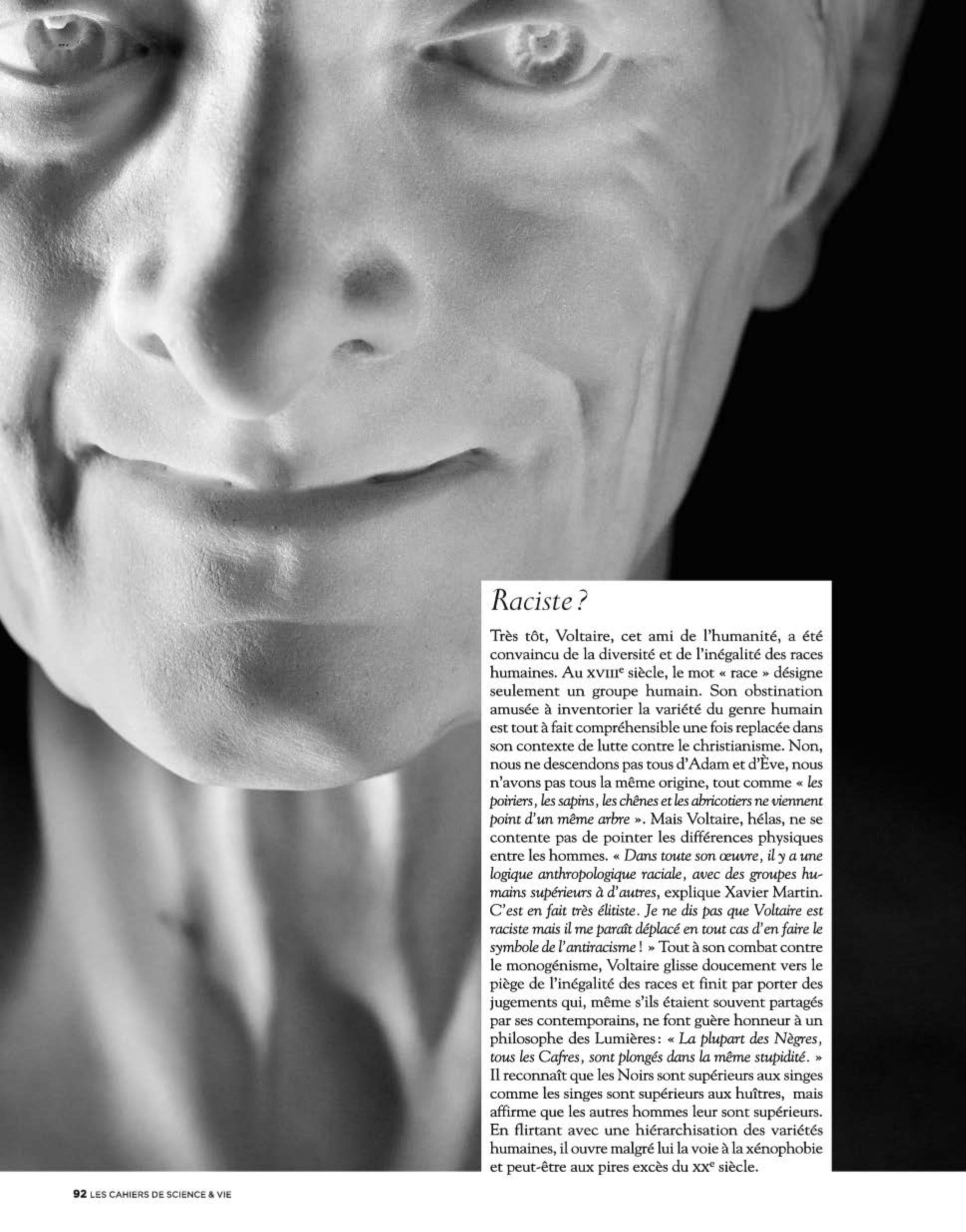
#### À LIRE

- Pierre Milza, *Voltaire*. Perrin, 2007.
- Xavier Martin, *Voltaire méconnu. Aspects cachés de l'humanisme des Lumières*. Ed. Dominique Martin Morin, 2006.
- André Glucksmann, *Voltaire contre-attaque*. Robert Laffont, 2014.

## Antisémitisme ?

Il y a, c'est indéniable, des textes particulièrement insupportables au lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle, dont ont été purgés la plupart des éditions récentes. Certains esprits enflammés évoquent un « complot républicain » pour expliquer ces discrets escamotages. Sans pousser jusque-là, certains passages auraient du mal à être lus dans les collèges sans précautions ou longs préambules. C'est « *la nation la plus détestable qui ait jamais souillé la terre* », assène-t-il dans l'article « Tolérance » du *Dictionnaire philosophique*. Il s'étonne et s'indigne des mœurs des juifs, les fait passer pour des barbares, des cannibales, des « *égorgeurs sans miséricorde* », « *rampant dans le malheur, toujours avides du bien d'autrui* », « *une horde vagabonde, ignorante et grossière* ». « *Des ennemis du genre humain* », conclut-il dans la *Défense de mon oncle*. Certains historiens comme Léon Poliakov (1910-1997) font même le lien entre les propos de Voltaire – selon lui « le pire antisémite français du XVIII<sup>e</sup> siècle » – et l'antisémitisme nazi ! En 1942, le professeur ultra-collaborationniste Henri Labrousse publie une anthologie de 262 pages de Voltaire intitulée sobrement *Voltaire antijuif*. « *Ce n'est pas parce que certaines phrases de Voltaire nous font mal que nous devrions le confondre dans la tourbe des persécuteurs* », rappelle l'historien Roland Desné. Car en y regardant bien, le philosophe ne parle pratiquement pas des juifs de son siècle qu'il ne connaît guère. Ses diatribes ne concernent que les Hébreux de l'Ancien Testament, cette Bible qu'il abhorre et sur laquelle s'est fondé le christianisme. En invectivant les juifs anciens et leurs superstitions, il tente de ruiner dans ses fondations la tradition judéo-chrétienne. Il est important ici de revenir sur le sens des mots. Si Voltaire critique les croyances juives d'un point de vue philosophique et religieux et peut à ce titre être taxé d'antijudaïsme, il ne saurait être antisémite, c'est-à-dire partisan d'une idéologie raciale qui justifierait des mesures discriminatoires contre les juifs. Car toutes ces calomnies lancées contre les Hébreux ne l'empêchent nullement de dénoncer les pogroms et d'en appeler à la tolérance pour les juifs de son temps.





## *Raciste ?*

Très tôt, Voltaire, cet ami de l'humanité, a été convaincu de la diversité et de l'inégalité des races humaines. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mot « race » désigne seulement un groupe humain. Son obstination amusée à inventorier la variété du genre humain est tout à fait compréhensible une fois replacée dans son contexte de lutte contre le christianisme. Non, nous ne descendons pas tous d'Adam et d'Ève, nous n'avons pas tous la même origine, tout comme « *les poiriers, les sapins, les chênes et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre* ». Mais Voltaire, hélas, ne se contente pas de pointer les différences physiques entre les hommes. « *Dans toute son œuvre, il y a une logique anthropologique raciale, avec des groupes humains supérieurs à d'autres*, explique Xavier Martin. *C'est en fait très élitiste. Je ne dis pas que Voltaire est raciste mais il me paraît déplacé en tout cas d'en faire le symbole de l'antiracisme !* » Tout à son combat contre le monogénisme, Voltaire glisse doucement vers le piège de l'inégalité des races et finit par porter des jugements qui, même s'ils étaient souvent partagés par ses contemporains, ne font guère honneur à un philosophe des Lumières : « *La plupart des Nègres, tous les Cafres, sont plongés dans la même stupidité.* » Il reconnaît que les Noirs sont supérieurs aux singes comme les singes sont supérieurs aux huîtres, mais affirme que les autres hommes leur sont supérieurs. En flirtant avec une hiérarchisation des variétés humaines, il ouvre malgré lui la voie à la xénophobie et peut-être aux pires excès du XX<sup>e</sup> siècle.

## Esclavagiste ?

Là encore, certains propos glacent le sang. À lire dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* : « On nous reproche ce commerce [l'esclavage]. Un peuple qui trafique ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur. Ce négoce démontre notre supériorité, celui qui se donne un maître était né pour en avoir. » Et plus loin : « Pourquoi ce nègre se vend-il ? Ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? Il m'appartient, quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit. Y a-t-il là de quoi s'étonner ? Traitons-nous mieux nos soldats ? » Mais il s'agit ici de ne pas se laisser rebuter par ces paroles terribles, de passer outre et d'aller jusqu'au bout de la pensée voltairienne : si les Noirs sont esclaves, c'est parce que certains de leurs chefs les vendent aux négriers Européens. Voltaire ne croit pas au mythe du « bon sauvage », il refuse d'infantiliser les Africains ou d'en faire des irresponsables. Ses détracteurs insistent sur ses investissements spéculatifs dans des opérations de traite d'esclaves. Une lettre dans laquelle il remercie un négrier de Nantes de lui avoir fait gagner 600 000 livres est souvent mise en avant pour preuve de son insolente hypocrisie. Mais le document a été forgé de toutes pièces au XIX<sup>e</sup> siècle. Voltaire n'en était pas moins un redoutable homme d'affaires. Il aime l'argent et il en gagne, grâce à sa plume, grâce aux princes qui le gâtent, mais aussi grâce à ses paysans de Ferney, aux prêtres qu'il accorde à des taux d'usure aux membres de l'aristocratie ou à ses placements parfois douteux.

Ce bonhomme avide de gloire et de richesses, cet éternel acariâtre qui se méfie du peuple, n'hésite pas à calomnier ses adversaires et se démène parfois pour les faire embastiller, paraît bien peu sympathique. Il ne correspond pas à cette image du pur esprit soustrait aux contingences matérielles et aux tentations de ce bas-monde que nous a vendu la République. « Voltaire a toujours été très visible, très exposé, élu en premier par la Révolution pour rentrer au Panthéon, transformé en un saint laïque par la III<sup>e</sup> République et le questionnement sur le décalage entre cette image et la personnalité de Voltaire est légitime, explique François Bessire. Le plus important, c'est de continuer à le lire et de faire vivre la pensée voltairienne. » Oui, la déception est grande lorsqu'on scrute l'homme et ses défauts à l'aune de nos valeurs contemporaines. Mais cela ne suffit pas pour le jeter lui et l'ensemble de son œuvre dans les poubelles de l'Histoire. Finalement, Voltaire est à l'image du pays, avec ses excès, ses contradictions, ses nobles idées et ses petites bassesses, une France à la fois universelle et xénophobe, conviviale et sectaire. Voltaire, c'est un peu nous tous.



# Deux siècles d'anti-Lumières

Refus des préjugés, priorité donnée à la raison et aux sciences, liberté de l'individu et de sa conscience, existence de valeurs universelles... Toutes les grandes idées des Lumières ont été combattues par d'autres penseurs, dès leur formulation et depuis plus de deux siècles. Mais ces courants ont-ils une cohérence ?

Quasi inconnu de son vivant, l'Italien Giambattista Vico, professeur à l'université de Naples, passe pour un des premiers penseurs à avoir développé, dès les années 1730, une argumentation cohérente contre les idéaux des Lumières, et en particulier contre l'importance accordée à la raison. « *Quiconque essaie de prouver l'existence de Dieu a priori doit être condamné pour curiosité impie* », écrit Vico visant explicitement Descartes, qui entendait démontrer l'existence de Dieu. La foi et l'imagination sont plus importantes que la raison, soutient ce penseur qui sera redécouvert au XIX<sup>e</sup> siècle.

Dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, on trouve un écho, en France, à l'attaque lancée par Vico contre Descartes au sein du courant des antiphilosophes. Magistrats, ecclésiastiques ou gens de lettres, ils ont en commun de vouloir défendre le catholicisme contre les attaques des penseurs des Lumières. À ces anticléricaux répondent ceux qui se revendiquent eux-mêmes (comme dans le *Dictionnaire antiphilosophique* publié par l'abbé Chaudon en 1767) antiphilosophes. Leurs arguments discutent, non sans subtilité, de ces préjugés qu'entendent combattre

Illustrations  
Bruno Mallart  
pour *Les Cahiers  
de Science & Vie*







les philosophes. Le *Dictionnaire de Trévoux*, influente publication jésuite, souligne que les préjugés sont souvent « des suppléments à la raison [...] nécessaires pour préparer l'esprit, pour suspendre sa décision trop précipitée, et combattre sa première préoccupation ». Pour les antiphilosophes, un préjugé peut être tenu pour l'opinion d'autrui. Ils s'étonnent donc que leurs adversaires, qui vantent les vertus de la tolérance, ne les respectent pas. C'est ainsi que Simon Linguet publie en 1764 *Le fanatisme des philosophes*, dont le titre suffit à résumer la thèse. La principale cible des antiphilosophes est l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, pour les idées matérialistes, voire athées, qu'elle véhicule. L'influence des antiphilosophes à la cour de Versailles explique en partie les interdictions successives de l'*Encyclopédie* à partir de 1759. La Révolution française donne un nouvel élan à ces courants critiques. Les antiphilosophes disparaissent et laissent place aux anti-Lumières, dont les écrits étendent la défense de la religion à celle de l'Ancien Régime et de la monarchie. « De nombreux opposants aux Lumières ne radicalisent leurs critiques qu'au moment où la Révolution poursuit son cours ou, une fois celle-ci achevée, lorsqu'ils accèdent à une vision rétrospective », explique l'historien Didier Masseau, professeur émérite de l'université de

Tours, qui s'apprête à publier un *Dictionnaire des anti-Lumières et antiphilosophes (1715-1815)*. Dès 1790, le parlementaire irlandais Edmund Burke publie ses *Réflexions sur la Révolution française*, qui dénoncent la violence des événements survenus l'année précédente à Paris. Contre l'égalité proclamée par les révolutionnaires parisiens, Burke défend l'évidence autant que la nécessité, selon lui, d'une hiérarchie

## LES ANTI-LUMIÈRES PENSENT L'HOMME FONDAMENTALEMENT RELIGIEUX – ET NON RATIONNEL

entre les hommes. Joseph de Maistre et Louis de Bonald, deux aristocrates français contraints à l'exil par la Révolution, développent quant à eux une théorie politique diamétralement opposée à celle du contrat social de Rousseau, dont s'inspirent les Révolutionnaires. Ils défendent l'idée que la communauté importe plus que l'individu, que le respect de la tradition l'emporte sur le libre arbitre de chacun. Comme l'écrit Bonald, « l'Homme

n'existe que pour la société et la société ne le forme que pour elle ». Ils soutiennent que l'homme est un être fondamentalement religieux – et non rationnel – et refusent l'idée de valeurs universelles.

Formulées au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ces idées acquièrent une audience de masse en France après la défaite de 1871 face à la Prusse.

Le nouveau régime de la III<sup>e</sup> République se présente comme le continuateur des idéaux des Lumières, ce qui renforce la pugnacité de leurs adversaires. Surtout, le nationalisme revanchard a le vent en poupe. Et les anti-Lumières en proposent une conception cohérente, alternative à celle des Lumières, non pas fondée sur le libre choix d'appartenir à la nation, mais sur l'exaltation de l'Histoire et des traditions partagées, supposées s'imposer à chacun. Pour le monarchiste Charles Maurras, théoricien du « nationalisme intégral », « la nation est le plus vaste des cercles communautaires qui soit (au temporel) solide et complet. Brisez-le et vous dénudez l'individu... ». L'écrivain Maurice Barrès, autre chantre du nationalisme français, reproche de son côté aux penseurs des Lumières de n'avoir « écouté que leur raison [...] Ils refusaient de s'incliner devant les enseignements de la raison collective ».

Les millions de morts et les destructions massives de la Première Guerre mondiale vont être à l'origine de l'émergence d'une critique, nouvelle, d'une autre idée chère aux Lumières: celle de la possibilité d'un progrès humain. L'idée que le sort

## Complotisme et anti-Lumières

Les attentats du 7 au 9 janvier 2015 ont donné lieu sur Internet à un déchaînement de théories du complot, accusant des puissances occultes – et souvent les juifs – d'avoir fomenté ces crimes. C'est l'occasion de rappeler que les théories du complot modernes sont nées sous la plume d'un écrivain viscéralement hostile aux Lumières: l'abbé Barruel. En 1792, il publie en Angleterre, où il vit en exil, ses Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme. Ils prétendent démontrer que la Révolution française a été le produit d'une conspiration organisée par des loges secrètes de la franc-maçonnerie, les fameux *Illuminati* de Bavière. Les historiens considèrent aujourd'hui le livre de l'abbé Barruel comme le prototype de toutes les théories du complot accusant (selon les époques) francs-maçons, juifs, communistes et bien d'autres de détruire l'ordre social. N. C.





de l'humanité ne cessera de s'améliorer à mesure que la raison progressera est vivement combattue par le philosophe allemand Oswald Spengler dans *Le déclin de l'Occident* (1918), livre qui synthétise plus d'un siècle de réflexions anti-Lumières en rejetant tout à la fois égalité, démocratie et rationalité. Son compatriote Martin Heidegger développe dans l'entre-deux-guerres une philosophie sophistiquée qui s'en prend à un autre pilier de la pensée des Lumières : la confiance dans les vertus des sciences et des techniques. Au contraire, pour Heidegger, « la science ne pense pas » et la technique n'est qu'un élément d'aliénation de l'homme.

## LES LUMIÈRES, PRÉCURSEURS DU GOULAG ET DU STALINISME ?

Après la Seconde Guerre mondiale, ces courants anti-Lumières allemands, attaqués pour avoir contribué à armer idéologiquement le nazisme, perdent de leur influence. Mais la critique des Lumières resurgit vite sous la plume d'auteurs qui voient dans les idéaux des Lumières la matrice intellectuelle du stalinisme. L'historien israélien Jacob L. Talmon est un des premiers, dans *Les origines de la démocratie totalitaire* (1952), à établir une filiation entre Rousseau, en temps que théoricien de l'État incarnant « la volonté générale », et le totalitarisme soviétique. Dès la Restauration de 1815, il était devenu commun d'accuser les idéaux des Lumières, en particulier le projet de créer un homme nouveau, d'être à l'origine de la Terreur révolutionnaire. En ces temps de guerre froide, c'est d'être les précurseurs du goulag que les Lumières sont à présent accusées.

Y a-t-il une cohérence, une continuité, à ces différents courants de pensée anti-Lumières dont on a vu combien les thèmes de réflexion étaient influencés par leur contexte historique ? L'historien franco-israélien Zeev Sternhell en est convaincu. Dans *Les anti-Lumières. Une tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle*

à la guerre froide (Fayard, 2006), il entend démontrer l'existence d'une même école de pensée, d'auteurs s'inspirant, génération après génération, les uns des autres, et partageant les mêmes convictions : que la société est un corps, qu'elle est fondée sur une histoire et non sur une communauté de citoyens unis autour d'un projet politique partagé ; qu'il n'existe aucune valeur universelle, mais seulement des convictions propres à tel ou tel groupe ; et enfin que vouloir changer l'ordre social mène inévitablement à des désastres, jusqu'à faire des Lumières les précurseurs intellectuels du stalinisme. Comme l'écrit Sternhell, « pour la pensée politique représentée par le puissant et tenace courant anti-Lumières, l'individu n'a de sens que dans et par la communauté, il n'existe que dans le particulier concret et non dans l'universel abstrait. Il faut donc privilégier ce qui distingue, divise, sépare les hommes ». L'historien poussait cette filiation anti-Lumières jusqu'à des courants politiques contemporains comme les néoconservateurs américains de la décennie 2000, marquée par la présidence de George W. Bush, mais aussi « la droite nationaliste religieuse et annexionniste en Israël et les islamistes partout dans le monde ».

Cette filiation qu'établit Sternhell, entendant démontrer qu'une continuité existe entre Giambattista Vico et les extrémismes religieux d'aujourd'hui en passant par le nationalisme français du XIX<sup>e</sup> siècle et le nazisme, a fait couler beaucoup d'encre. Nul ne nie l'immense érudition de l'historien, mais sa méthode fait débat. Est-il pertinent de reconstruire l'histoire de la pensée à travers deux siècles sans s'interroger sur la réception de chaque auteur, en son temps et par la suite ? Comme l'observe Didier Masseau, « les Lumières sont constamment réinterprétées en fonction de la conjoncture politique dans laquelle s'inscrit celui qui vise à les définir, à les ériger en objet d'étude ». D'autres critiques ont été faites à la thèse de Sternhell. N'est-il pas artificiel de vouloir construire des généalogies de la pensée sans tenir compte des forces économiques et politiques qui les modèlent ? Est-il pertinent de supposer la cohérence de la pensée des Lumières, comme de celle de leurs adversaires, alors que certains auteurs passèrent de l'un à l'autre des camps ? Avant la Révolution, Joseph de Maistre prônait des réformes de la monarchie absolue, et Jean-François de la Harpe, très proche de Voltaire sous l'Ancien Régime, devint après 1794 un ardent thuriféraire du catholicisme. Le livre de Sternhell a en tout cas eu le mérite de montrer que les questions posées il y a deux siècles par les philosophes des Lumières autant que par leurs opposants restent d'une actualité brûlante...

Nicolas Chevassus-au-Louis

**PRÉSIDENT** Ernesto Mauri  
**RÉDACTION** 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge  
Cedex. Tél. : 01 46 48 19 88.

**DIRECTEUR DE LA RÉDACTION** Matthieu Villiers  
**RÉDACTRICE EN CHEF** Isabelle Bourdial,  
avec la collaboration de Marie-Amélie Carpio,  
assistée de Bénédicte Orselli  
**DIRECTRICE ARTISTIQUE** Valérie Paulliac  
**SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE RÉDACTION** Najat Nehmé  
**RÉDACTEUR** Jean-François Mondot

**ICONOGRAPHE** Sophie Dormoy  
**ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO**  
Camille Chaplain, Nicolas Chevassus-au-Louis,  
Sophie Crépon, Anne Debroise, Pascale Desclos,  
Fabienne Lemarchand, Betty Mamane, Marielle  
Mayo, Christophe Migeon, Hélène Staes, Philippe  
Testard-Vaillant, Céline Vernier

**SERVICE LECTEURS** sev.lecteurs@mondadori.fr

**DIRECTION-ÉDITION**

**DIRECTION PÔLE**: Carole Fagot  
**DIRECTEUR DÉLÉGUÉ/MANAGING DIRECTOR**  
**SCIENCE & VIE**: Vincent Cousin

**DIFFUSION**

site: [www.vendezplus.com](http://www.vendezplus.com)  
Directeur de la diffusion: Jean-Charles Guéroult  
Responsable diffusion marché: Siham Daassa

**MARKETING**

Responsable marketing et relations presse:  
Giliane Douls

Chargée de promotion: Michèle Guillet

Abonnements: Émilie Nicholson

**PUBLICITÉ**. Tél. 01 41 33 51 16

Valérie Camy: directrice exécutive

Caroline Soret: directrice de groupe commercial

Virginie Commun: directrice adjointe de la

publicité. Lionel Dufour: directeur de clientèle

Christine Chesse: assistante

Stéphanie Guillard, Angélique Consoli: planning

Stéphane Durand: trafic. Tél.: 01 46 48 48 77;

fax: 01 46 48 49 98

Jean-Jacques Bénézech, Grégory Gounse,

Anne-Sophie Chauvière: opérations spéciales

**FABRICATION** Gérard Greck

Marie-Hélène Michon

**FINANCE MANAGER** Guillaume Zaneskis

département international

Directeur: Andrea Albini, [alбини@mondadori.fr](mailto:alбини@mondadori.fr)

**ÉDITEUR**: MONDADORI MAGAZINES FRANCE

Siège social: 8, rue François-Ory

92543 Montrouge Cedex.

Directeur de la publication: Carmine Perna

Actionnaire principal: Mondadori France S.A.S

**PHOTOGRAVURE** Key Graphic.

**IMPRIMERIE** IMAYE Graphic, 96, Bd Henri-

Becquerel, ZI les Touches 53021 Laval.

ISSN: n° 1157-4887

Commission paritaire: n° 0415 K 79605.

Tarif d'abonnement légal:

1 an, 8 numéros: 39 €. 2 ans, 16 numéros: 59 €.

Dépôt légal: Avril 2015

**RELATIONS CLIENTÈLE ABONNÉS**

Les Cahiers de Science & Vie abonnements.

B490. 60 643 CHANTILLY Cedex.

Tél.: 01 46 48 47 87 (du lundi au samedi

de 8 h à 20 h). FAX: 03 44 58 44 17

**CONTACT**: rendez-vous sur [abo.svlesciahiers.fr](http://abo.svlesciahiers.fr)

**COMMANDES D'ANCIENS NUMÉROS ET RELIURES**:

Tél.: 01 46 48 48 83

[www.laboutiquescienceetvie.com](http://www.laboutiquescienceetvie.com)

Pour l'étranger: [ventes.export@mondadori.fr](mailto:ventes.export@mondadori.fr)

**ÉTATS-UNIS ET CANADA**: Express Mag, 8155,

rue Larrey, Anjou- (Québec) H1J 2L5.

Tél.: 1 800 363-1310 (français) et 1 877 363-1310

(anglais). Fax: (514) 355-3332.

**SUISSE**: Edigroup, 39, rue Peillonex 1225 Chêne

Bourg. Tél.: 022 860 84 50;

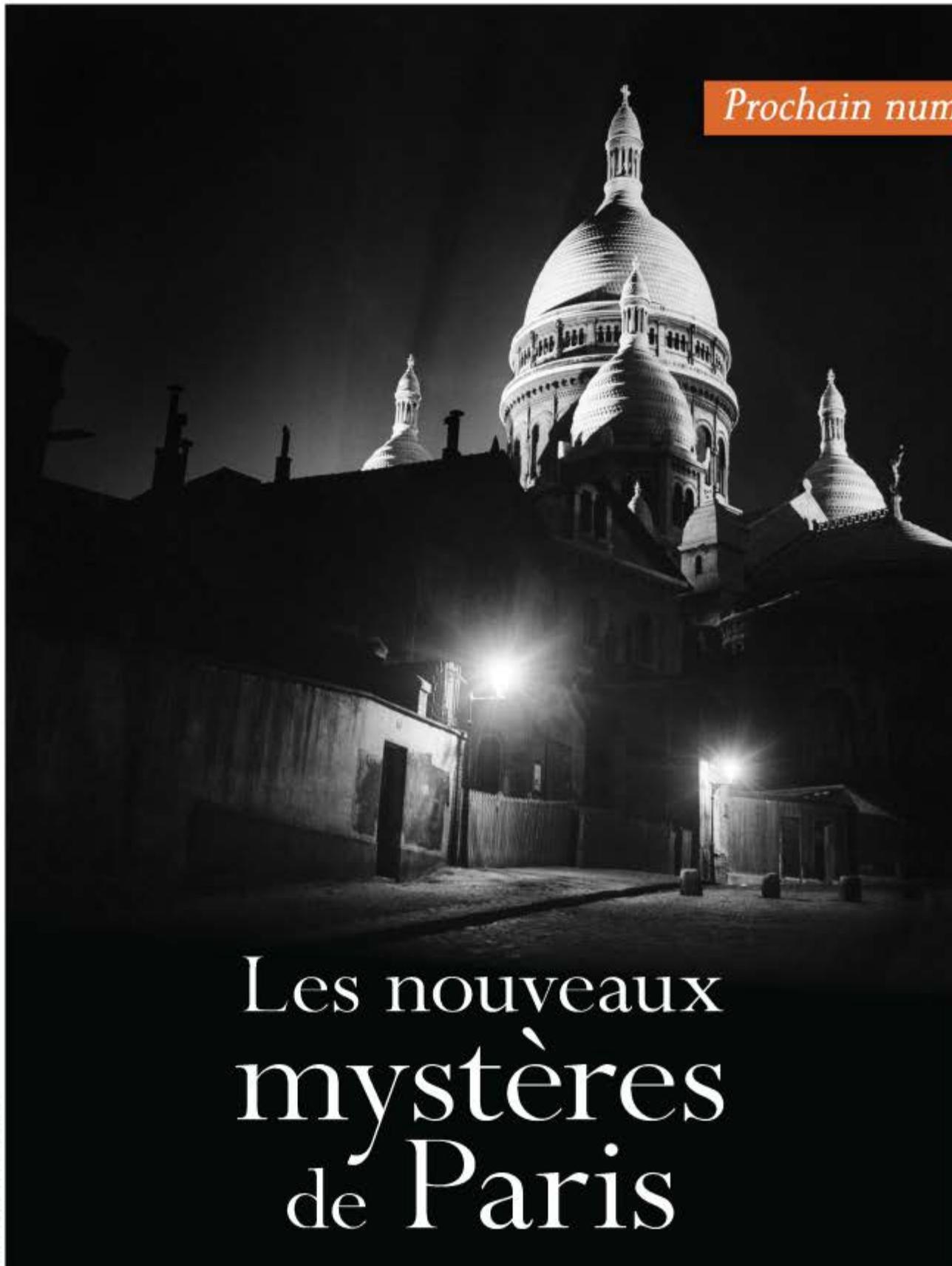
[mondadori-suisse@edigroup.ch](mailto:mondadori-suisse@edigroup.ch).

**BELGIQUE**: Edigroup Belgique, Bastion Tower Etage

20 - Pl. du Champs-de-Mars 5 - 1050 Bruxelles.

Tél.: 070 233 304.

[mondadori-belgique@edigroup.be](mailto:mondadori-belgique@edigroup.be)



Prochain numéro

## Les nouveaux mystères de Paris

Quelles sont les raisons inavouées qui ont poussé Napoléon III à transformer Paris au prix d'énormes travaux urbains? Pourquoi, dans la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, a-t-on rasé Les Halles et supprimé le quartier le plus animé de la cité? Pourquoi les toits parisiens sont-ils traditionnellement en zinc? Comment expliquer que la capitale fut au cours des siècles la plus frondeuse des villes françaises? Quel rôle joua-t-elle dans le développement exceptionnel de la police scientifique? Qui était vraiment l'inconnue de la Seine chère aux surréalistes et quelles découvertes étonnantes livra l'exploration du lit du fleuve? Plongée dans la mémoire secrète de la Ville lumière.

# TOUTES LES SCIENCES SONT SUR FRANCE CULTURE

**DU LUNDI AU VENDREDI 14H-15H CULTURE SCIENCES**

**LUNDI / CONTINENT SCIENCES**  
**STÉPHANE DELIGEORGES**

*comprendre les sciences à travers les femmes et les hommes qui les font*

**MARDI / RÉVOLUTIONS MÉDICALES**  
**RENÉ FRYDMAN**

*Médecins de pointe et de terrain décryptent l'actualité de la recherche médicale*

**MERCREDI / PLANÈTE TERRE**  
**SYLVAIN KAHN**

*l'émission géographique des enjeux globaux*

**JEUDI / LA MARCHÉ DES SCIENCES**  
**AURÉLIE LUNEAU**

*Découvertes, inventions, aventures savantes au fil de l'histoire*

**VENDREDI / SCIENCE PUBLIQUE**  
**MICHEL ALBERGANTI**

*Sciences et société en débat*

*en partenariat avec*

**LES CAHIERS  
SCIENCE & VIE**



Écoute, réécoute, podcasts  
[franceculture.fr](http://franceculture.fr)

